

TOKPA CLEVER LISTEN

IMMIGRATION AU CANADA

DU RÊVE AU CAUCHEMAR

www.menaibuc.com

© MENAIBUC 2011
ISBN : 978-2-35349-157-5

Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays

A la mémoire de ma mère.

Remerciements

Ce travail n'aurait pas vu le jour sans les encouragements et le soutien des amis. Mes remerciements vont particulièrement à S. Malawi et au Professeur O. Obrou (Enseignant à l'Université de Cocody en Côte d'Ivoire) pour les diverses suggestions et la lecture du manuscrit.

1

En Afrique, on s' imagine que la vie est meilleure sous d'autres cieux. Les conditions de vie souvent désespérantes de notre Afrique natale font naître en nous, depuis notre enfance en passant par notre adolescence jusque dans notre vie d'adulte et même de vieillard, le rêve brûlant et inconscient de partir un jour dans la théorie de « *out of Africa*. » Nous rêvons de nous arracher un jour à toutes ces pesanteurs – de nature culturelle, politique, sociologique, fonctionnelle et organisationnelle – qui nous privent du bonheur de vivre. De vivre notre vie comme des enfants innocents, de vivre notre vie comme des oiseaux dans le ciel, de vivre sans le traumatisme d'un lendemain incertain, de vivre simplement comme des hommes. Cette Afrique qui est pourtant un paradis naturel et rien à priori ne nous dispose à toutes ces souffrances quotidiennes que nous endurons depuis des siècles.

Partir loin de l'Afrique est un projet que chaque Africain, a un tant soit peu conçu ou programmé au cours de sa vie. Nous y rêvons de jour comme de nuit, en marchant comme en dormant. Nous en devenons même fous ou en viendrons même à maudire le bon Dieu, que ce jour du départ ne fut pas hier ou même aujourd'hui. Oh mon Dieu, pourquoi attendre demain ou des semaines et voire des années avant de se sentir bien, heureux et loin d'Afrique. Nous pensons donc que nous serions heureux en Occident. Nous rêvons que la vie est

idéale là-bas sinon paradisiaque dans un océan de bonheur. Cette vision idyllique nous motive davantage. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il faut partir, car il n'y a point de vie ici en Afrique. Tout n'est qu'abîme et désespoir dans notre esprit désormais confus et fougueux.

Moi aussi je ne fais pas exception à la règle. Dieu seul sait combien j'ai rêvé. Cela a commencé quand j'étais encore enfant, je devais être sur le dos de ma mère. Je ne sais pas exactement comment, ni pourquoi ce désir est né très tôt en moi. Moi qui n'avais aucune expérience d'autres vies. Je rêvais aussi de partir. Mais pourquoi ? Il faudrait un psychanalyste pour dénouer l'énigme de ce désir enfoui dans mon inconscient.

Par un concours de circonstances, je me suis inscrit dans une logique de patience. Ce qui m'a permis de poursuivre mes études en Afrique, de l'école primaire jusqu'à l'université.

J'ai toujours aimé l'école. Étudier pour moi était une véritable passion et aussi une mission. J'y ai consacré toute mon existence. J'ai toujours eu l'impression que le cerveau de l'homme a une capacité d'apprentissage et de stockage de l'information infinie. J'en étais tellement convaincu que, pour moi, le bonheur tenait à avoir un livre entre mes mains ou mieux à être en action dans un laboratoire. Étudier c'est jouer ou jouer c'est étudier. Je le faisais tout en considérant un équilibre harmonieux dans la vie, sur le plan physique, psychique, moral et social. J'étais un être positif et plein de passions.

J'avais une grande admiration pour les scientifiques de l'antiquité de la trempe des Aristote, Démocrite, Platon, Ptolémée, Thalès et autres. J'ai étudié la biographie des grands mathématiciens, astrophysiciens, philosophes et littéraires de ces temps-là. J'étais fasciné par nos savants contemporains et je tombais d'extase devant leurs percées scientifiques et technologiques. Je n'ai jamais douté des capacités de l'homme que je crois d'ailleurs infinies en tout domaine. La force et la puissance de l'intelligence humaine sont des trésors incommensurables. Il faut donc seulement entraîner notre cerveau, c'est-à-dire nos fonctions cognitives à l'exercice de la réflexion, et nous accomplirons des miracles pharaoniques : *Libido sciendi*. C'est un peu ce désir de l'excellence dans l'accomplissement de l'humain qui est à l'origine de ma passion perpétuelle pour les études. J'ai eu donc la bénédiction et la facilité de faire de brillantes études à travers des institutions et universités en Afrique, en Europe et en Asie. Ce nomadisme académique étant aussi un atout supplémentaire tout en élargissant mon horizon culturel et linguistique en ces temps de globalisation et de la conscience universelle et positive. J'aurais pu en être là et m'enorgueillir d'une vie bien accomplie.

J'ai une bonne formation universitaire, j'ai fondé une famille heureuse et je pouvais vaquer à mes occupations et passions dans une entreprise japonaise. De quoi aurais-je encore besoin ? Mais que non ! Je sentais comme un petit trou dans mon curriculum. Cela me mettait mal à l'aise et me

déstabilisait. Mais il fallait désormais tenir compte de la présence de ma chère épouse et de mes enfants. En cela, j'ai donc décidé de partir pour le Canada où je pourrai jouir de mes larges compétences, et aussi permettre à mes enfants d'évoluer dans un milieu multiculturel comparativement au Japon où l'homogénéité ethnique fait figure de valeur culturelle et politique à préserver. Une telle conception est une incongruité en ce début de 21^e siècle.

Mais pourquoi le Canada ? J'ai commencé à m'y intéresser depuis la fin de mon adolescence. Pendant tout ce temps, j'ai accumulé une multitude d'informations et de faits sur le Canada. Notamment son histoire, sa géographie, son développement économique, politique et social et sa démographie. Il faut dire que la littérature, d'une manière générale, présente une très bonne image descriptive du Canada. Les statistiques sont plutôt reluisantes en comparaison à d'autres nations d'Europe ou aux États-Unis d'Amérique. Qu'on te parle d'une ville comme Vancouver avec ses espaces idylliques et on se croirait sur une autre planète. Que dire du Québec qu'on appelle à juste titre « La Belle Province. » Dans la littérature, le Canada ça fait vraiment rêver et il faut être un borné au sens plein du terme pour ne pas sauter sur la première occasion d'y aller vivre ou travailler. Pour mettre la cerise sur le gâteau, le Canada offre un programme d'immigration très généreux comparativement à d'autres nations industrialisées. Cette politique est même agressive. Tous les ans, le Canada accorde le

statut de résident permanent et de réfugié à des centaines de milliers de personnes en provenance des quatre coins du monde. Une politique d'immigration planifiée, peaufinée et perfectionnée, qui sert même de référence dans le reste du monde. C'est le seul pays au monde qui dispose de véritables bureaux d'immigration dans plusieurs villes à travers le monde pour appâter tout ce flux d'immigrants à la recherche d'un mieux-être. Tout comme du miel au sol attire les fourmis, le nombre d'applications est astronomique. Un miel qui se révélera impur et amer. Cependant faire une demande d'immigration au Canada n'est pas une sinécure, mais plutôt un véritable parcours du combattant. On y laisse sa sueur et ses plumes. Cela vous prend du temps, de l'argent et une motivation herculéenne.

Un cas parmi tant d'autres, je vais vous décrire dans les détails mon expérience personnelle dans le processus d'immigration au Canada pour obtenir le statut de résident permanent, depuis ma décision de partir pour le Canada jusqu'à l'obtention du mythique visa de résident permanent dans mon passeport.

Après un séjour de quinze ans au Japon, je décide donc d'immigrer et de partir vivre et travailler au Canada. Mon épouse et moi étions d'accord et je lui faisais étalage des grands avantages que cela apporterait à la famille. Je lui ai fait la récitation, telle que lue dans la littérature, de la merveilleuse vie que nous aurions au Canada. Ce que cela pourrait apporter à elle et aux enfants. En

ce temps nous avions deux enfants. Je lui ai par exemple expliqué que si elle fait un autre enfant au Canada, il sera automatiquement Canadien en vertu des lois en vigueur au Canada selon le droit du sol. Elle en était émerveillée. C'était en mars 2000. En juin 2000, j'ai fait la demande des trousse pour les formulaires au bureau d'immigration de Hong Kong qui couvrait les requêtes faites à partir du Japon pour les aspirants qui passent par la phase de sélection de la province du Québec. Pour des questions d'accommodement linguistique, nous devrions nous établir au Québec. Deux mois plus tard, j'ai reçu la trousse de demande avec enthousiasme. Je l'ai soigneusement remplie en fournissant toutes les informations demandées. J'y ai apposé nos photos. J'ai signé et j'ai transmis la demande au bureau régional de Hong Kong par courrier EMS. Nous étions en décembre 2000. Dans mes vœux de nouvel an (2001) je me suis souhaité un aboutissement heureux de ma demande d'immigration dans les meilleurs délais, afin que ma famille et moi partions au Canada.

2

Pour permettre à ma femme d'être branchée sur le Québec et d'avoir la primeur de ce qu'est la vie au Canada, le verbe s'est fait action. Nous avons pris un abonnement de télévision par satellite où on pouvait suivre des informations quotidiennes sur le Québec. C'était surtout le journal télévisé d'une chaîne de télévision québécoise, des documentaires et des films québécois. Mon épouse en était enchantée par la qualité de la vie qu'elle voyait à la télévision et qu'elle prenait pour argent comptant, même si quelques bémols lui sautaient aux yeux. Par exemple, le niveau de violence est significativement supérieur à celui du Japon, car à la télévision on épilogueait souvent sur des cas de délinquance juvénile, de meurtres, de drogues, de vandalismes et autres maux sociétaux en net contraste avec un Japon paisible et tranquille et sécuritaire. J'ai essayé de la rassurer en expliquant que globalement le niveau de violence n'est pas aussi alarmant contrairement à ce qu'elle voit à la télévision et qu'elle n'avait pas à s'en faire de la bile. Bien sûr, elle n'aura pas le calme et la sérénité du Japon, car de toute évidence le Japon est vraiment une rare exception de sécurité presque parfaite avec très peu de crimes comparativement aux autres nations industrialisées d'Europe ou d'Amérique, et ne pouvait en aucun cas constituer une référence. Sinon après le Japon, il faudrait simplement aller au Paradis pour être en paix.

Autre chose : mon épouse était abasourdie par le français qui était parlé dans les films québécois. Elle m'a demandé si c'est du français. Moi-même j'en étais un peu surpris. Moi qui suis un puriste de la langue française, j'ai dû me mettre à l'évidence que le français dans les films était bien différent en accent et en tournure de celui que nous utilisons et n'avait rien de commun avec la langue de Balzac ou de Molière. Là encore, j'ai rassuré ma femme qu'une fois là-bas nous nous y habituerons. Tout est dans la persistance et la résilience. Si nous parlons japonais, ce n'est pas le français québécois qui nous en fera voir des chinoiseries !

En mars 2001, j'ai reçu la réponse à ma demande. Il m'est expliqué que la loi en vigueur dans le processus d'immigration a changé et que les nouvelles lois sont entrées en vigueur depuis le 17 janvier 2001. Par conséquent ma demande n'a pas été traitée et que je dois impérativement soumettre une nouvelle demande. La nouvelle trousse y était jointe. Je m'en voulais de n'avoir pas posté ma demande plus tôt. Mon épouse m'a réconforté en disant que nous aurions tout au plus quelques mois de retard dans le processus. Ce n'était pas bien grave. Après tout, nous ne sommes pas tant pressés que cela. Quelques jours après, la nouvelle demande était prête. Je l'ai signée et postée. Nous étions en avril 2001. Nous avons prié pour que cette fois tout se déroule sans accro majeur. Tout en attendant la réponse, nous avons continué à accroître notre connaissance du Québec. Nous

étions particulièrement épris de la belle nature et de ces vastes espaces qui défilaient à la télévision. Et nous en rêvions. La présentation du bulletin météo attirait aussi notre attention. En hiver, le thermomètre était fréquemment en dessous de -30 degrés. Ce qui refroidissait un peu notre ardeur. Car la température dans la région que nous habitons au Japon, était rarement en dessous de -20 degrés et c'était déjà assez froid pour nous. Là encore, nous étions résolus à nous y adapter. Il nous suffirait de vivre comme les trente millions de Canadiens qui y vivent déjà. De plus nous avons déjà eu assez de temps pour nous acclimater au froid, après quinze ans de vie au Japon. Alors vivre à -30 degrés ne tiendrait tout au plus qu'à quelques petits détails et autres ajustements vestimentaires. Pour mettre mes connaissances à jour sur le Canada, en plus de la télévision, j'ai acheté cinq livres qui traitent tous du Québec ou du Canada. Je pouvais ainsi avoir des informations très précises sur le marché du travail, l'éducation, la politique, l'histoire, la géographie et sur la vie au Canada d'une manière générale.

Dix mois passèrent. En février 2002, la réponse tant attendue arriva. Notre dossier est en suspens pour la délivrance du Certificat de Sélection du Québec (CSQ) car nous n'avions pas répondu à tous les critères de sélection. Pour la prochaine étape, nous sommes donc convoqués à une entrevue de sélection dans le bureau régional d'immigration à Hong Kong. Je suis prié de faire le voyage avec mon épouse. Nous étions à plus d'une surprise. Nous ne

comprenions pas pourquoi nous déplacer jusqu'à Hong Kong pour une entrevue et tout cela à nos propres frais. Surtout que nous n'avions aucune garantie d'obtenir le CSQ. Je risquerais ainsi de dépenser tant d'argent pour rien. Par ailleurs, nous étions même confrontés à des problèmes de logistique. Nous avions un enfant de cinq ans, un de trois ans et un bébé d'à peine deux mois. Nous n'aurions personne pour les garder advenant que nous partions pour Hong Kong. En conclusion impossible de partir à Hong Kong. J'ai appelé le bureau régional d'immigration de Hong Kong pour leur faire part des difficultés. L'agente qui s'occupe de mon dossier m'a conseillé de leur adresser une lettre écrite en expliquant les raisons profondes pour lesquelles nous ne sommes pas en mesure de faire le déplacement. Ce que j'ai fait tout en mettant l'accent sur la garde des enfants. J'ai ainsi posté la lettre et nous devrions attendre une certaine réponse hypothétique. Cette fois, le temps d'attente a été très long. Je crois que cela a duré plus d'une année. En fait, j'avais complètement oublié cette affaire d'immigration au Canada et nous avons renforcé notre processus d'intégration au Japon. C'est ainsi que vers fin 2003, j'ai reçu une lettre du bureau régional d'immigration de Hong Kong. Tiens, en voilà de vieux souvenirs. J'ouvre la lettre et cette fois nous sommes à nouveau convoqués à une entrevue de sélection, non pas à Hong Kong, mais à Tokyo. Encore une phase d'entrevue. L'idée d'entrevue m'a toujours dégoûté. En fin de compte,

j'ai purement et simplement ignoré la lettre, car nous avions décidé de nous établir au Japon. C'est un pays formidable et on s'y plaît déjà. Nous ne sommes pas allés à l'entrevue de Tokyo et dans ma tête nous avons mis une croix sur l'immigration au Canada.

Nous nous sommes donc installés au Japon. J'avais un très bon emploi dans le domaine de la recherche sur les énergies renouvelables. Mon épouse travaillait à temps partiel et les enfants fréquentaient l'école japonaise. Nous avons minutieusement négocié notre intégration dans la société japonaise. Certes il y avait quelques petites difficultés d'ordre culturel, mais grosso modo nous étions heureux de vivre au Japon. Nous nous sommes fait beaucoup d'amis et nous avons été intégrés dans trois familles japonaises. Par ironie, ces familles voyaient en nous une incarnation de leurs ancêtres et nous témoignaient beaucoup de gratitude. Notre maison était ouverte à tous nos amis japonais. Et c'est avec beaucoup de plaisir que nous partagions notre temps avec eux. Nos enfants avaient le même niveau de maîtrise de la langue japonaise que leurs congénères, au point que nous les parents, enrichissions notre japonais auprès d'eux. Je plaisantais à dire que nous les parents fournissions un effort considérable pour apprendre le japonais et que les enfants de façon naturelle, sans se cogner le front sur le tableau, ils arrivaient à la perfection et nous en étions ravis. Ils avaient une bonne maîtrise de la langue aussi bien à l'écrit,

à l'oral qu'à la lecture. La vie était *hakuna matata* (mot Swahili pour caractériser une vie paisible et sans souci).

Nous avions ainsi le temps de penser à des projets d'avenir notamment en Afrique. Le développement de l'Afrique est une priorité absolue pour moi. Nous rêvions de donner un encadrement parfait à nos enfants en leur inculquant l'idéal d'honneur, de dignité et de courage de la culture japonaise.

C'est au milieu de tout cela qu'en avril 2005, j'ai reçu un email du bureau régional d'immigration de Hong Kong me signifiant que mon dossier était en instance pour la délivrance du Certificat de Sélection du Québec (CSQ). Quelle ne fut ma surprise ! On m'a donc demandé d'actualiser mon dossier si des changements sont intervenus depuis lors au cas où je suis toujours intéressé à immigrer au Canada. J'ai informé mon épouse et nous avons discuté de cela. Partir ou ne pas partir ! *That is the question*. Nous faisons face à un dilemme et nous aurions besoin de temps de réflexion. Pour diverses raisons assez particulières, nous avons décidé de relancer le processus et de partir au Canada. Nous avons entre autres mis l'accent sur la multiculturalité de la vie au Canada et que cela pourrait être un élément d'inflexion dans la vie des enfants. En parents soucieux, nous avons surtout privilégié l'avenir des enfants, en nous disant quand ils seront grands, ils pourront toujours revenir au Japon car nous avons au bout du compte un amour indéfectible du Japon et de sa culture.

J'ai donc imprimé les formulaires de demande sur internet. J'ai apporté les changements nécessaires à mon dossier. J'ai signé et envoyé la demande à Hong Kong. Deux mois plus tard nous avons reçu les CSQ pour chaque membre de la famille. Nous étions en juin 2005. C'était un beau cadeau pour ma petite famille. Nous étions contents et nous avons remercié le bon Dieu pour sa grâce. Nous avons commencé à rêver à nouveau au Canada. Ma femme et moi étions convaincus que nous aurions une vie heureuse au Canada. J'ai informé les enfants qu'un jour nous irons au Canada. Ils étaient plutôt excités de monter dans l'avion. À leur âge c'est une réaction normale. Le plus âgé me demanda : « Mais papa, nous ne parlons pas français, comment allons-nous faire pour aller à l'école ? » J'ai essayé de le décontracter en lui expliquant que le français semble moins difficile que le japonais. Il pourra donc l'apprendre facilement. En plus sa maman et moi étions francophones, nous serons en mesure de les encadrer pour tout ce qui est relatif à l'apprentissage du français. Il est à signaler que nous n'avions jamais parlé français à nos enfants durant notre séjour au Japon. À la maison nous parlions japonais.

Après la réception du CSQ, nous étions fortement convaincus que nous aurions le visa de résident permanent du Canada. Mais le processus est loin d'être terminé. Il faut maintenant remplir un dossier complet et définitif, payer certains frais, y joindre le CSQ et envoyer le tout à Manille aux Philippines. Maintenant il faut faire vite, car nous

étions pressés de partir. En fait, nous avions un impératif dans le calendrier. Nous devrions être au Canada au plus tard début septembre 2006 pour permettre la scolarité en douceur à nos enfants. Il faut donc gérer le temps sans en perdre, surtout quand on pense que nous trouverons des embûches sur le chemin avec toutes ces chinoiseries dans le processus d'immigration. Il faut donc mettre les bouchées doubles. Ainsi, quelques jours plus tard, le dossier est prêt. J'ai vérifié que tout est complet. Il n'est pas dans mon intérêt de le voir retourner si d'aventure il y manquait quelques informations ou pièces afférentes. Je voudrais vous épargner des détails à propos des pièces requises. Sachez seulement qu'il vous faut vraiment une motivation titanesque pour avoir le courage de rassembler toutes les pièces. Notre cas était même désespéré car mon épouse et moi ne vivions pas dans nos pays respectifs à l'autre bout du monde vu du Japon. À cela s'ajoutent les handicaps d'ordre administratif en Afrique tels que la corruption et la lourde bureaucratie sous toutes ses formes. Mais puisque nous étions décidés à partir, nous avons tout fait pour surmonter les épreuves et rassemblé toutes les pièces requises, surtout que nous avions notre CSQ en mains. Compte tenu de l'importance des pièces, le dossier a été expédié sur Manille par courrier EMS. Nous étions en novembre 2005. Quoi de mieux pour bien terminer l'année. J'espérais ainsi arriver à la fin de ce long processus d'immigration. Quand je fais le compte, cela dépasse le cap des cinq ans. Que c'est long !

Deux mois plus tard nous étions arrivés à la dernière étape à franchir. À savoir, passer une visite médicale pour tous les cinq membres de la famille et expédier nos passeports. Vivant au Japon, nous nous savions déjà en très bonne santé. Il n'y a donc aucune inquiétude à ce sujet. Par principe les médecins sont strictement recommandés par le service d'immigration. Nous n'avions pas eu la chance d'avoir un médecin dans notre ville qui est pourtant la capitale d'une province au Japon. Le médecin le plus proche de nous se trouve à Tokyo à environ à deux heures de vol. Cette fois-ci, je n'ai aucun moyen d'y échapper et je suis contraint de faire le voyage en avion avec toute ma famille. Cela me coûterait une fortune, mais de toute façon je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin. J'ai contacté le docteur par téléphone pour prendre un rendez-vous. Nous avons fait nos réservations et nous sommes allés passer la visite médicale à Tokyo. La visite consistait en une batterie de tests dont un test de dépistage du VIH. Pour éviter toute falsification, le médecin était chargé de transmettre personnellement et directement le résultat à Manille. Du point de vue financier les tests coutent une fortune. Nous avons payé en espèce.

Après la visite médicale, nous en avons profité pour visiter Tokyo. Je n'y suis pas allé souvent et surtout que dans quelques mois nous quitterons le Japon. Aussi c'était une façon de rentabiliser notre voyage et de joindre l'utile à l'agréable. En quelques mots Tokyo est une ville impressionnante, hypermoderne et très propre. La propreté est une

caractéristique particulière des villes au Japon. J'ai toujours été impressionné de voir ce niveau de parfaite salubrité dans les villes japonaises. Peut-être à une autre occasion, je vous en parlerai un peu plus en détail. Après avoir passé quelques heures à visiter et découvrir cette grande mégapole, nous sommes retournés dans notre ville qui se trouve au nord du Japon. En mars 2006, nous avons obtenu une réponse positive pour le résultat de la visite médicale. Manille nous demande donc de leur faire parvenir nos passeports pour l'apposition des visas. Nous sommes donc à la dernière étape à franchir. Étape qui est tout au plus une simple formalité. Enfin nous pouvons respirer et nous décontracter.

Nous avons expédié nos passeports à Manille. Cette fois le Canada est devant nous ou du moins juste à quelques heures de vol. Canada, Canada. Nous chantions et nous dansions. Notre long rêve se concrétise enfin. Encore combien de temps allons-nous attendre. Nous étions impatients. Je pensais souvent aux contes que me racontait mon père avec l'histoire du lièvre qui affiche toujours une impatience débonnaire à cause de sa rapidité et de sa ruse, mais qui se fait toujours voler le morceau au dernier moment par la tortue ou l'escargot. Je me suis dit on ne sait jamais, restons calme. On ne peut pas prévoir l'avenir. Cependant j'ai convenu avec mon épouse qu'elle devrait faire nos bagages. Elle a sauté dans le premier magasin pour acheter une pile de cartons et chaque jour qui passait, elle arrangeait les bagages. Nous avions beaucoup d'objets de valeur et avons décidé de partir avec

une bonne partie de nos affaires. Nous avions une multitude de matériels électriques et électroniques. C'est un peu la norme au Japon. Les japonais sont des aficionados de gadgets. Les enfants avaient des jouets typiquement japonais. Nous avions une collection de Kimono japonais et surtout mes nombreux livres. Nous devrions aussi jeter à la poubelle une grande partie de nos biens. Je me suis chargé de faire les cartons de mes livres. Il devait y en avoir une dizaine. Avec le regard inquisiteur, mon épouse me demanda « tu ne vas tout de même pas partir au Canada avec tant de livres ! Qu'est-ce que tu vas en faire ? » Je lui rappelai ma passion des livres. Et puis un livre, tant que les écritures sont lisibles, est un peu comme un billet d'argent : c'est-à-dire que le livre a toujours de la valeur. Au demeurant, j'ai chèrement payé tous ces livres et je n'ai pas l'intention de jeter un seul à la poubelle. J'ai plaisanté en lui demandant de ne pas s'inquiéter car elle ne sera pas obligée de lire un seul chapitre. Ainsi les jours passaient, les cartons s'emplissaient et la maison se vidait. Nous pouvions désormais entendre les échos de notre voix lorsque nous parlions. Notre propre voix revenait dans nos oreilles comme dans un rêve et on entendait Canada, Canada, Canada.

Au fil des jours, nous attendons avec impatience les échos du bureau d'immigration de Manille. Chaque jour, nous vérifions dans notre boîte aux lettres, à la recherche d'un courrier de Manille. Un matin de mai 2006, le courrier tant attendu arriva. Je n'étais pas à la maison. Le soir à mon retour du

travail, je suis accueilli pas le visage inhabituel et rayonnant de mon épouse. Sans attendre, elle m'annonça joyeusement qu'elle a reçu un courrier de Manille. Mon cœur a failli s'arrêter par l'émotion et la joie, qui sera de très courte durée. Par principe mon épouse n'ouvre pas le courrier. C'est donc moi qui me charge de le faire. Et c'est la stupéfaction totale. Nous avons reçu le passeport de mon épouse avec une note d'information. Que veut dire cela me demandai-je ? Mon épouse fit un bon avec le visage transformée en épouvantail. Je me mis à décortiquer la note. Le passeport de mon épouse se périmé en novembre 2006. Ce qui représente une période de moins de six mois si on y apposait le visa de résident permanent. Manille nous donne donc un délai de quarante-cinq jours pour prolonger la période de validité du passeport de mon épouse. Passé ce délai de quarante-cinq jours, le reste de notre dossier nous sera retourné et nous risquons d'attendre pour une période indéterminée pour le traitement de notre dossier. Ce qui veut dire en clair, le traitement de notre dossier sera renvoyé aux calendes grecques.

Voici une équation différentielle bien difficile comme j'aimais à les résoudre à l'école. Mais j'étais furieux, surtout que nous avions prévu partir au Canada au plus tard début septembre. Quelle est donc cette histoire de passeport qui se périmé en novembre ? Je vérifie le fuseau horaire de Manille. Mince, c'est aussi la nuit là-bas. Nous devons calmement patienter jusqu'à demain. Le lendemain je saute sur le téléphone et j'appelle Manille, pour

leur présenter la situation tout en insistant expressément que de toute manière nous partirons au Canada avant novembre 2006. C'est une platitude puisque nous ne prendrions jamais le risque de laisser périmer un passeport qui contiendrait le visa de résident permanent du Canada. J'ai tellement insisté qu'en définitive l'agent me demande d'envoyer un email dans lequel j'engage personnellement ma responsabilité, si je ne pars pas au Canada avant novembre. J'écris le message, puis ils me donneront une confirmation par email pour me signifier leur désengagement. Je dis chaleureusement merci à mon correspondant et je sautai sur mon clavier. Aussitôt dit aussitôt fait. Le message est prêt. Je le relis pour vérifier qu'il est bien écrit. Je fais un signe de croix en guise de prière et en un clic, j'envoie le message à Manille. Mon épouse me demanda combien de temps cela prendrait pour avoir une réponse. Les femmes avec leur instinct, elles vérifient souvent les détails qui échappent aux hommes. Je n'ai pas voulu jouer le bon Dieu, j'ai seulement répondu : « que pouvons nous faire, sinon attendre. » J'ai souvent une dent contre les niaiseries et autres stupidités de l'administration. Il y a souvent des choses si simples qui se compliquent si bêtement devant l'administration. Je me suis réconforté en me disant que l'homme se croit tellement malin et inquisiteur au point que nous nous compliquons inutilement la vie et que nous aurions pu rester au stade de l'Homo habilis et que la vie n'aurait pas autant changé que cela. Mais le mal est fait. Alors je dois encore prier et attendre la réponse à mon courriel.

Après avoir vérifié dans la boîte aux lettres de la poste pendant des jours, voilà que je dois continuer cela sur la boîte aux lettres de mon courriel, avec son inconvénient. Du fait de sa commodité, me voilà en train de vérifier mon courriel pratiquement à une fréquence horaire. De quoi développer un comportement de maniaco-dépressif. J'ai fait cela pendant sept jours sans recevoir un feed-back de Manille. Il ne me restait donc que trente-huit jours. J'ai trouvé cela insolite de n'avoir pas reçu de réponse pendant tout ce temps. J'appelle donc Manille. Et je suis allé de *charybde* à *silla*. L'agent qui traite mon dossier est absent pour quelques jours. Je dois donc attendre, me fit-on comprendre. En vérité je ne comprends rien à cette histoire. Mais alors quand est-ce qu'il revient cet agent. J'ai reçu une réponse des tropiques. Mon épouse me demanda « mais alors qu'est-ce que tu vas faire ? » Elle était presque en larmes. Je n'aime pas la voir pleurer. Elle est plus belle quand elle ne pleure pas. Bon nous allons attendre deux jours supplémentaires et nous aviserons, dis-je. En attendant nous avons pris l'initiative de nous renseigner au sujet de la prolongation du passeport de mon épouse. L'ambassade diplomatique de son pays se trouve en Chine. Nous avons vérifié l'adresse et le numéro de téléphone sur internet ; puis téléphoné. Elle a expliqué son infortune. Encore une bêtise administrative, pour prolonger son passeport, elle doit se présenter en personne en Chine pour le relevé des empruntes digitales. Encore une autre barrière à sauter. J'ai alors pensé aux belles parades de Sotomayor lors des jeux olympiques.

Nous avons attendu encore deux jours. Point de signe de Manille. Je me suis dit que nous n'allons pas gâcher notre vie à cause d'un agent incompetent et inconscient qui traîne ses fesses dans les bordels de Manille. Alors on fonce. Décollage pour la Chine. Nous avons appelé l'ambassade en Chine. Elle tombe sur un employé qui nous dit son nom. Toute joyeuse mon épouse se met à parler dans une langue de son pays. Mais c'est mon « Frère », nous sommes du même village, s'écrit-elle. J'ai écarquillé mes gros yeux un peu knockout par la tournure des événements. Décidément en Afrique nous sommes tous des frères. Leur conversation a duré environ une heure dans la langue de leur village ; dont je ne comprends aucun mot. À la fin je suis intervenu pour que nous allions à l'essentiel. Il nous offre la possibilité de venir la chercher à l'aéroport et de l'héberger aussi longtemps que nécessaire. Je retrouve la fraternité et la chaleur d'Afrique. En fait une fois en Chine, les formalités peuvent se faire en une journée. Il suffit juste de faire le relevé des empruntes digitales. Je l'ai remercié de son aide et de son hospitalité. Mais je voulais vérifier un autre détail. Je demande à mon épouse de vérifier si son « Frère » vie seul ou en famille. Car je n'ai aucune envie de laisser ma femme seule chez son « Frère » en chine pendant plus de vingt-quatre heures. Mes inquiétudes ont été dissipées. Son « Frère » vie avec son épouse et ses deux enfants. Nous pouvons donc commencer les préparatifs pour le voyage en Chine. Nous avons fait une réservation aller-retour pour une période de vingt-quatre heures. Nous avons communiqué toutes les informations par courriel à

son « Frère » en Chine et il était visiblement impatient de la recevoir. Elle fait le voyage sur la Chine. Au bout de vingt-quatre heures, elle retourne au Japon avec son passeport prolongé. Nous pouvons pousser un ouf de soulagement, du moins à cet instant. J'ai remercié mon épouse pour son courage. Elle était visiblement ravie d'avoir franchi cette énième étape dans le processus d'immigration. Nous nous sommes regardés dans les yeux en essayant d'imaginer ce que Manille nous réserve prochainement. Nous sommes maintenant à bout de souffle et nous risquions de ne pas pouvoir franchir une autre difficulté. Nous avons pensé à tout le chemin et à toutes ces difficultés que nous avons rencontrées pendant voilà maintenant six ans dans notre processus d'immigration. Dieu, que c'est long ! Il ne nous reste plus qu'à espérer une réponse heureuse et définitive dans les semaines à venir.

Cette fois-ci nos prières ont été exaucées. Après une période de quelques semaines d'attente, nous avons reçu le 24 juin 2006 tous nos passeports. Nous ouvrons les passeports avec frénésie et on voit un autocollant tout brillant sur la largeur d'une page. Je le fixe avec mes yeux et je vois la mention du visa de statut de résident permanent du Canada. Mon épouse et moi avons littéralement décollé du sol. Nous étions dans les nuages. Elle s'est jetée dans mes bras et nous avons dansé. C'est la manifestation de la joie en Afrique. Nous étions vraiment heureux à cet instant de notre vie. Enfin nous sommes au Canada. Le Canada de mes amours, le Canada de mes rêves, le Canada de mes passions.

Canada, Canada, Canada, nous chantions. C'étaient des moments euphoriques comme cela arrivent une fois dans la vie. Pour nous récompenser de nos efforts, j'ai proposé à mon épouse que nous allions diner au restaurant avec les enfants. Il était vingt et une heures. Nous avons mis les enfants dans la voiture et nous sommes allés au restaurant. Comme disent les Japonais après tout effort consenti *otsukare sama deshita*.

3

En mangeant, nous pensions à nos projets au Canada. Nous avions l'intention de faire plein de choses et de réussir notre vie là-bas. J'en avais une profonde conviction. À partir de maintenant, nous devons finaliser les préparatifs de notre départ pour le Canada, ce grand pays qui m'a toujours fasciné. J'ai l'habitude de ces choses. Je suis très méthodique. Nous avons solennellement informé les écoles de nos enfants pour qu'ils arrêtent leur scolarité le trente et un août. Nous devions aussi collecter leurs bulletins scolaires et les transcrire en anglais. Je dois aussi maintenant informer mon employeur. Je savais que cela pourrait être périlleux. Car j'étais responsable de la *section bioénergie et énergie renouvelable*. Je faisais un travail à la fois scientifique, technique, de supervision et de management. J'étais au four et au moulin. C'est la culture du travail dans le système de management japonais. Mes supérieurs hiérarchiques appréciaient beaucoup mes talents.

J'ai fait savoir mes intentions à mes supérieurs hiérarchiques et comme je le présageais, ils étaient sous le choc. Leur réponse était non. Mon employeur ne pouvait pas me laisser partir. La raison principale : il n'y a personne pour me remplacer. Et selon la coutume au Japon, nous sommes entrés dans un long processus de négociation. Leur objectif est de me retenir par tous les moyens. Ils ont voulu savoir mais que diable, pourquoi je pars au Canada. J'ai vaguement répondu que je voulais que mes

enfants évoluent dans un milieu multiculturel et aussi d'apprendre l'anglais et le français. C'était mon argument béton. Ils m'ont fait savoir que de toute façon mes enfants auraient la possibilité de parler anglais même en vivant au Japon. Sur le champ, l'employeur m'a proposé une promotion bien réelle et sans blague. En fait mon supérieur hiérarchique immédiat devrait être muté à Tokyo. Alors on me demande de prendre sa place. J'ai trouvé cette proposition très intéressante. Mais à vrai dire, mon âme et mon esprit étaient déjà au Canada et rien ne pouvais m'émouvoir de rester au Japon, malgré mon long séjour : tellement je croyais que le Canada était un paradis sur terre. Quand j'ouvre mes yeux, je vois le Canada. Quand je parle, j'entends Canada. Quand je respire, les battements de mon cœur rythment en échos Ca•na•da, Ca•na•da. J'étais tout de même bien peiné devant le désespoir de mon employeur de me voir partir. Mais je ne peux plus faire marche arrière après six ans d'efforts et de peines pour l'obtention du statut de résident permanent du Canada. C'est comme un avion au décollage qui a mis plein gaz. Il n'y a pas de point d'arrêt, il faut décoller.

Comme dernière tentative pour me dissuader, l'employeur me demande si j'ai déjà trouvé un emploi au Canada. Évidemment, je n'en ai pas trouvé. Suite à ma réponse, ils ont sauté sur la mèche : « Tu sais tu as une belle petite famille. Si tu pars au Canada et que tu ne trouves pas d'emploi, comment vas-tu faire pour subvenir au besoin de ta famille ? » Et comme un signe prémonitoire, ils

ajoutent « *kurou suru yo!* » Ce qui signifie à peu près "tu seras dans la merde." Je leur ai fait savoir que je ne me tracasse pas beaucoup à ce sujet, car j'ai une bonne formation universitaire, une solide expérience professionnelle et que par-dessus tout, je parle les deux langues officielles du Canada. Et cerise sur le gâteau, je maîtrise bien le japonais. Je n'avais absolument pas besoin de me faire le moindre souci. L'emploi au Canada, c'est garanti pour quelqu'un de ma trempe. Je réfléchissais comme un enfant qui s'amuse dans une flaque d'eau sous un soleil brillant d'Afrique. J'ai oublié que j'ai quarante-deux ans. Par la suite, j'ai compris que ce détail était très important. Mais est-ce que je pouvais savoir ; mais est-ce que je pouvais savoir ! En définitive, nous ne sommes pas arrivés à une solution tangible. Par principe la culture japonaise est une culture de compromis et j'ai compris que je dois manifestement mettre de l'eau dans mon *saké*. Nous avons donc conclu que je parte au Canada pour une période de trois semaines. En fait prendre un congé. Mon employeur offrait de payer mon billet d'avion aller-retour. Ces vacances de trois semaines me permettraient de partir au Canada avec ma famille. J'en profiterai pour étudier *in situ* le pays et je pourrai temporairement installer ma famille pour quelques mois. Après nous aviserons. Voici le fondement de la sagesse dans la culture japonaise. Cette fois-ci j'étais dans les cordes. Refuser une proposition pareille est signe d'insolence et de stupidité. J'ai donc donné mon accord de principe et chaque camp était heureux. Cette solution temporaire me permet de m'en tirer honorablement

de façon provisoire. Mais je me disais que ce n'était que partie remise. Après je reviendrais sur mon entêtement et je partirai. De toute façon, personne ne peut me retenir au Japon contre mon gré. Ah, j'ai oublié une anecdote. Mon employeur m'a proposé de me naturaliser et de devenir Japonais. Je ne sais pas si c'était une plaisanterie, quand on connaît les Japonais avec leur concept d'homogénéité ethnique et culturelle, mais l'idée nous a vraiment fait rire. Les jours passèrent et nous continuons notre préparation dans les moindres détails. Un mois avant notre départ, tous nos cartons de bagages ont été expédiés par bateau à notre adresse au Canada. Auparavant, nous avions négocié la location d'un appartement par téléphone en consultant des annonces d'agences immobilières sur internet. En fait une telle pratique n'est pas courante selon ce que nous a expliqué le gérant de l'immeuble. Mais nous avons mis du cash sur la table et il était très rassuré du fait que nous viendrons du Japon. Il nous fait savoir que les Japonais sont des hommes de confiance et qu'il aime bien faire business avec eux. Nous avons confirmé ces propos et il était ravi de faire affaire avec nous. Nous lui avons donné la garantie que bien qu'étant d'origine africaine, nous avons bien assimilé la culture japonaise. Il était rassuré. Nous avons eu carte blanche et notre appartement est réservé au Canada à compter du premier septembre 2006. On pouvait voir sur internet les photos de notre appartement. C'était au sous sol d'un immeuble de quatre étages. Il y avait deux chambres, une salle d'eau, un grand salon et une terrasse. Je suis rentré dans un processus de

transmutation et je me voyais me balader dans l'appartement. Mon épouse contemplait sa cuisine sur la toile. Elle comptait les tiroirs. Elle anticipait où elle déposerait tel ou tel équipement et ustensile.

J'ai expliqué à mon épouse que je m'en allais les installer et que je reviendrai au Japon après trois semaines de séjour au Canada. Je lui ai expliqué la situation dans mon travail. Elle a jugé important que nous gardions de bons rapports avec la compagnie. En fait j'ai travaillé dans cette compagnie pendant sept ans et la compagnie nous a beaucoup aidés durant notre vie au Japon. Mon épouse a donc jugé le compromis raisonnable et de toute façon je retournerai définitivement au Canada après quelques mois. Il n'y a donc pas de quoi fouetter un chat. Je pouvais aussi faire confiance à mon épouse dans la nouvelle tâche que je lui délègue de s'occuper seule des enfants dans ce pays étranger. Elle est de nature très résolue et courageuse. Je n'ai donc pas d'inquiétude à ce sujet.

Je suis prêt. Mon épouse est prête. Les enfants sont prêts. Le jour J arriva. Il y avait un billet aller-retour pour moi et des billets aller-simple pour mon épouse et les trois enfants. Nous devons faire le trajet Hakodate-Narita, Narita-Toronto et Toronto-Montréal. C'est un long voyage. Notre premier vol est prévu pour onze heures du matin. Comme nous avons beaucoup de bagages à transporter nous avons eu le reflexe de partir de la maison à six heures. Certains de nos amis japonais étaient là ce matin à la maison pour nous dire au revoir. Il y avait beaucoup d'émotion. Les femmes avaient les

yeux rougis par les larmes. L'émotion me monta à la gorge. Mais il faut que je reste maître de la situation. Après tant d'années de préparation, je ne vais pas me mettre à pleurer à chaudes larmes maintenant. Nos amis japonais ont mis quatre voitures à notre disposition. Nous avons chargé tous nos bagages. Ma famille et ceux qui doivent nous accompagner se sont installés dans les voitures. J'ai vérifié que nous n'avons rien oublié. J'ai prié et j'ai pris place dans une des voitures. Direction l'aéroport. Nous avons une heure de trafic pour joindre l'aéroport. Nous sommes arrivés à l'aéroport comme prévu aux environs de sept heures du matin. Ce qui nous laissait amplement le temps de gérer tous nos bagages. Le personnel à l'enregistrement des bagages s'est montré très coopératif et nous avons pu enregistrer nos bagages à notre grande satisfaction. Nous sommes restés dans l'aérogare avec nos amis japonais. C'est le moment des dernières causeries et des prises de photos. Dans quelques heures nous serons en route pour le Canada dans la première phase de notre long voyage. Il est dix heures trente minutes. C'est l'heure de l'embarquement. Les dernières salutations se passent. Les larmes coulent à flot sur les visages. Ma petite famille et moi avons progressé, franchi le portique magnétique après les fouilles de sécurité. Nous étions de l'autre côté dans la salle d'embarquement. Nous avons attendu quelques minutes puis vint l'heure de l'embarquement. Nous nous engageons dans un couloir. Je regarde les enfants superbement habillés. Cette fois nous partons et l'émotion me monta à la

gorge. Après tant d'années passées au Japon. Nous en avons pratiquement fait notre seconde patrie. De là toutes ces émotions. Mais ainsi va la vie. L'histoire se fait et se défait. Nous en sommes agents actifs et passifs. Il faut donc pouvoir supporter toutes les épreuves. Nous avons continué d'avancer. Je jetais des coups d'œil autour de moi. J'observe les différents mouvements dans l'aérogare. Je deviens nostalgique. Je me demande pourquoi partir ? Faut-il vraiment partir ? J'étais perdu dans mes réflexions. À quelques mètres devant nous, un gigantesque airbus tout décoré. « Papa regarde "*Pikachu*" » (un caractère d'animé japonais) me disent les enfants. Je lève les yeux et je regarde le caractère sur tout le fuselage de l'avion. Les enfants tout excités lancent « papa on vent monter dans cet avion. » Je leur dis la chance est avec vous. C'est bien cet avion que nous allons prendre. Les enfants crient « ouais » et se mettent à courir en direction de l'avion. La frénésie des enfants me décontracta. Je les rappelle à l'ordre en leur disant qu'il faut être silencieux et bien se comporter dans un aéroport. Nous nous engageons dans le bras du tunnel qui est connecté à l'avion. Nous marchons quelques minutes et nous arrivons dans l'avion. À la vue des nombreux sièges et de l'espace, les enfants étonnés s'exclament « oh que c'est grand ; il y a beaucoup de personnes qui montent aussi » ? Nous avons repéré nos places. J'ai aidé les enfants à mettre leur ceinture. Le vol est à l'heure. Une hôtesse nous annonce que dans quelques instants c'est le décollage. Quelques minutes plus tard, je vois à travers les hublots les objets en mouvement. J'ai dit

à mon épouse nous partons. L'avion se meut lentement jusqu'en bout de piste. Par instinct, je fis un signe d'au revoir de la main en fixant l'horizon à travers les hublots. J'entends *mamonaku ririku desu* (décollage imminent). Soudain, le bruit sourd des réacteurs monta à nos oreilles. À cet instant tout se passe vite. Les objets défilent autour de nous à grande vitesse. Je regarde l'aérogare de loin. Mon épouse et moi avons les larmes aux yeux. Mais voyons, nous n'allons qu'à Tokyo. Nous serons encore au Japon pour plusieurs heures. Car notre prochain vol est prévu pour dix-sept heures. Après deux heures de vol nous atterrissons à Narita. Nous étions contents d'être toujours au Japon.

Bien que le temps d'attente fût long, nous avons trouvé cela bien confortable. Nous avons fait du shopping dans l'aérogare. C'était justement l'occasion d'utiliser nos dernières pièces en monnaie yen dans nos poches. Nous avons mangé au restaurant en choisissant nos mets favoris dans l'art culinaire japonais et acheté des cadeaux pour les enfants. Nous passons agréablement le temps. Les enfants regardent la télévision. Il est environ quinze heures trente minutes. Une voix annonce que le vol AC1 pour Toronto sera en retard. Le décollage est désormais prévu pour vingt et une heures cinquante minutes. Nous n'étions point perturbés. C'était même une bonne nouvelle pour nous. Nous serons encore au Japon pour quelques heures supplémentaires. Cela était à notre avantage. Il est dix-neuf heures. Nous sentons un peu la fatigue après cette longue journée qui a commencé depuis

quatre heures du matin. Nous nous sommes installés dans la salle d'embarquement pour attendre le reste du temps. À vingt heures une annonce nous prévient que le vol est bien maintenu pour vingt et une heures cinquante minutes. Le temps passe. Il est vingt et une heures vingt minutes. C'est l'heure d'embarquement du vol en partance pour Toronto. Nous nous sommes levés de nos sièges en nous mettant en procession dans la file d'embarquement. L'heure de non retour est arrivée. La séparation d'avec le Japon se confirme. Dans quelques instants nous serons dans les airs, et donc plus au Japon en pratique. On avance dans la file. Nos passeports et fiches d'embarquement sont contrôlés. Nous franchissons le portique. Je regarde derrière et je comprends que je ne suis pratiquement plus au Japon. Nous prenons place à bord de l'avion en ayant en esprit les douze heures de vol qui nous séparent de Toronto. J'ai beaucoup voyagé en avion dans ma vie, mais je n'ai pas l'âme d'un aviateur. Je fais partie de ces nombreuses personnes qui ont une peur bleue de l'avion. Je suis prêt à tout faire pour ne pas voyager en avion si j'ai l'alternative. Mais pour aller au Canada il n'y a pour ainsi dire aucune alternative. Alors il faut prendre l'avion et passer douze heures à dix mille mètres d'altitude dans les airs dans un airbus A300. Il faut donc utiliser mes réserves de courage et de détermination et m'installer dans l'oiseau pour ce long voyage qui m'amènera à l'autre bout du monde. Ah, que j'ai peur de l'avion. Mon épouse le sait et elle se moqua de moi. Pauvre de moi, douze heures

dans les airs, mes nerfs craqueront. Dans ces conditions, il faut toujours prier et s'en remettre au bon Dieu. Aussi surprenant que cela puisse paraître, une annonce provient du commandant de bord. Il donne des détails prévisionnels du vol, des conditions météorologiques à Narita et à Toronto et confirme la durée du vol. Puis il ajoute, « nous avons un long vol à faire. N'ayez peur de rien. Il ne se passera rien et nous atterrirons saint et sauf à Toronto. » Je ne pouvais attendre mieux du commandant de bord. Je complète ma prière en disant, que Dieu t'entende. Je fus un tant soit peu réconforté. L'avion se met en bout de piste pour le décollage. Je regarde les balises lumineuses dans ce vaste aéroport de Narita. Le spectacle est cosmique. Il est vingt et une heures cinquante minutes et l'avion décolle dans un vacarme de bruit sourd. Je reste silencieux. Les agréables moments passés au Japon défilent dans ma tête. Adieu Japon. Je t'aime. J'ai serré la main de mon épouse et nous montons en douceur en altitude. En dessous, Tokyo n'est plus qu'un amas d'étoiles et de feux d'artifice. L'avion monte en altitude et Tokyo se perd dans le firmament. L'avion est en croisière. Le vol progresse normalement. Les enfants jouent sur les moniteurs multimédia fixés sur les sièges devant eux. Ils reçoivent des jouets des hôtesses. Ils sont contents. Le temps passe et nous sommes toujours dans les airs à la limite de la troposphère. J'ai eu l'impression d'y avoir passé des jours. Je sentis un effet d'apesanteur et je me suis dit ça y est, nous sommes arrivés, nous atterrissons. Erreur, quelques

instants après le commandant annonce qu'il nous reste cinq heures de vol. J'étais abasourdi. Non ! Ce n'est pas vrai ! Encore cinq heures de vol ! Mais nous n'allons jamais arriver. Je n'en peux plus, je veux descendre. Et des idées funestes défilaient dans ma tête. Je voyais les images des deux avions s'abattent sur les tours jumelles à New York. La tension monta dans mes veines. J'ai des palpitations. J'ai appelé une hôtesse aux longs cheveux bruns et je lui ai carrément dit que j'ai peur, en lui demandant de m'apporter deux bouteilles de vin rouge. L'hôtesse, un peu médusée, s'exécuta. Comme un ivrogne, j'ai vidé sur le champ les deux bouteilles. Mon épouse comprenant ce qui se passe me dit, « décidément tu ne t'habitues pas à l'avion, après tant de voyages dans ta vie. » En effet dans le cadre de mes études et de mes activités professionnelles, j'ai voyagé aux quatre coins du monde. Un peu coléreux, j'ai expliqué qu'un avion ça reste toujours dangereux. Ce n'est pas comme une voiture qu'on peut garer au bord de la route. Dès qu'il arrive un problème technique, c'est fini ; et que je n'ai pas envie de finir ma vie dans un crash. Je viens de me rendre vraiment compte que j'ai très peur de l'avion. Alors il faut prier. Prier que j'arrive sain et sauf à Toronto. Je regarde les longues ailes statiques de l'avion à travers les hublots. Je me rassure que l'avion est bien stable dans les airs. Le vin me monta à la tête. Après, je somnolai pendant environ deux heures pour contracter le temps. À mon réveil un déjeuner nous était servi. J'ai bien mangé pour garder mes esprits. Je constate qu'il nous reste deux

heures de vol. Ce qui veut dire que nous avons passé dix heures dans les airs. Deux heures était plus acceptable à mon sens pour une durée de vol. Il me reste à avoir encore un peu de courage.

Quelques minutes s'écoulèrent. Nous avons reçu les fiches de débarquement et de douane. Cela veut dire que nous allons bientôt atterrir à l'Aéroport international Pearson de Toronto. J'étais content. J'ai rempli nos fiches. L'indicateur lumineux pour boucler les ceintures se mit à clignoter. On nous a gentiment conseillé de nous apprêter pour la descente sur Toronto. Je suis en joie. Enfin dans quelques minutes je serai hors de cet avion et je foulerai le sol canadien. Je brûlais d'impatience...Le Canada de mes rêves, le Canada de mes passions. Comme on le dit c'était trop beau pour être vrai. J'avais du mal à croire que je suis au Canada. Canada, Canada. J'étais plein d'orgueil et de bonheur. Fouler le sol Canadien, c'est le *dream come true* de ma vie. Et mon sentiment de bonheur allait crescendo au fur et à mesure que l'altitude du gigantesque airbus s'effritait. Mon épouse était tout aussi heureuse que moi. Les enfants aussi étaient contents. Enfin je vais pouvoir accomplir mes grands rêves dans ce pays que je croyais absolument fabuleux.

La descente continue. Le ciel était nuageux. On distinguait à peine le paysage. L'avion fit un grand détour vers un éclairci de ciel et nous fûmes une percée en dessous des nuages en contournant un amas d'altostratus et de stratocumulus. Il était environ vingt-trois heures. Impressionnant. La ville

de Toronto était illuminée. De vastes artères s'étendaient à l'horizon. Mon épouse, les enfants et moi observions tout cela avec extase. Dans quelques instants nous allons poser pour de vrai le pied sur le sol du Canada. J'ai pensé au premier pas historique d'Armstrong en ce 21 juillet 1969. Et je voyais ces petits bonds sur le sol lunaire. J'étais convaincu que j'aurai la même sensation, même s'il n'y a pas d'apesanteur sur le sol canadien.

L'avion descend et descend. C'est l'approche finale. Nous sommes dans l'alignement de la piste. L'altitude s'effondre inexorablement. On pouvait nettement distinguer la plupart des objets. L'avion est en angle d'approche et flotte calmement dans l'air comme une feuille. Ainsi, le premier contact des roues avec le macadam se passe en douceur et retentit dans nos oreilles. J'entends Canada. Atterrissage réussi. Le gigantesque airbus A300 roule encore dix minutes et s'immobilise. Les voyants pour les ceintures de sécurité s'éteignent. Nous pouvons nous lever, et ranger nos effets en attendant le signal pour sortir de l'avion. On attend encore quelques minutes dans l'avion et la procession pour le débarquement se met en mouvement. Nous pouvons avancer et descendre. Juste à la sortie de l'avion il y avait des policiers lourdement armés. C'est la procédure habituelle en ces temps de terrorisme international avec l'instinct borné des américains, qui pensent pacifier le monde à coup de canons et de bombes. Chaque passager se fait contrôler son passeport juste à la sortie de l'avion. J'ai fait l'honneur à ma femme de sortir de

l'avion la première, suivie des enfants et moi juste derrière. Mon tour arrive, je donne mon passeport. Le policier le feuillette et à ma grande surprise il le garde en me demandant d'attendre à côté. Je rejoins ma famille. Mon épouse, ayant observé la scène, me demande ce qui se passe. J'ai répondu que le policier exige que j'attende. J'étais un peu déçu et j'ai oublié d'avoir foulé le sol du Canada. Bon, je sais que je suis en règle. Je ne suis pas un terroriste ni un cousin de Ben Laden. Je n'ai donc rien à craindre ni à me reprocher. Un policier grand comme Goliath me rejoint avec mon passeport et me demande en anglais ce que je fais au Japon. Je n'étais pas du tout content de cette question. Mais il trouve bizarre et anormal qu'un Africain puisse vivre au pays du soleil levant. Il m'a même avoué qu'il n'a jamais vu un Africain qui réside au Japon. Franchement je ne m'étais jamais posé une question pareille que je trouve d'ailleurs stupide. Je lui ai donné un bref aperçu de mon curriculum vitae en mentionnant que je suis chercheur en bioénergie au Japon et que je viens au Canada en tant que résident permanent. Le policier était impressionné et il m'a chaleureusement félicité de voir un jeune africain brillant devant lui. Il m'a remis mon passeport en me souhaitant bonne chance dans mon processus d'immigration et d'intégration au Canada. J'étais revigoré par les encouragements du policier. J'ai pris mon passeport et nous sommes partis. Je peux au moins commencer à sentir le bonheur d'être au Canada malgré ce long voyage fastidieux.

4

Il faut récupérer maintenant nos bagages. Nous sommes allés dans le hall des bagages. Nous avons repéré le tapis roulant sur lequel défileront les bagages. J'aurai besoin de trois chariots pour la collecte des bagages. Je me précipite vers une rangée de chariots. J'essaie d'en dégager. Mais je n'y arrive pas. Un porteur aux traits indiens s'approche de moi et me demande si j'ai mis l'argent. Car c'est payant. Cela coûte deux dollars par chariot. Je me rappelle que dans mes nombreux voyages, je n'ai jamais payé pour l'utilisation d'un chariot dans une aéroport. J'ai demandé au porteur pourquoi il faut mettre l'argent. Un peu surpris, il m'a seulement expliqué où je dois glisser la pièce de monnaie. Mais je n'avais pas de pièces de deux dollars. J'avais un billet de dix dollars. Il a accepté de me faire la monnaie. Il m'a montré la pièce de deux dollars que je ne connaissais pas. Je la regarde et je peux lire effectivement deux dollars. J'observe avec adoration l'effigie de la reine et l'écriteau Canada. J'ai mis successivement trois pièces de deux dollars en dégageant à chaque fois un chariot. Je dis que nous sommes arrivés en Amérique, au pays du capitalisme sauvage où tout se négocie à coup de dollars et d'intérêts. Je fonce avec mes trois chariots vers ma famille. J'ai fait signe à mon épouse et nous avons poussé les chariots vers le tapis roulant. Au niveau du tapis, il y a une inscription qui m'intrigue. Il est écrit "surveillez vos bagages, attention aux vols." Cette inscription fit monter le sang dans ma

tête. "Attention aux vols" ! Mais alors où je suis ? Quel est ce pays, me demandai-je. L'aéroport de Lagos en ferait certainement mieux. Quand je pense au calme et à la sérénité dans les aéroports japonais. Je fis part de mon inquiétude à mon épouse. Elle est tout aussi surprise que moi et sort une boutade « mais ici c'est comme en Afrique ! » Voici une difficulté que nous devrions ainsi surmonter. Après quinze ans de vie et de zenitude au Japon, nous avons perdu certains de nos reflexes de survie. Comment allons-nous faire ! Je regarde l'ambiance autour du tapis et je me rends compte qu'effectivement tu peux te faire voler tes bagages très facilement. N'importe qui chargeait tout ce qu'il voulait sur son chariot et s'en allait tout de go. Cela me donna une sueur froide dans le dos, surtout que nous avions beaucoup de bagages. Ce n'est donc pas le moment de jouer à l'idiot. Il faut vite trouver une solution pour récupérer tous nos bagages ou au pire, limiter les pertes. J'ai donc enlevé mon habit de résident du Japon pour mettre celui d'un résident des townships de Pretoria ou d'Abidjan. Ainsi, j'ai positionné mon épouse juste à l'arrivée des bagages, les enfants quelque part vers le milieu et moi à l'autre bout du tapis roulant. Il ne reste plus qu'à souhaiter que la chance soit avec nous. Un à un, nous avons pu mettre la main sur tous nos effets avec une grande satisfaction.

Notre prochain vol est dans une heure. Il faut donc faire vite. Nous avons marché longtemps dans l'aérogare. Nous avons été conduits au point d'enregistrement des immigrants lorsqu'ils entrent

pour la première fois sur le territoire canadien. C'était une vaste salle pleine d'immigrants qui viennent de débarquer au Canada pour la première fois. Certains avaient visiblement des problèmes de papiers. Et j'avais de la peine pour eux. Il y a quelqu'un qui m'a dit qu'il est dans cette salle depuis bientôt vingt-quatre heures. J'en étais affligé. Je n'aime pas voir les gens souffrir. Mais je ne peux rien faire pour lui. D'ailleurs je dois moi-même retrouver mes repères et savoir ce que je dois faire dans cette salle. On nous demande de prendre un numéro et d'attendre. Je croyais à une formalité de quelques minutes. Nous avons attendu pendant trente minutes et je m'inquiétais pour notre prochain vol. Je me suis approché d'un officier qui traite les dossiers en lui signifiant que nous avons un vol à prendre dans quelques minutes. Il m'a répondu que nous n'aurions pas ce vol mais que nous prendrions le prochain. J'étais quelque peu ébranlé par sa réponse, mais il m'a rassuré que les avions à destination de Montréal, c'est comme des bus. Il y en a pratiquement toutes les heures.

J'ai rejoint mon épouse et nous avons encore attendu trente minutes. À minuit notre tour arriva. Nous nous présentons au comptoir avec nos documents d'immigration. C'était une jeune policière aux traits kamites qui traite notre dossier. Elle vérifie et remplit nos documents. Elle m'a demandé le montant en dollars canadien que j'avais sur moi, pour garantir au moins nos six premiers mois de vie au Canada avant de pouvoir me trouver un quelconque emploi. Nous avons retiré une grosse

somme d'argent en chèque international sur notre compte au Japon. J'ai communiqué le montant et elle a continué son travail. À la fin, elle nous donna des livrets et des prospectus destinés aux nouveaux immigrants, en nous souhaitant bonne chance. Nous avons pris congé d'elle et sommes allés chercher notre prochain vol. Nous avons pris quelques renseignements par-ci, par-là, pour retrouver le terminal d'embarquement du prochain vol vers Montréal, qui est désormais prévu pour une heure trente minutes du matin. Nous avons procédé à l'enregistrement des bagages et sommes allés nous asseoir pour attendre. Nous étions physiquement extenués, mais les enfants n'avaient pas sommeil. Je crois que c'est à cause du décalage horaire, car à ces instants c'est la mi-journée au Japon. Cela fait maintenant environ deux heures que nous sommes au Canada. Et déjà les différentes tracasseries ne nous ont pas permis de savourer l'évènement avec enthousiasme. Je me suis dit ce n'est pas grave, car c'est toujours pénible dans les aéroports surtout en ces temps de guerre contre le terrorisme.

Une annonce retentie pour communiquer le début de l'embarquement pour le vol à destination de Montréal. Nous avons pris place à bord de l'avion. Les enfants se sont précipités sur leur écran tactile dans l'intention de jouer. Surprise ! Cette fois point de japonais. « Mais papa on ne comprend rien, comment on fait » ? s'interrogent-ils. Je les ai encouragés pour qu'ils se contentent soit de regarder les images ou d'écouter la musique. J'ai mis mon poids dans la balance pour qu'ils

choisissent la musique car le rythme musical transcende les barrières linguistiques. À une heure trente minutes du matin, nous avons décollé. Le vol dure une heure. Voilà qui est plus confortable pour moi. L'avion a juste le temps de monter en altitude, faire quelques minutes en croisière et hop, on atterrit. Je suis vraiment à l'aise avec des vols de courte durée. Le temps de finir mes réflexions, que nous avons commencé notre descente. Les enfants ont bien apprécié écouter la musique. Enfin nous serons à Montréal, notre nouvelle terre d'habitation. La descente continue, nous regardons la ville illuminée à travers les hublots. Les artères étaient tout aussi vastes qu'à Toronto. L'avion a atterri. J'ai regardé l'heure. Il est deux heures trente minutes. Je peux considérer que notre voyage est terminé. Cette fois le vol étant local nous avons débarqué sans aucun contrôle. Nous sommes partis pour la collecte des bagages. J'ai pensé aux turpitudes de Toronto. Ici le chariot est gratuit, mais l'enceinte où se trouve le tapis roulant qui fera circuler les bagages est ouvert sur l'extérieur. C'est-à-dire que n'importe qui pouvait venir de l'extérieur et avoir accès aux bagages. Ce qui de toute évidence augmente le cafouillage comparativement à Toronto. Mais nous avons déjà l'expérience de Toronto. Nous sommes donc habitués. Nous avons tant bien que mal collecté nos bagages. Ici, il nous manque deux valises. Nous avons pu nous convaincre que les valises n'ont pas été volées, car nous avons utilisé la même stratégie qu'à Toronto pour la récupération des bagages. Nous étions un peu déçus de perdre deux valises. Nous avons essayé de comprendre

lesquelles, et je suis allé au comptoir des réclamations. J'ai donné une description des valises et les numéros d'enregistrement avec notre adresse. Heureusement que nous avions déjà une adresse. L'agent m'a rassuré que les valises ont été certainement oubliées à Toronto. Il se charge donc de les retrouver et les apporter à mon adresse dès que possible. J'étais tout de même sceptique. Nous sommes sortis de l'aérogare. Il faisait froid. Plus froid qu'au Japon à cette époque de l'année. Mon épouse a ouvert une valise pour mettre deux mentaux d'hiver sur les enfants. Nous avons pris deux grands taxis vans. Mon épouse, les enfants et moi étions illuminés de voir des taxis aussi grands. Et cela était bien pour nos intérêts. Nous avons ainsi chargé tous nos bagages. Nous avons expliqué aux conducteurs que nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous partons, car nous sommes des nouveaux arrivants. Nous leur avons donc communiqué l'adresse. Pour moi une adresse dans les mains d'un chauffeur de taxi qui fait des connections avec l'aéroport, était une information sans équivoque. Ces braves messieurs nous mèneront donc sans ombrage à notre appartement. Les deux chauffeurs se sont concertés. Ils ont décidé qui serait devant et qui devrait suivre. Mon épouse et les enfants ont pris place dans le taxi de tête et moi dans le deuxième. J'ai relevé les numéros des plaques d'immatriculation des deux taxis que j'ai donnés à mon épouse. C'est bizarre, mais instinctivement je commence à ne plus faire confiance à ce pays. Surtout qu'en quelques heures nous avons compris que ce n'est pas comme au

Japon où la sécurité et la sérénité font partie du service minimum garanti...

Les deux taxis se sont mis en mouvement et c'est le départ. C'est la nuit et les rues sont vides. Nous trouvons les rues vraiment larges. Au Japon les routes sont plus étroites. Nous roulons et roulons. J'observe l'environnement en me disant désormais c'est ici que nous allons vivre. L'un des chauffeurs de taxi était un maghrébin. Il engage une conversation avec moi. Généralement les conducteurs de taxi sont une mine d'information sur les villes qu'ils desservent. J'ai bien voulu bavarder avec lui. Sa première question est de savoir de quel pays d'Afrique je viens. Je lui réponds que je viens du Japon. À m'écouter, sa surprise fut grande. Il demande si je suis japonais. J'ai répondu non, mais cela fait quinze ans que je vie là-bas. Puis de façon abrupte il demande « mais qu'est-ce que tu viens chercher ici ? » J'ai trouvé la question insolite et inappropriée. Je n'ai donné aucune réponse mais j'ai compris que cette conversation risque de ne pas être intéressante. Il faut trouver un moyen pour changer de sujet. Je regarde l'heure et lui demande si nous arriverons bientôt, car cela fait trente minutes que nous sommes en route sur les vastes artères de Montréal. Sa réponse fut « dans une quinzaine de minutes. » Dans quinze minutes nous serons chez nous, dans notre appartement, au Canada. Enfin ce long voyage prendra fin et nous pouvons commencer notre nouvelle vie dans ce nouveau pays ; dans ce grand pays. On roule encore une quinzaine de minutes et nous sommes quelque part au milieu des

rues désertes ! Le conducteur me fait comprendre que lui il se contente de suivre l'autre voiture. Ce qu'il fait d'ailleurs assez bien. Je lui demande alors de faire signe de lumière pour que l'autre taxi s'arrête. Je veux comprendre ce qui se passe. L'autre taxi s'arrêta. Je descends et demande au chauffeur ce qui se passe. Il m'explique que notre adresse n'est pas vraiment à Montréal mais dans une banlieue et qu'il a besoin de chercher. À l'écoute du mot banlieue, un frisson parcourra mon corps. J'ai écarquillé mes yeux. Tiens, une banlieue ! J'ai commencé à penser à la banlieue tumultueuse Saint-Denis à Paris. Quoi, je vais quitter le Japon pour venir vivre dans une dangereuse banlieue ici au Canada ! Je continue la conversation et demande « tu veux dire dans un quartier pauvre ? » Il m'explique que dans ce cas présent banlieue désigne une ville périphérique de Montréal. Ah, voilà qui me rassure Mais je reviens vite à mes soucis « comment ça dans une autre ville ? » Nous ne serons donc pas à Montréal ! Il me confirme que la ville est tout au plus à une vingtaine de minute en voiture de Montréal. Mais alors pourquoi tout ce temps de route. Il m'explique que lui, il dessert principalement Montréal et qu'il doit chercher notre adresse. Nous voilà maintenant perdus dans les rues de Montréal à une heure aussi tardive à cause de deux chauffeurs de taxi qui pensent certainement à leurs dollars plutôt que de rendre service aux clients. Mais vous avez l'adresse, lui rappelai-je. Il me répond que les villes sont très grandes et que l'adresse ne prouve pas qu'il se retrouve d'un seul trait. D'ailleurs, il a juste besoin

de chercher encore quelques instants. Bon dans ce cas il faut se mettre en route. Mais cette fois, j'ai décidé de prendre le taxi de tête car tout a l'air de se compliquer inutilement. J'ai échangé de place avec mon épouse qui s'est installée dans le deuxième taxi avec les enfants. On redémarre. Le chauffeur sort un téléphone cellulaire et entre en communication avec un centre d'appel pour avoir des indications. Il parle dans une langue que je ne comprends pas. Il parle et parle. Je commence à trouver la conduite un peu dangereuse surtout que nous roulons à 100 km/h. Je me suis dit après un si long voyage en avion, je ne vais pas finir dans un accident de voiture, avant même d'arriver à mon adresse. J'ai demandé au chauffeur s'il pouvait réduire sa vitesse compte tenu du fait qu'il est en pleine communication téléphonique. Confiant, il me dit qu'il en a l'habitude et puis il n'y a pas de trafic à cette heure tardive. Je ne sais plus combien de temps nous avons roulé. Brusquement il fait une manœuvre à la Rambo et freine. Il sort et court vers un autre taxi attendant à un feu rouge. Ce taxi propose de nous guider. Nous voilà maintenant avec trois taxis. Je me sentais soulagé car l'autre taxi maîtrise bien notre adresse. Après quelques tours de manœuvres, j'aperçois moi-même le nom de la rue qui correspond à notre adresse. Je fais un balayage de trois cent soixante degrés des yeux et je peux facilement identifier les immeubles que nous avons vus sur le net. Je comprends que nous sommes arrivés. Les taxis s'immobilisent. Il est environ quatre heures du matin. Nous avons déchargé les bagages devant l'entrée de l'immeuble. Nous avons

payé les taxis de l'aéroport. Je n'ai pas cherché à comprendre si c'est cher ou pas. Mais une autre surprise nous attendait. Le troisième taxi de tout à l'heure demande à être payé aussi. Il réclame cinquante dollars. Sous l'effet de la surprise j'étais comme hypnotisé et j'ai commencé à prendre l'argent de mon portefeuille pour le lui remettre. C'est ainsi que mon épouse intervient énergiquement pour dire « niet. » Dans la fraîcheur de la nuit, j'étais moi-même surpris de sa réaction. Les trois chauffeurs se rétractent et automatiquement, comme par enchantement, ils négocient entre eux. Celui qui nous a conduits à notre adresse reçoit quelques billets de chacun des deux autres chauffeurs. Je crois que le total devrait faire trente dollars. Ils ont ainsi pris congé de nous.

Nous sommes à la porte d'entrée de l'immeuble qui est fermée par un système de sécurité à code. Je me rappelle que le concierge nous avait communiqué le code par email. Je fouille dans mes poches et je retrouve le code. Avec hésitation nous composons le numéro sur un clavier fixé au mur. Un bruit strident se produit au niveau de la serrure et retentit dans le calme de la nuit. Nous tirons la porte et *Sésame*, elle s'ouvre. Nous avons retrouvé le numéro de notre appartement. Nous manœuvrons le poignet et la porte s'ouvre. En fait elle n'était pas fermée conformément aux consignes du concierge. Car il savait que nous arrivions aujourd'hui. J'entre le premier dans l'appartement. Je tâtonne pour retrouver un interrupteur. Et clic, la maison est éclairée. Nous transportons les bagages dans la

maison. Tout le monde est maintenant à l'intérieur de l'appartement qui est complètement vide. Nous avons allumé toutes les ampoules dans les différents compartiments. L'appartement est plus grand que celui du Japon. Les enfants ont trouvé une source d'inspiration pour s'amuser. Ils parlent et l'écho de leur voix leur revient. Tout en s'amusant, ils voulaient aussi manger. Maman leur a donné la nourriture.

Nous avons décidé de ne rien faire d'autre et de nous reposer pendant quelques heures. Mon épouse a sorti des draps pour faire la place à dormir. Nous nous sommes ainsi couchés après avoir éteint les ampoules et terminés ainsi cette première journée à Montréal. Après quelques heures de sommeil, nous étions sur pied aux environs de neuf heures. Mon épouse et moi, avons établi le programme de la journée en mettant l'accent sur la scolarisation des enfants. Nous avons passé quelques coups de fil à partir d'une cabine téléphonique et nous avons obtenu un rendez-vous d'une commission scolaire pour onze heures. En attendant l'heure du rendez-vous, nous avons observé un peu plus en détail l'appartement. Nous le trouvions délabré. Mon épouse s'écrie « mais, ils n'ont rien nettoyé ; tout est sale ! » Nous avons jugé nécessaire de le nettoyer nous-mêmes pour retrouver sensiblement le standard du Japon. Nous avons mouillé des serviettes et fait proprement le ménage jusqu'à dix heures. Nous voulions que l'appartement soit aussi propre qu'au Japon. Mon épouse décide de rester à la maison continuer le ménage et arranger nos effets.

Moi j'ai pris un taxi, direction ; la commission scolaire. Ce n'était pas très loin de la maison. Je suis arrivé à dix heures trente minutes. Je me suis fait annoncer et j'ai été reçu après dix minutes d'attente. Pendant que j'attendais, j'ai remarqué que presque tout le personnel de la commission scolaire était des femmes. Je suis donc reçu par une dame dans la cinquantaine. Elle me posa quelques questions. Je lui ai expliqué que mes enfants ne parlent pas français. Elle a expliqué que dans ce cas, mes enfants iront en classe d'accueil où l'accent est mis sur l'apprentissage du français. Cela pourrait durer un ou deux ans selon la progression de l'enfant. Elle a relevé le nom des enfants et me fixa un autre rendez-vous pour le lendemain à la même heure. J'ai ainsi pris congé d'elle pour retourner à la maison. J'ai décidé de faire le trajet à pied. J'en ai profité pour me trouver des repères et connaître le quartier. Après quelques minutes de marche, je ne retrouve pas la maison. J'entre dans un magasin Couche Tard pour demander mon chemin. Après ce fut facile. Je suis arrivé à la maison après vingt-cinq minutes de marche. Maintenant j'ai une connaissance synoptique du quartier.

Mon épouse m'informe qu'elle a reçu la visite du concierge qui lui a remis les clefs. Il a promis de revenir avant midi. Le concierge est arrivé à onze heures trente minutes. Nous avons amplement fait connaissance. Il était content de nous voir. Il nous a expliqué que sa femme a visité le Japon et nous étions impatients de la rencontrer. Il nous fit visiter les compartiments de l'appartement en détail avec

toutes les consignes afférentes. Il a expliqué que le prix de l'eau et du courant était inclus dans le loyer. Nous étions contents de ce détail. Pour le téléphone, il proposa de nous aider à faire l'abonnement. Il sort son cellulaire, compose un numéro, parle quelques minutes ; à moi, il m'explique ce que je dois dire et met le cellulaire entre mes mains. Je réponds à quelques questions en communiquant mon nom et adresse. Je suis prié d'attendre quelques instants en bout de ligne. Après quoi mon correspondant me communique mon nouveau numéro de téléphone, en me précisant que la ligne sera activée le lendemain avant dix-huit heures. J'ai trouvé la procédure très efficace. Toujours dans son souci de nous aider, le concierge proposa de nous trouver les équipements de première nécessité, à savoir des lits, une cuisinière et des meubles. Je pense que cette proposition vient à la bonne heure. Nous avons donc accepté. Il nous donna rendez-vous pour quatorze heures et s'en alla. Mon épouse a fait la liste de ce qu'il faut et à quatorze heures nous sommes partis à bord du véhicule du concierge. C'était un pickup. En route, il nous a expliqué qu'il nous amènera dans un magasin d'articles de seconde main, car cela revient moins cher et nous conseille qu'en tant que nouveaux arrivants, il est primordial de faire des économies au début. C'était aussi notre vœu à nous. Nous sommes arrivés dans un vaste magasin. Tout ce qu'il nous faut y était. Nous avons fait nos choix, démonté les lits et chargé tout dans le pickup. Mon épouse voulait aussi des articles de vaisselles. Il nous conduit dans un supermarché comme cela se voit en Amérique du Nord : C'est vaste. Nous avons

choisi nos articles ; payé et retourné à la maison. Le concierge nous aide à installer correctement certaines choses. En récompense nous avons décidé de lui donner de l'argent en guise de remerciement, mais il a poliment refusé. Mon épouse et moi sommes restés à la maison pour continuer le ménage et les installations. À la fin, on observe que la maison a agréablement changé. Nous pouvons maintenant véritablement commencer notre vie au Canada. À dix-huit heures, nous sommes sortis dans les rues avec les enfants à la recherche d'un magasin de nourriture. Mon épouse voulait faire la cuisine. Nous faisons un tour dans les rues et on aperçoit une épicerie. Nous y entrons. Cela nous a pris du temps pour faire nos choix, car il fallait repérer les rayons, comprendre les instructions sur les articles, etc., etc. Par réflexe, on choisissait des articles qui ressemblaient le plus à ce que nous consommions au Japon et surtout pas de sucrerie ou de gras. Les enfants s'activaient à chercher des mets qu'ils appréciaient manger au Japon. Un peu déçus, ils n'ont rien trouvé. Nous avons terminé nos achats et sommes repartis à la maison. Mon épouse a fait la cuisine et nous avons bien mangé. La journée tire à sa fin. Je m'active à lire les documents que nous avons reçus à l'aéroport. J'en ai appris une multitude d'informations. Cela m'a aussi permis de savoir certaines démarches que nous devrions entreprendre au niveau administratif. À vingt-deux heures, nous nous sommes couchés dans nos lits et terminé ainsi notre deuxième journée au Canada. Demain la journée risque d'être longue.

Tôt le matin, au saut du lit, nous nous sommes attelés à différentes tâches dans la maison. Je suis arrivé à mon rendez-vous à la commission scolaire. Tout a été réglé. Les enfants entrent à l'école le jeudi de la semaine. J'ai reçu des informations sur l'adresse de la classe d'accueil et les références de l'autobus scolaire que les enfants utiliseront. J'étais ravi de savoir que les enfants iraient à l'école si vite. Le jeudi, à cause d'un problème de calendrier, je n'ai pas pu accompagner les enfants à l'école. Je les ai aidés à monter à bord de l'autobus scolaire en promettant de venir les chercher à l'heure du retour du bus. Le retour est prévu pour seize heures. Mon épouse et moi avons fait diverses courses. Nous avons appris qu'il y a des organismes d'aide aux nouveaux arrivants. Nous avons relevé quelques adresses en promettant de nous y rendre le plus tôt possible. À cause des enfants nous sommes retournés à la maison à quinze heures. À quinze heures trente minutes je suis allé me présenter à l'arrêt de l'autobus scolaire. À seize heures, l'autobus est bien là. Les enfants descendent avec enthousiasme en me voyant. Ils m'ont expliqué qu'ils étaient inquiets car ils ne savaient pas où descendre. Sur le chemin de la maison, ils ont commencé à me parler de leur première journée de classe. Évidemment ils n'ont rien compris et ils en étaient fâchés. Ils ont expliqué que le professeur parle trop vite. J'ai expliqué que d'ici quelques mois ça ira mieux. Ils ont parlé de quelques détails tels que la propreté dans les toilettes qu'ils trouvent nauséabondes, les graffitis sur les murs de l'école, etc., etc. Ils ont conclu en disant qu'au Japon c'est

mieux. Pour les détendre, je leur parle de l'autobus scolaire en leur faisant remarquer qu'au Japon ils vont à l'école à pied. Ils me rétorquent qu'au Japon l'école est juste à trois minutes de marche de la maison. Et je dois m'avouer quelque peu vaincu. À la maison, ils ont continué leur bavardage avec leur maman et je pouvais lire son inquiétude sur le visage. Bon il faut trouver quelque chose de plus intéressant à faire. Je feuillète les documents qu'ils ont rapportés de l'école et je vois la liste des fournitures. Quoi de mieux ! Ok, on va acheter vos fournitures. Cette fois, ils sont contents. Nous avons demandé des renseignements pour savoir où aller. On nous fit comprendre que beaucoup de magasins ferment à dix-sept heures. D'autres étaient ouverts jusqu'à dix-neuf heures ou vingt et une heures. Quelqu'un nous a suggéré de partir chez « Bureau en Gros. » Nous y sommes partis en taxi avec maman. Nous avons acheté tous ce qu'il faut aux enfants. Ils en étaient très excités. Ils adorent faire du shopping nos enfants. Je suis heureux de les voir contents. Au moins ils vont oublier cette mauvaise première journée de classe.

Arrivés à la maison, nous avons préparé le matériel pour la classe de demain. J'ai pris soins de bien marquer leurs noms sur les effets. Le lendemain, pour la deuxième journée de classe, nous sommes allés à l'arrêt ensemble, promettant de venir les chercher comme hier. En fait, je devrais faire cela pendant au moins une semaine d'affilée, le temps que les enfants aient une confiance en eux-mêmes.

Pour le reste de la journée, mon épouse et moi devrions continuer nos démarches, tant administratives qu'organisationnelles. Mon épouse a téléphoné à un centre d'aide aux immigrants et a obtenu un rendez-vous pour dix-sept heures. Nous sommes passés à la banque ouvrir un compte. J'ai répondu à des questions tout à fait inhabituelles, du genre est-ce un compte conjoint, le nom de qui on devrait mettre. J'étais désorienté par des questions aussi stupides, à partir du moment où mon épouse et moi formions une seule âme. Au Japon, le compte était à mon nom mais elle avait sa carte de retrait et avait librement accès au compte. Nous avons donc décidé de faire comme au Japon. Nous avons ouvert le compte à mon nom et pris les dispositions nécessaires pour qu'elle ait librement accès au compte. Vu qu'on avait une somme importante, l'employé dans un style de marketing, nous proposa d'ouvrir un compte qui nous donne droit à des cartes de crédit. Nous lui avons expliqué que nous venons du Japon et que par conséquent, nous ne sommes pas habitués aux cartes de crédit. Il était surpris et a insisté pour que nous ayons les cartes de crédit car cela est primordial en Amérique. Mais j'ai refusé en lui promettant de le faire ultérieurement si cela était nécessaire. Il a dit que nous recevrons les cartes de retrait dans environ trois jours et nous avons pris congé de lui après avoir sympathisé et parlé du Japon.

Après avoir récupéré les enfants à leur retour de l'école, nous sommes partis à notre rendez-vous de dix-sept heures. C'était dans une institution à

caractère religieux avec un volet charité pour aider les nouveaux immigrants. Mais ils n'ont pas parlé du Sauveur. Ils ont présenté tout ce qu'ils pouvaient nous offrir comme aide et des tas d'informations relatives à la vie à Montréal. Mon épouse a rempli une fiche d'abonnement gratuit pour une période de six mois. Après, nous avons gracieusement reçu des ustensiles de cuisine, de la nourriture et des habits d'hiver. Certains articles étaient payants à des prix modiques. Nous avons ainsi choisi une télévision à cinq dollars, un gros réfrigérateur à dix dollars. Nous avons expliqué que nous ne pourrions pas transporter le frigo aujourd'hui et qu'ils devraient le garder jusqu'à ce que nous venions le chercher. Tout heureux, nous avons mis nos bagages dans un taxi pour retourner chez nous. Mon épouse était particulièrement contente. Au moins, le Canada commence à nous donner du sourire aux lèvres. Les jours passèrent. Nous avons fait toutes nos démarches. Nous avons tous nos documents administratifs. On pouvait maintenant faire du tourisme et commencer notre intégration au Canada. Nous avons commencé à nous faire des amis, tous des immigrants. La plupart affichaient leur étonnement en apprenant que mes enfants parlent uniquement japonais. Certains étaient même étonnés de savoir que des Africains résident au Japon. Le hasard m'a mis sur le chemin d'un ancien camarade d'université, du temps où j'étais dans mon pays natal en Afrique. Voilà onze ans qu'il est au Canada. Il habite le même quartier que nous, juste à quelques pas de notre immeuble. Nous étions contents des retrouvailles. Le même soir de nos

retrouvailles, il nous invita chez lui. J'étais heureux de retrouver un compatriote qui plus est un ancien ami d'université, du nom de Kalambo. Sur son invitation, le soir même, nous sommes partis à son domicile. Il vit avec son épouse et leurs quatre enfants. Ils nous ont offert un diner. Je retrouve l'humanisme *sui generis* de l'Africain. Nous sommes restés chez eux jusqu tard dans la nuit. Il me parla de tout ce qu'il sait sur le Canada. Il a voulu être très franc. Il me fit comprendre qu'ici la vie n'est pas facile pour les immigrants. Il m'a brossé un tableau particulièrement sombre du Canada. Il m'a expliqué que la plupart des immigrants, en dépit de leurs qualifications, se contentent de boulots ingrats. Puis il rentre dans des détails de plus en plus abracadabrants. J'étais sous le choc. C'est la première fois que j'apprends de telles réalités sur le Canada. Mon épouse et moi l'écoutions religieusement. Comprenant notre désarroi, il prend un ton optimiste et dit « mais chacun a sa chance. » Au fur et à mesure que la causerie avançait, nous nous sommes retrouvés en trois groupes. Les enfants, sans parler la même langue, font l'exploit de s'amuser passionnément ensemble en faisant beaucoup de bruit. Mon épouse s'est détachée avec l'autre dame et moi je suis resté avec mon ami. Je me suis gardé de lui poser des questions sur la vie au Canada, craignant de recevoir des réponses noires. Par contre, je lui parle de ma vie au Japon, de la culture et de la qualité de la vie là-bas. Il me demanda « mais pourquoi tu as quitté le Japon, puisque tu sembles être bien là-bas. » J'ai répondu en disant que c'était pour franciser mes enfants et

aussi leur permettre d'évoluer dans un pays multiculturel. Il a trouvé ma réponse pas très logique.

Cet ami voulant évaluer mes chances sur le marché du travail, me demanda mes qualifications. J'ai répondu que j'ai un doctorat dans le domaine scientifique. Avec un rire moqueur, il avoua qu'au Canada, il y a des docteurs chauffeurs de taxi ou d'autobus, ouvrier, livreur de pizza, etc., etc. Cette information fit un tour dans mon cerveau. Et je demandai « mais comment ça ! Un docteur chauffeur de taxi ! » Il expliqua qu'au Canada la logique c'est de survivre et de payer ses factures. Ce n'est pas comme au Japon et encore moins comme en Afrique. Je suis de nature optimiste et je n'aime pas voir ma journée gâchée. J'en ai ma tasse pour avoir entendu tant de méchancetés sur le Canada. Prétextant de l'heure avancée, il était déjà une heure du matin, nous avons demandé à prendre congé de nos hôtes. Selon la tradition africaine, ils nous ont raccompagnés jusque chez nous. Nous avons encore passé trente minutes ensemble. Ils nous ont expliqué comment tenir une maison au Canada, l'emplacement des ampoules électriques qui sont pour la plupart pas fixées au mur, les mesures de sécurité, les précautions à prendre pendant l'hiver, etc., etc. Sur ce, ils rentrèrent chez eux. Je dois maintenant digérer tout ce que j'ai appris sur la vie des immigrants au Canada. La nuit risque d'être blanche. Mais je peux encore me réjouir pour quelques mois car je garde ma sécurité d'emploi au Japon. Je fais donc le vide dans ma tête et nous

dormions paisiblement. Les jours passèrent. Nous continuons notre train-train de vie au Canada. Nous aidons particulièrement les enfants dans leur apprentissage du français. Il faut pratiquement tout leur apprendre car ils ne connaissent rien du français. Cela me faisait souvent de la peine. Bon, ce ne sont que des enfants. Dans quelques mois tout ira bien. Il me reste maintenant moins de deux semaines à passer au Canada et il faut penser organiser mon départ. J'avais une batterie d'instructions à donner à mon épouse. J'ai insisté pour que l'alimentation soit saine comme au Japon et qu'il n'était pas question de gaver les enfants de friandises, de sucrerie, des produits MacDo et d'autres cochonneries à l'américaine pour qu'ils développent leur palais à un appétit pantagruélique. Je lui ai aussi demandé de vraiment faire attention à leur sécurité, car en quelques jours de résidence au Canada, nous avons constaté qu'il y a un haut niveau d'insécurité comparativement au Japon. Les informations quotidiennes à la télévision ne faisaient que renforcer notre appréhension. Aussi, pendant ces quelques jours passés au Canada, notre quartier est continuellement déchiré par les sirènes stridentes des voitures de police et des policiers particulièrement actifs, digne d'un thriller américain. Quand je pense au policier japonais qui, sous prétexte de ne vraiment rien avoir à faire se contente de distribuer des mouchoirs et servir de guide aux passants. Pauvres policiers canadiens ! L'idée de laisser ma famille seule dans un environnement aussi incertain me désespère. Mais nous avons fait le choix de vivre au Canada ; il faut

donc accepter les inconvénients et les avantages. Socrate m'aurait dit la même chose. En matière d'inconvénient, nous aurions certainement de gros morceaux à avaler. Un gros morceau arriva juste à six jours de mon départ pour le Japon. Mon épouse m'annonça qu'elle ne se sent pas bien. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Nous avons tout au plus pensé à la fatigue, après tant d'activités dans ces dernières semaines. À notre grande surprise en moins de vingt-quatre heures son état s'est dangereusement aggravé. Je me sentais perdu car je ne savais pas quoi faire. J'essaie ce que je peux pour la soulager, mais les douleurs augmentent de plus en plus. Au deuxième jour de sa maladie, il est quatre heures du matin et elle perd connaissance. Cette fois-ci, il faut immédiatement aller à l'hôpital. L'hôpital, mais où est l'hôpital. Les enfants pleurent et je panique. Une mince lueur fait penser dans ma tête au 411 qui est un numéro de renseignements généraux. Dieu merci, c'est notre seule et dernière chance. Je saute sur le téléphone et compose le 411 et on me communique le numéro de téléphone de l'hôpital que j'appelle aussitôt. J'appelle aussi chez mon ami, il accourt avec son véhicule. Nous chargeons mon épouse inconsciente, les enfants montent et on fonce sur l'hôpital qui est à dix minutes de la maison. Là-bas il faut prendre un numéro et attendre dans une salle d'attente. Ce que nous fîmes. Malgré mon esprit embrouillé, je me rends compte que le spectacle dans la salle d'attente est chaotique à l'image d'un pays du Sud. Bon, ce n'est pas le moment de jouer à l'idéaliste et au rêveur. Tout ce qui m'intéresse, c'est qu'on s'occupe de mon épouse.

Nous avons attendu environ cinq minutes avec mon épouse plus que jamais inconsciente. Je suis allé me plaindre au comptoir de réception. On me réplique qu'elle doit attendre son tour et qu'elle ne va certainement pas mourir. J'ai la gorge serrée. Moi au Canada ; mais qu'est-ce que je fais dans une salle d'attente chaotique d'un hôpital avec mon épouse dans un état comateux ! Le ciel est en train de tomber sur ma tête ! Une infirmière s'approche de nous, consulte l'état de mon épouse et retourne. Quelques minutes plus tard, nous entrons en salle de consultation à mon grand soulagement. Mais son état nécessite une hospitalisation me fit-on comprendre à mon grand découragement. Nous avons été transférés au troisième étage de l'immeuble d'une section de l'hôpital. Désormais c'est ici que nous devrions passer nos jours. Mais pendant combien de temps ! Pour le savoir je dois attendre l'arrivée du médecin. C'est une dame. Elle arrive, consulte l'état de mon épouse, pose quelques questions sur notre historique de vie et recommande des examens. Avant de partir, elle donne des analgésiques à mon épouse pour calmer ses douleurs. Mon ami Kalambo est retourné chez lui avec mes enfants promettant de revenir me voir avant dix heures du matin. Quant à moi je passe le temps à l'hôpital avec mon épouse. Vers seize heures, le médecin revient avec le résultat des examens et m'annonce qu'ils n'ont absolument rien trouvé d'anormal dans les examens et que par conséquent, ils ne savent pas pourquoi mon épouse souffre tant. Car elle souffrait de plus en plus et cela fait des jours qu'elle n'a rien mis dans sa bouche. Elle était

visiblement faible et inconsciente. On lui place des sérums intraveineux et elle a encore pris des comprimés antidouleur. Le médecin, voulant déchiffrer certaines énigmes, me posa plein de questions. Où est-ce que je travaille au Japon – Comment on vivait là-bas – Nos habitudes alimentaires, nos antécédents physiologiques et psychologiques. À la fin elle a compris que nous étions une famille bien et elle était contente de nous. Elle m'a aussi posé une dernière question qui ne cadre pas avec les événements. « Mais qu'est-ce que vous êtes venus faire au Canada » ? Tiens, tiens, c'est la troisième fois qu'on me pose cette question et pratiquement dans les mêmes termes avec les mêmes mots ! Évidemment j'ai donné ma réponse habituelle en filigrane. Avant de s'en aller, elle m'avisa que des tests supplémentaires étaient requis et programmés dans les trente minutes qui suivent. Trente minutes plus tard, un infirmier se présenta dans notre chambre et emmena mon épouse. Je l'ai accompagnée jusqu'à l'entrée de la salle d'examen et je suis revenu passer le reste du temps avec les enfants qui étaient là depuis dix heures comme prévu. Les examens furent longs. Trois heures plus tard, mon épouse est de retour, toujours souffrante. Désormais elle devrait périodiquement prendre des sédatifs. Nous avons aussi remarqué qu'elle a commencé à délirer et professait des paroles inintelligibles du genre je vais mourir, laissant des consignes testamentaires aux enfants. Elle pleure, les enfants pleurent et je pleure. Nous sommes en enfer. À vingt-deux heures mon ami est revenu nous rendre visite. Nous avons

prié ensemble. Sous l'effet de la fatigue mon épouse s'est endormie. Une infirmière est venue s'entretenir avec moi, me suggérant de rentrer à la maison avec les enfants et de ne pas m'inquiéter car elles s'occuperont du malade. Elle m'a convaincu en disant que ma présence servait de catalyseur pour les délires. Mon ami a aussi insisté pour que je rentre à la maison pour me reposer et que nous pourrions revenir demain dès six heures du matin. Avant de partir, j'ai communiqué mon numéro de téléphone et celui de Kalambo aux infirmières de garde. La séparation fut douloureuse. Voir le corps de mon épouse avec tous ces fils de sérums pendants dans ce lit d'hôpital ! J'avais l'air hagard. Nous sommes tout de même partis à la maison. La nuit je n'ai pas bien dormi craignant de recevoir un coup de fil de l'hôpital m'annonçant le pire. Mais Dieu merci, rien ne se passa. Avant six heures mon ami est passé nous récupérer à la maison, et nous sommes retournés à l'hôpital. Mon épouse dormait toujours. Je me suis informé auprès des infirmières de sa nuit. Moins de délires, plus consciente, mais les douleurs toujours lancinantes et donc la nécessité de prendre les analgésiques. C'était des nouvelles rassurantes pour moi. À son réveil, sa première question est de savoir si les enfants ont mangé. Après, elle demande pourquoi elle est à l'hôpital. Visiblement elle n'a pas encore tous ses esprits. Mais à l'entendre nous parler, nous sommes en joie. Nous avons tant bien que mal essayé de rendre le temps agréable. De temps à autre, elle s'amusait avec les enfants. Par moments elle délirait, mais ne perdait pas profondément connaissance. À onze heures, son

médecin se présenta avec deux jeunes médecins internes. Ils ont fait quelques relevés d'ordre physiologique. Son médecin s'est ensuite adressé à moi pour faire le point de la situation. Dans l'ensemble, son état s'améliore et est assez stationnaire. La situation ne devrait pas s'aggraver. Mais ils sont obligés de la garder en observation tout en continuant de lui administrer les calmants pour atténuer les contractions douloureuses. Quant aux causes de la maladie les tests n'ont rien révélé. Pour faire de la philosophie on dira que la science de l'homme affiche encore ses limites. Mais Kalambo qui est très religieux voit autre chose. C'est de la sorcellerie affirme t-il. Je ne me laisse pas prendre dans de telle distraction. Je n'ai jamais cru à la sorcellerie et je n'y croirai jamais. Pour moi, croire à la sorcellerie est de l'incontinence mentale. Et qui plus est, cela fait quinze ans que je n'ai pas mis les pieds en Afrique. Mais alors il viendra d'où ce sorcier pour attaquer ma famille ici au Canada ? Bien convaincu, mon ami me démontre, « tu sais les sorciers, ils sont capables de tout. Ils voyagent comme les ondes, à la vitesse de la lumière. Puis l'Afrique est toute proche, juste à coté du Canada, à l'autre bord de l'Atlantique. » Avec mon esprit cartésien, je n'adhère pas à ces affabulations qui ne répondent même pas au principe de parcimonie. Décidément, je ne croirai jamais à la sorcellerie. Malgré mon état psychologique affaibli par le drame que je vis, j'ai rétorqué avec un brin d'humour « qu'à cette allure tu risques de te retrouver dans un lit d'hôpital psychiatrique avec des sérums branchés sur tes neurones. » Mais lui, reste profondément

convaincu de ce qu'il croit et moi je garde ma position sur mes principes scientifiques. Il propose une prière. Nous la faisons même si je n'attends aucun miracle.

Maintenant il faut commencer à mettre un peu d'ordre dans ma tête. Il y a beaucoup de points à éclaircir : Élaborer un programme pour que les enfants continuent d'aller à l'école – Ajourner mon retour sur le Japon – Informer mon employeur que je rentrerai à une date ultérieure. Je fis tout cela méthodiquement. J'ai avancé mon voyage retour de deux semaines. Chaque jour, je partageais mon temps entre l'hôpital et la maison. Je m'occupais bien des enfants. De nature, nous nous amusons beaucoup ensemble et je n'aime pas les laisser devant la télévision, qui plus est avec tant de scènes de violence et de sexe et d'immoralité à la télévision au Canada.

Mon épouse est à son sixième jour d'hospitalisation. Elle a commencé à s'alimenter, a pleinement conscience de son environnement et s'entretient normalement avec nous. Elle s'est inquiétée de mon départ, et je l'ai informée de son ajournement. Elle était contente de savoir que nous resterons encore ensemble pour quelques jours supplémentaires. Je lui fis part de la même émotion. Mais l'heure n'est pas au romantisme. Il faut qu'elle retrouve ses forces et que nous sortions de cet hôpital. Maintenant que mon épouse se porte mieux, je voudrais faire une rétrospection pour vous faire part de certaines observations au niveau de

l'hôpital. Du moins celles que j'ai remarquées. Dans l'ensemble le personnel est accueillant dévoué et bienveillant. Le travail est fait avec professionnalisme, excepté l'apocalypse de la salle d'attente. L'hôpital était moins propre qu'au Japon. Les chambres étaient au maximum de leur capacité. Il faut même souvent faire des arrangements pour dégager des places supplémentaires. Et les places, il n'y en avait toujours pas pour tous les malades, au point que certains malades ont simplement pour logis les couloirs et corridors dans l'hôpital. Lorsque j'ai vu des malades sur leur lit dans ces endroits, j'ai pensé qu'ils étaient en partance pour des examens médicaux. Mais quand j'ai compris que ce n'était pas le cas, mais plutôt c'est la place qu'ils ont trouvée dans l'hôpital je me suis dit que cela ne pouvait pas être possible dans un grand pays de renommée internationale comme le Canada, ou bien j'ai des hallucinations. Mais c'était bien la triste réalité et je me suis demandé si les informations que j'ai reçues sur le Canada étaient vraies. Des malades sur leur lit, dans les couloirs de l'hôpital au Canada !!! Humm !!! Comme quoi le Canada n'a pas fini de nous livrer ses secrets ou du moins de nous montrer sa face cachée ; et la vie est toujours pleine de surprises.

L'anecdote de la machine à café. Un jour, j'ai voulu m'acheter une tasse de café. Une infirmière m'a indiqué l'emplacement de la machine à vendre automatique. Il faut mettre 1.70\$. Je mis le montant, fis mon choix et appuya sur le bouton

« Start. » J'attends quelques secondes, mais je ne vois pas ma tasse de café. J'interpelle l'infirmière et elle me demande si j'ai mis la tasse pour collecter le liquide. Je regarde à l'emplacement et je vois que le liquide a coulé dans le vide. Avec un rire moqueur elle me regarde. Je réplique en lui faisant savoir qu'au Japon la tasse sort automatiquement pour collecter le liquide. Nationaliste dans les os, elle me balance « tu es au Québec ici. » Alors je lui assène ma revanche : « mais vous êtes sous-développés au Canada ! » Je crois que son grand père doit se retourner dans sa tombe. Un Africain qui traite le Canada de pays sous-développé. Tout est une question de référence et de définition. Vu du Japon, le Canada est bien un pays sous-développé. De part son visage, je crois qu'elle n'a pas apprécié cela.

Au septième jour, le médecin m'a informé que nous pourrions être libérés demain dans l'après-midi, car mon épouse se sentait mieux, avec moins de douleur. Le lendemain matin des contrôles ont été effectués. Tout était normal. Nous avons ainsi eu l'autorisation de partir vers quinze heures. Après les formalités d'usage, nous devrions passer à la comptabilité de l'hôpital. Là-bas j'ai rempli quelques documents et nous sommes rentrés chez nous à la maison avec mon épouse désormais en état de convalescence. Nous avons reçu une ordonnance pour des médicaments qui ont coûté cent cinquante dollars. Elle a continué le traitement et son état était plus que normal les jours suivants. Quelques jours après notre sortie de l'hôpital, nous recevons

un coup de fil de l'hôpital et on nous annonce la facture des soins prodigués à mon épouse : environ dix mille dollars. Je reste figé au téléphone. Je retrouve mes esprits et demande pourquoi nous devrions payer une somme exorbitante. Mon correspondant m'explique que nous ne sommes pas couverts par le régime de l'assurance maladie du Québec car nous avons passé moins de trois mois au Canada. C'est effectivement la loi en vigueur à de rares exceptions près selon les circonstances. Et malheureusement nous ne faisons pas partie de ces exceptions. Ma correspondante comprenait que la situation pourrait être critique pour nous. Elle m'a donc communiqué des numéros de téléphones où je pourrais soit obtenir de l'aide, soit faire traiter mon cas particulier. La déception se lisait sur nos visages dans la maisonnée. Dix mille dollars que nous risquions de payer comme ça, alors que nous aurions certainement besoin de cet argent pour organiser notre vie. Voici encore un autre gros problème à résoudre. Ici je dois faire vite car il ne me reste plus assez de jours. Les jours suivants, j'ai passé des coups de fil, rencontré des responsables et organismes ne pouvant rien faire pour mon cas et nous étions condamnés à payer dix mille dollars. Quelle somme exorbitante. Mon épouse et moi, sommes émotionnellement abattus. Nous avons dans le meilleur des cas obtenu un arrangement de paiement qui s'échelonne sur trois ans. Ce fut une pilule amère à avaler. Je me demande bien quel bonheur le Canada pourrait nous apporter à moi et à ma famille dans l'avenir. J'en douterais fort.

Les jours passèrent et j'étais même pressé de quitter ce pays avant qu'un autre malheur ne me frappe impitoyablement. J'avais même envie de repartir au Japon avec toute ma famille. Pour ces quelques semaines, le Canada n'a pas du tout répondu à nos attentes. Je pensai alors au fameux "syndrome de Paris" de ces touristes japonais qui sont complètement désenchantés par la réalité sobre et hideux de la ville de Paris, alors qu'ils pensaient trouver une ville de rêve et de romance. Nous devons alors revoir nos aspirations à la baisse et affronter la triste réalité de la vie au Canada qui nous rappelle d'ailleurs celle de l'Afrique avec son cortège d'incertitudes absolues et de convulsions.

5

Le jour de mon départ arriva. Il y avait de la tristesse dans l'air. J'avais de la compassion à laisser mes enfants et ma femme. Les séparations sont toujours douloureuses. On se réconforta qu'elle sera de courte durée. Je ferai le trajet inverse comme le jour de notre départ du Japon. Mon premier vol au départ de Montréal est prévu pour onze heures. Kalambo, m'informa qu'il y a des embouteillages monstres tous les matins dans Montréal et ses banlieues. Il me conseille donc de partir tôt le matin en guise de précaution pour ne pas rater mon vol. À cinq heures j'étais déjà prêt. Mon épouse et les enfants m'accompagneront. À sept heures nous avons pris un taxi pour l'aéroport. Compte tenu du cafouillage qui règne dans les aéroports du Canada, j'ai pris quelques précautions supplémentaires quant à mes bagages. Rien à mettre en soute. J'avais juste une valise avec laquelle je pourrai monter à bord de l'avion. Je n'aurai donc aucun souci à me faire. À dix heures, je dois entrer dans la salle d'embarquement. J'ai fait les salutations d'usage avec ma famille, il faut maintenant partir. Mon épouse et les enfants sont arrêtés à quelques mètres du poste de contrôle et me regardent m'éloigner. J'ai les yeux rouges de larme. Avant de me perdre dans les couloirs, je leur fis un dernier signe de la main et nous nous sommes perdus de vue. En vingt ans de mariage, c'est la première fois que mon épouse et moi allions vivre l'un si loin de l'autre. C'est encore une épreuve

supplémentaire à traverser si nous voulons aller au bout de notre processus d'immigration et d'intégration au Canada, qui d'ailleurs a commencé sur de fausses notes. J'espère que l'avenir nous portera chance.

Je suis arrivé au Japon, désormais à plus de dix mille kilomètres de ma famille. Nous nous appelions plusieurs fois dans la semaine. Mon épouse me donnait les nouvelles de leur vie au Canada. Les enfants progressaient dans leur apprentissage du français. Ils pouvaient me dire quelques mots ou même des phrases au téléphone ; et je les félicitais. Un jour ma femme m'informa que presque tous les jouets des enfants et mêmes leurs chaussures ont été volés. Elle me raconte les circonstances. Ils laissaient les jouets et les chaussures à la terrasse et les gens venaient simplement les ramasser. J'ai été très surpris de ces vols. Puis elle ajoute « tu ne peux rien laisser dehors. » Le jour où mon enfant s'est fait volé son vélo, il m'appelle au téléphone depuis le Canada en pleurant et en se plaignant : « mais papa, c'est quel pays ça ! » Au Japon on entreposait tout dehors, on ne nous a jamais volés. C'est une caractéristique sublime de la culture japonaise : il n'y a pratiquement aucun vol pour ainsi dire. Au Canada, les cas de vols étaient un véritable choc culturel pour mes enfants. La situation était telle que le verbe « voler » faisait partie des premiers mots appris par les enfants. J'ai ainsi laissé des consignes à mon épouse pour qu'ils changent leurs habitudes et les adaptent à la réalité du Canada qui à *posteriori* semble à l'opposé d'un Japon zen.

Elle trouve aussi les colocataires d'une inconscience notoire. Il y a toujours quelqu'un qui commet l'effort de fracasser la serrure sécuritaire à code de l'entrée de l'immeuble. Ce qui les expose à l'insécurité la nuit puisque nous habitons au sous-sol de l'immeuble. De plus, les voisins aux étages supérieurs, avec un ego poussé à l'extrême, nous balancent toutes sortes de déchets en bas, au point que notre terrasse est devenue inutilisable. Voir des déchets tels que des crottes de chiens et de chats, des centaines de mégots de cigarette, des articles de presse et toutes sortes de plastiques et autres choses inimaginables. J'en étais écœuré. Incroyable : au Japon le voisin à l'étage au dessus, ne laisserait pas tomber une plume ou même une goutte d'eau sans présenter des excuses. Nous n'avons pas d'autre choix que de penser au déménagement, qui ne pourra se faire qu'après mon retour définitif au Canada. Je lui ai suggéré d'informer le concierge afin qu'il trouve une solution pour la terrasse. Elle s'est aussi plainte de tas d'autres choses.

Les petits se sont fait quelques amis. Mais ils trouvent les enfants du Canada violents dans leurs actions et paroles et surtout pas polis et en plus des voleurs. J'ai compris qu'il faut que je retourne au Canada le plus tôt possible. Ma présence leur apportera une certaine sérénité et une tranquillité. Six mois passèrent ainsi. J'ai âprement négocié auprès de mon employeur pour qu'il me laisse partir. J'ai mis l'accent sur les difficultés que rencontre ma famille au Canada et de l'importance de ma présence auprès d'elle. Après moult tractations, mon départ a été définitivement accepté. J'aurai souhaité

partir sur le champ, mais pour assurer une transition en douceur, mon départ a été programmé dans trois mois. À cette date ma famille aura passé neuf mois au Canada. Je dois me résoudre à la patience. C'est un trait typique du Japon. Là-bas on dit *gaman*...

J'ai continué de travailler pendant ces trois mois avec un collègue qui est supposé me remplacer. Je lui ai montré les prémices des tâches qu'il aura à accomplir. Il craignait de ne pas pouvoir s'en sortir, mais je le réconfortai en disant que tout est une question d'expérience et que sous, peu il aura la même expertise que moi.

Le jour de mon départ approche. Selon la coutume au Japon, j'eus l'honneur à un *owakarekai* (fête en l'honneur de quelqu'un pour lui dire au revoir avant son départ définitif d'un lieu). Dans son message de vœux, mon supérieur hiérarchique a fait savoir que mon départ est l'une des situations difficiles et inattendues qu'il affronte dans sa carrière après vingt-six ans de service. Mais, qu'il comprend les raisons de mon départ et qu'il me souhaite bonne chance au Canada. À la fin, il dit que la compagnie reste disposée à me réintégrer si d'aventure je revenais au Japon dans quelques mois.

Enfin, le jour de mon départ arriva. Quelques amis étaient à l'aéroport. Cette fois je quitte définitivement le pays où j'ai vécu pendant quinze ans. Ainsi, un chapitre de ma vie se ferme ici au Japon et une nouvelle commencera au Canada tout en imaginant un avenir radieux dans un Canada aux potentialités immenses. Il y avait la tristesse du

départ, mais j'étais content de partir retrouver ma famille. J'ai ainsi fait le voyage jusqu'à Montréal. Je suis arrivé aux environs de vingt et une heures. Mon épouse était là, à l'aéroport avec les enfants. Elle était ravissante et débordait de joie. Les enfants étaient très heureux de me revoir. Nous étions tous très contents. Les enfants avec impatience voulaient sur le champ avoir accès aux cadeaux que j'ai apportés, mais ils devront attendre jusqu'à la maison. Nous avons pris un taxi pour regagner le domicile. Ma famille et moi sommes maintenant réunis au Canada pour de bon ou selon la formule consacrée pour le meilleur et pour le pire lors des cérémonies de mariage.

Les jours suivants mon épouse m'a fait de vive voix le point sur certaines situations. Je pense que les choses iront nettement mieux à partir de maintenant. Quant aux enfants, ils ont beaucoup progressé dans leur apprentissage du français même s'ils affichent encore des difficultés. Je suis maintenant au Canada. Il faut retrouver mes repères, organiser et réussir ma vie et celle de ma famille. Mon épouse et moi avons élaboré les stratégies. Elle devrait rester encore à la maison, le temps que les enfants gagnent en confiance dans leur environnement. Cela lui permettra aussi de se reposer et de se relaxer car la vie n'a pas été de tout repos pendant mon absence. Elle a dû se plier en quatre pour accomplir ses différentes tâches. En particulier, elle dit avoir énormément souffert pendant l'hiver. À propos d'hiver, il est long et rigoureux. Nous nous y adaptons tant bien que mal.

Quant à moi, après avoir travaillé au Japon si longtemps sans prendre de vacances, je m'offre le luxe de rester à la maison pendant un mois, avant de me lancer dans ma recherche d'emploi. C'est le prochain gros morceau qui m'attend. J'ai déjà obtenu mon évaluation des études effectuées hors Québec, du Ministère de l'Immigration et des Communautés Culturelles. J'avais une équivalence pour des études de troisième cycle complétées c'est-à-dire le doctorat. Je me suis dit voici la clef de ma réussite au Canada. Tout en me reposant à la maison, je collectais les informations sur le marché du travail. J'avais souvent des conversations avec Kalambo qui m'outillait sur le b.a.-ba du système. Il semble bien le maîtriser. Il m'explique qu'il faut tout de suite commencer par un petit boulot, n'importe lequel, juste pour faire bouillir la popote. Par exemple profiter de la nuit pour aller travailler. Il m'explique que lui-même, il distribue les journaux en ce moment et qu'il pourra me faire entrer dans la même entreprise. Faire des petits boulots ; travailler et tout ça ; au salaire minimum de quelques dollars par heure. Je suis très humble de nature, mais ce n'est pas pour travailler au salaire minimum que je suis venu au Canada. Quant à parler d'argent j'ai au moins de quoi vivre au Canada avec ma famille pendant deux ans sans travailler. Par ailleurs, je n'ai pas envie de casser ma santé et mon moral avec des petits boulots. Mais mon ami insista. « C'est comme ça ici. Tout le monde passe par là. Tu ne peux pas y échapper. » Il me cite des tas d'immigrants avec des niveaux universitaires qui se contentent de petits boulots de

merde au Canada. Mais je reste impassible. Il me donne aussi d'autres informations plus utiles. Nous avons ainsi visité le centre local d'emploi du ministère de l'emploi et de la solidarité sociale de mon quartier.

Il m'a surtout fait savoir que dans mon intérêt et pour mener une recherche d'emploi efficace, cela nécessite une formation au Canada. Mais voyons ! Suivre une formation avant de faire une recherche d'emploi. En cela il m'explique. « La formation te permettra d'élaborer ton curriculum vitae selon le modèle canadien. » Modèle qui change sensiblement d'une ville à l'autre. Tu dois aussi te préparer à des entrevues, connaître le genre de questions qu'on pose et comment y répondre selon la manière et la forme. Tu auras aussi droit à des répertoires d'entreprises. En somme, tu auras un bref résumé de la culture de l'emploi dans ta ville et ta province. Une telle formation dure en moyenne deux mois et elle est subventionnée par le gouvernement provincial. Je n'aurai donc rien à payer. Me voilà avec tous les détails. La balle est maintenant dans mon camp. Moi qui étais prêt à retrousser mes manches et occuper un travail qui me passionnerait, je dois choisir de suivre une formation de recherche d'emploi pendant deux mois. Bien que j'aie trouvé l'idée saugrenue, je suis allé m'inscrire. Le début de la formation correspondait à la fin de ma période de repos.

J'ai commencé la formation. La classe est composée de plusieurs participants avec des profils et objectifs variés. Certains étaient des nouveaux

immigrants comme moi. D'autres des anciens immigrants qui ne sont toujours pas en emploi ou qui ont perdu leur emploi. Il y avait aussi des Canadiens en recherche d'emploi ou en réorientation de carrière ou en instance de perdre leur emploi. Tout ce monde composite me fit comprendre de facto que le marché de l'emploi est plus précaire que je ne l'avais imaginé. La première chose que nous avons apprise est que le marché de l'emploi est comme un entonnoir : ouvert et large à une extrémité où tout le monde s'engouffrent, mais de plus en plus serré à la sortie où seuls des élus décrochent un emploi : *Multi sunt vocati, pauci vero electi*. L'objectif de cette formation étant de nous apprendre à être efficaces, donc de réussir à décrocher un emploi le plus vite. La formation se passa à peu près comme décrite par mon ami Kalambo. En réalité, il est lui-même passé par là. Dans le centre il y avait des téléphones sans frais réservés pour les appels aux employeurs. Après deux semaines de formation, nous avons été recommandés de faire au moins dix appels par jour à des employeurs. On fouillait dans les répertoires, sélectionnait les entreprises potentielles qui nous intéressaient et on appelait les personnes ressources dont les noms se trouvent dans la majorité des cas dans les répertoires. Les appels se déroulent selon un script défini. On nous fait pratiquement mémoriser les phrases qu'il faut dire. D'ailleurs, nous l'avons écrit sous nos yeux. L'objectif premier du jeu est de pouvoir passer une emmerdeuse de secrétaire ou le standard si l'on veut aller directement à la personne ressource, selon l'adage

qui veut que dans certaines circonstances mieux vaut s'adresser directement au bon Dieu plutôt que de passer par des intermédiaires. Avec la secrétaire, on joue au chat et à la souris : ça passe ou ça casse. Quelquefois ça marche, d'autres fois nous sommes pris au piège et démasqués comme un minable chercheur d'emploi. Dans ce dernier cas de figure, nous avons reçu l'instruction d'envisager un retrait tactique et de réessayer d'appeler un autre jour ; les astres seront peut-être avec nous. Lorsque nous passons la secrétaire, nous avons franchi la muraille. Le reste est un peu moins exigeant quoi que plus important. Si nous tombons sur une boîte vocale pas question de laisser un message. Un employeur ne rappelle jamais un chercheur d'emploi par principe. Si nous avons un correspondant en ligne nous faisons une très brève présentation de nous-mêmes en mettant en inflexion notre expertise dans l'espoir que cela captive l'employeur ou soit nous négocions une entrevue d'information qui est en faite une prise de contact avec l'entreprise. Cette dernière option nous laisse ainsi les coudées franches pour abattre plusieurs cartes et donc de pouvoir obtenir un emploi par la suite. L'autre option consiste en fait à laisser son curriculum vitae soit à déposer en main propre (qui est la formule recommandée), soit à envoyer par courriel électronique. Dans 99 % des cas, nous n'obtenons aucune entrevue d'information. Notre correspondant nous demandant de transmettre notre curriculum vitae par courriel. À sa réception ils l'étudieront, puis nous contacterons s'ils ont besoin de nos services. Dans certains cas de malchance, nous sommes rudement verbalisés et

priés de ne plus rappeler pour les tarabuster. Cette façon de procéder est ce qu'on appelle « la recherche d'emploi dans le marché caché », qui augmenterait les chances des postulants. Car dans les faits, 80% des vacances de postes ne sont pas annoncés publiquement et que seulement 20% des chercheurs d'emploi le font dans le marché caché. La présentation est bien alléchante et nous nous intéressons ainsi au marché caché d'autant plus qu'ont avait un nombre illimité de listes d'entreprises. Il ne nous reste plus qu'à jouer à la roulette russe.

Bien sûr, il y avait les traditionnelles applications que l'on pouvait faire sur les postes ouverts au public à travers divers canaux tels que les journaux ou l'internet. Un autre volet tout aussi important dans la recherche d'emploi est le réseautage. C'est le truc du genre le fils à papa. Il faut connaître des gens, avoir des amis, remplir son carnet d'adresses. C'est-à-dire, parler de sa recherche d'emploi à son voisin, au concierge, au chauffeur de taxi, à l'épicier, à l'institutrice de ces enfants, etc., etc. Ne manquez jamais une occasion de dire que vous êtes un chercheur d'emploi ; car personne ne sait d'où peut venir la chance de décrocher un emploi. J'aurai voulu avoir la possibilité d'informer le Premier ministre du Québec. Mais sur le terrain ce n'est pas facile pour un nouvel arrivant de se bâtir un cercle de réseautage aussi solide et efficace. Cela pourrait vous prendre toute une vie.

Dans la troisième semaine de formation, nous avons reçu nos curriculum vitae et des modèles de lettre de présentation. Nous sommes maintenant équipés à 80% pour mener à bien notre recherche d'emploi selon la théorie. Le 20% restant sera assuré dans quelques semaines par une simulation filmée d'entrevue d'embauche où l'accent portera sur notre verbal et non-verbal sans oublier le vestimentaire. Lors d'une entrevue, il est impératif d'être convenablement habillé, en complet costume et cravate pour les hommes et en évitant le superflu ou le trop sexy chez les femmes en ayant plus de tissu que de peau sur sa silhouette. Messieurs, Mesdames, jamais de parfum s'il vous plaît, car faites gaffe aux allergies du recruteur. Au cours de la formation nous avons appris l'organigramme de RIESAC qui est une théorie psychologique qui permet à un individu de déterminer les emplois aussi divers pour lesquels il est le plus apte sans aucun rapport avec ses qualifications ou compétences. Ce qui est un peu hilarant. Ce serait plus appliqué pour les enfants du primaire ou des gens qui n'ont aucune qualification ou diplôme. Il est trivial qu'un ingénieur soit moins à l'aise à un poste de secrétaire de direction ou à être serveur chez MacDo ou encore aide-soignant. Puis chacun a reçu des dizaines de pages par fonction, donnant des explications les plus inimaginables possibles sur les types d'emploi pour lesquels il est qualifié selon les critères du RIESAC. Par exemple l'ingénieur aime les calculs et a un sens de l'espace à trois dimensions : quelle trivialité. Tout juste de la paperasse inutile pour qui veut se distraire.

Pendant la formation je me suis montré particulièrement actif. J'ai passé des centaines de coups de fil et j'ai envoyé un volume pareil de curriculum vitae. J'ai été soucieux du peu de réponses reçues. Aucune n'était positive. Dans le meilleur des cas, mon curriculum vitae serait archivé dans une banque de données pour une période allant de six à vingt-quatre mois, et ainsi va la vie. Après les deux mois, la formation a pris fin avec la remise d'un certificat de formation. Nous avons eu la garantie d'utiliser les facilités du centre aussi longtemps que nous serions en recherche d'emploi, durée que nos formateurs et formatrices, nous souhaitent la plus courte possible pour notre épanouissement personnelle.

J'avais en ma possession deux modèles de curriculum vitae. Un qui est académique et complet avec la mention des études de troisième cycle et un curriculum vitae maison dans lequel l'employeur ne pourrait pas déterminer que je suis titulaire d'un doctorat. Car me fit-on comprendre, les employeurs n'embauchent pas les gens qui ont des doctorats. En clair le diplôme de troisième cycle ne sera d'aucune utilité aux immigrants qui les détiennent. J'ai été sidéré d'apprendre cette triste réalité dans un centre de formation à la recherche d'emploi. C'est à croire si vous avez même été à l'école dans votre vie. Je n'étais nullement pas gêné par de tels subterfuges. Ce qui m'intéresse c'est de faire un emploi qui me passionnerait et de faire valoir mes compétences. Je veux être un acteur actif qui contribue à la société.

Pour la petite histoire, pendant la formation, il y avait un Canadien qui avait terminé ses études au cycle primaire. Il avait donc un niveau extrêmement faible en français. Il était assis à côté de moi. Et j'étais constamment en train de lui expliquer les mots ou écrire les mots pour lui. Quand il a appris que j'ai fait des études de troisième cycle, il s'est amèrement révolté que le Canada puisse faire vivre de tel calvaire aux immigrants. Il a même développé une grande sympathie pour moi, et a promis de toujours prier pour moi, afin que je me trouve un emploi que je mérite.

6

J'ai continué de fréquenter le centre et de mener activement ma recherche selon les techniques apprises. Suite à des coups de fil, j'ai rencontré du personnel enseignant dans des universités pour négocier des postes. On m'a surtout fait savoir qu'il n'y avait pas de vacance de poste. J'ai tout de même laissé mes curriculum vitae au cas où il y aurait des ouvertures de postes mais cela n'a jamais été positif. J'ai même émis le vœu de faire des post-docs. Mais hélas, il n'y a jamais de budget de recherche. Quelques rares fois j'ai postulé à des emplois d'enseignant ou de chargé de cours et toujours jamais de réponse positive comme d'habitude.

J'ai aussi jeté mon dévolu sur les Cégep. C'est l'équivalent du lycée dans le système scolaire français. J'ai déposé en personne ou par email mon curriculum vitae et une lettre de présentation dans presque tous les Cégep situés dans ma ville et même dans les villes environnantes. Cette fois j'ai reçu quelques réponses et on me demande des précisions sur mon curriculum vitae. Pour enseigner une discipline il me faut exactement un baccalauréat (l'équivalent de la licence en France) dans cette discipline. Pas de chance. J'ai bien un doctorat en science dans ma poche outre quatre diplômes universitaires mais je n'ai pas le fameux baccalauréat dans les disciplines que je souhaite enseigner : mathématiques, physique et chimie. Je réponds au correspondant en expliquant avec force et détails et autres preuves à l'appui que j'ai les

compétences nécessaires pour enseigner les disciplines qui m'intéressent ; en précisant que j'ai fait des études supérieures en classe de mathématiques spéciales. Mais au Québec on fait bien la différence entre les i et les j ou peut-être autre chose dont j'ignore. Pour preuve, j'ai croisé des immigrants avec des diplômes étrangers équivalents au moins du baccalauréat dans les disciplines pour lesquelles j'ai postulé. Pourtant ces immigrants sont soit au chômage ou soit dans la manufacture à soulever des cartons ou à servir de la pizza et du MacDo dans les restaurants. J'ai trouvé tous ces cas extrêmement troublants. Un jour, je suis rentré dans une station service pour acheter du Kleenex pour nettoyer mon nez qui coulait à cause du froid. J'ai été servi par un immigrant originaire de l'Afrique du Nord qui sympathisait avec moi. Il me fit comprendre qu'il a une maîtrise en physique, mais voici le travail qu'il occupe pour survivre au Canada : commis à l'étalage ; voilà bientôt huit ans. Il ne pouvait que s'en remettre au bon Dieu et proférer des malédictions contre les dirigeants de son pays dans une diatribe théologique. J'ai compris par la même occasion que je n'aurais pas plus de chance qu'eux. Quand j'ai croisé un Maghrébin qui a un doctorat en mathématiques et qui essaie désespérément de se trouver une place dans un Cégep pour enseigner les mathématiques, j'ai compris que la recherche d'emploi au Canada fonctionne sur une base irrationnelle et illogique. Avec humour, il m'avoua qu'il pense à un élevage de vaches comme activité au Canada, quelque part à la frontière avec les États-Unis pour gagner sa vie.

Mais pourquoi ? lui demandai-je. « Parce qu'avec le décrochage scolaire très élevé au Québec, les mathématiques n'intéressent plus personne », répondit-il. Voici un des miracles de la politique d'immigration du Canada : transformer des docteurs en mathématiques des pays du Sud en éleveurs de vaches ! Voilà qui est clair et net.

Le temps passe et je continue ma recherche d'emploi. J'envoie mon curriculum vitae un peu partout à une moyenne de cinq par jour. Plus je découvrais les expériences négatives des immigrants autour de moi, plus cela me motivait et je redoublais d'ardeur car je craignais de finir comme eux. Tenez par exemple, ce Français que j'ai croisé par hasard. Il a une maîtrise en physique et était ingénieur en France. Cela fait plusieurs années qu'il vit au Canada avec un statut de résident permanent. Comme emploi, il est gardien de sécurité dans une banque à Montréal, au salaire de quatorze dollars par heure. Il m'a fait savoir qu'il a décidé de retourner en France dans un avenir proche.

Instinctivement j'ai commencé à avoir peur. Peur de ne pas réussir à me trouver un emploi. Si je ne trouve pas d'emploi, que deviendront mes enfants et ma femme ! À l'idée d'y penser, j'ai des crampes d'estomac. Je me disais soyons patient. Trois mois s'écoulèrent depuis notre formation. C'est-à-dire voilà bientôt six mois que je suis au Canada et je suis toujours sans emploi. J'ai consulté Kalambo. Il me trouve évidemment trop pressé. Lui-même, cela fait plus de onze ans qu'il est au Canada et il n'a pas

encore un emploi stable. Mais moi je commençais à m'inquiéter sérieusement d'autant que c'est la première fois dans ma vie que je suis inactif sur une longue période. *Moi qui travaillais plus de soixante heures par semaine au Japon et sept jours sur sept !* Ici au Québec, dans cet univers de consommation sauvage et frénétique, je suis un parasite, car impossible de me trouver un emploi, malgré toutes mes compétences. Je suis improductif. Kalambo m'a suggéré de prendre attache avec le centre local d'emploi de mon quartier. Il y a des intervenants qui pourraient s'occuper de mon dossier. J'ai passé un coup de fil au centre local d'emploi et j'ai obtenu un rendez-vous à quelques jours d'intervalle. Le jour venu, je me suis présenté au rendez-vous avec les pièces requises. J'ai été reçu par une dame. C'est désormais ma conseillère en emploi. Elle ouvre un dossier complet pour moi, un peu comme un curriculum vitae et aussi les informations sur ma famille et nos moyens de subsistances. Elle a vu mon curriculum vitae et a dit que j'avais une bonne formation et une solide expérience professionnelle. Nous avons sympathisé et parlé du Japon. Elle était impressionnée de notre long séjour au Japon et du fait que mes enfants parlent uniquement le japonais. À la fin, elle a proposé de me faire suivre une nouvelle formation pour la recherche d'emploi. J'ai expliqué que je viens de compléter une formation similaire il y a à peine trois mois, alors je ne vois pas l'utilité de recommencer. Elle me convainc que c'est dans un centre spécialisé qui s'occupe uniquement des nouveaux arrivants et que ce centre a une banque d'employeurs qui recrutent

directement les immigrants pour leur offrir des emplois. Cette fois-ci je trouve la proposition intéressante. J'ai donné mon accord pour suivre la formation. Elle devrait aussi durer deux mois. Encore deux mois supplémentaires où je risque d'être toujours sans emploi. Que c'est long ! Si à l'issue de la formation, je décroche un emploi, je n'aurai pas perdu mon temps et là, je pensais surtout à leur banque d'employeurs.

J'ai commencé la formation. Le contenu est à tout point semblable à celui que j'ai déjà suivi. De quoi donc m'ennuyer pendant les cours. Mais mon intérêt se portait sur la banque d'employeurs. Les participants étaient tous des immigrants arrivés au Canada dans les douze derniers mois. Ils sont en grande majorité africains. La plupart avec des formations universitaires. Certains travaillaient dans leur pays en tant que cadre avec une très bonne situation sociale. J'ai ainsi fait la connaissance de Mamadou et de Tanjo.

Mamadou est un professionnel en mécanique aéronautique avec vingt ans d'expérience professionnelle en Afrique et en France. Cela fait six mois qu'il est au Canada avec ses cinq enfants. Il est sans emploi malgré une recherche très active. Il vient à cette session de formation pour acquérir les outils qui lui manquent. Tanjo a fait toute sa formation en Europe et a un diplôme de doctorat en linguistique. Cela fait douze mois qu'il est au Canada et sans emploi bien qu'ayant passé tout ce temps pour se chercher un travail. Il a le cœur déchiré par l'absence de sa femme qui est restée en

Europe à cause de sa situation de chômeur de longue durée au Canada. Tous les autres participants, chacun avait son histoire. Une histoire de souffrance et de révolte au Canada.

Comme dans la formation précédente, il faut faire des dizaines d'appels téléphoniques par jour et aussi envoyé les curriculum vitae en candidature spontanée pour le marché caché de l'emploi. Et nous avons fait cela. À propos de curriculum vitae, j'ai reçu un nouveau modèle de curriculum vitae que je dois désormais utiliser. Pour la banque d'employeurs qui m'intéressait tant, j'ai appris que pour quelqu'un comme moi, à cause de mes qualifications, il ne s'agirait que "d'emploi alimentaire". Je ne connaissais pas cette expression d'emploi alimentaire. J'en ai eu. La banque d'employeurs était en fait des entreprises qui embauchent bel et bien des immigrants sans faire référence à aucune qualification ni compétence particulière pour du travail général. Le salaire proposé était au mieux autour de dix dollars dans le meilleur des cas. C'était des postes d'ouvrier, de manoeuvre, de préposé, de commis, de chauffeur, etc. L'emploi alimentaire, c'est ce que me disait Kalambo « il faut faire n'importe quoi dans l'optique d'avoir des dollars dans sa poche et de payer ses factures. » Finalement cette nouvelle formation ne m'aurait pas permis de trouver un emploi. La formation est terminée. Nous avons eu une attestation de formation et l'assurance ferme d'utiliser les locaux et autres facilités pour une période indéterminée. Je suis maintenant à mon huitième mois au Canada et

toujours pas d'emploi malgré tous mes efforts. L'avenir m'inquiète. Les jours deviennent longs et interminables. Je vais chercher du réconfort auprès de Kalambo qui est devenu presque incontournable dans l'organisation de ma vie au Canada.

- Que dois-je faire ?
- Je t'avais conseillé de faire un petit boulot, sinon tu perds ton temps pour rien. Oublie ton doctorat, ici les diplômes, ça ne compte pas. Nous sommes en Amérique.
- Je ne suis pas du tout borné sur mes diplômes. J'ai juste envie de faire un travail que j'aimerais et non pas à cause du dollar dans la poche.
- Ce n'est pas la logique ici. Tu risques de commettre la même erreur que des milliers d'autres immigrants.
- Mais je voudrais concentrer tout mon temps à la recherche d'emploi ! Question de maximiser mes chances.
- Dans ce cas tu choisis un job de nuit.
- Je n'ai jamais fait de job de nuit.
- Tu fais ton programme en conséquence.
- Bon je vais attendre encore quelques mois. Si je n'ai toujours pas d'emploi, alors je ferai les petits boulots.

Je commence à prendre la bonne mesure de la réalité.

Il a aussi suggéré la possibilité de m'inscrire dans une école ou une université pour suivre une

formation et que cela me permettrait d'avoir un diplôme canadien. Voici maintenant que je dois courir après un diplôme canadien. Il m'explique que les diplômes étrangers ne sont pas valorisés au Canada. Voilà de quoi m'énerver. C'est en produisant ces diplômes étrangers que j'ai été sélectionné à l'immigration. Si je dois être au Canada pour apprendre que mes diplômes universitaires c'est du chiffon ! De qui se moque-t-on ? Je peux au moins être soulagé. Puisque j'ai mon équivalence. Mais au fait l'équivalence je l'utilise très peu, puisque je ne fais pas apparaître dans mon curriculum vitae que j'ai un doctorat. Mon ami Kalambo me conseille donc de réfléchir et de m'inscrire à un programme d'AEC (Attestation d'Étude Collégiale), un DEP (Diplôme d'Étude Professionnelle) ou un DEC (Diplôme d'Étude Collégiale). Rien d'encourageant. Avec une formation solide et une riche expérience professionnelle, aller chercher un diplôme d'AEC, de DEP ou DEC, sous prétexte d'avoir un diplôme canadien ! Je crois que le Canada est en train de rouler les immigrants dans de la farine, pour les transformer en prostitués intellectuels. Aussi, ai-je décidé d'attendre quelques mois avant de prendre une décision définitive à ce sujet et faire bon gré mal gré.

J'ai continué ma recherche d'emploi de plus belle. J'ai participé à des dizaines de foires de l'emploi. J'ai visité des entreprises. J'ai envoyé des centaines et des centaines de curriculum vitae. Je passe des dizaines de coups de fil par jour à des employeurs.

Malgré cela, aucune lueur d'embauche. J'ai tout au plus eu quelques entrevues, sans résultats positifs. Les raisons je ne les saurai jamais. À propos de foires de l'emploi à chaque participation en visitant les stands, je recevais des stylos dont certains sous forme d'objets publicitaires de la part des compagnies. Vu le nombre important de foires auxquelles j'ai participé, je me retrouve avec des centaines des matériels susmentionnés ; au point que j'aurais pu ouvrir un petit étalage pour les vendre et me créer donc un emploi. Sans me décourager, je redoublais d'ardeur. J'ai utilisé les ressources de l'internet très activement. Je me suis inscrit en ligne, laissant mon curriculum vitae sur plusieurs sites de recherche d'emploi dont le site dynamique d'emploiquebec.net, celui de la ville de Montréal et même sur des sites web pour l'emploi du Gouvernement fédéral et ceux de plusieurs autres villes. J'avais désormais une longue liste de mots de passe pour avoir accès à ces différents sites.

Voilà bientôt douze mois que je suis au Canada. Cette recherche effrénée d'emploi sans succès est en train de venir à bout de moi. Mon moral flaque. Par moments je suis à bout de souffle. J'ai décidé de prendre trois semaines de repos et d'analyser la situation. De comprendre ce qui ne va pas dans ma procédure, de comprendre ce qui se passe, de voir les éléments que je peux moi-même modifier et améliorer, en un mot de comprendre et de définir le système de la recherche d'emploi au Canada. J'ai besoin de voir la situation en perspective. Il doit certainement y avoir une erreur ou un malentendu

quelque part. Il faut corriger la situation au plus vite avant que je ne finisse en épave dans les rues de Montréal.

Jusqu'à maintenant, j'ai consacré l'essentiel de mes efforts de recherche au marché caché. J'ai sacrément cherché un emploi dans le marché caché. Je pensais avoir plus de chance selon ce que j'ai appris pendant les formations de recherche d'emploi. Je crois que je me suis moi-même perdu dans le marché caché. Je dois donc changer de stratégie et postuler plus sur des annonces d'emplois ouvert au public c'est-à-dire le marché ouvert. L'internet devient donc mon outil de main et de référence. Je suis connecté à longueur de journée et je sou mets mes candidatures aux annonces ouvertes en espérant obtenir une suite positive. J'ai maintenant passé le cap des douze mois au Canada et je me dis qu'il me faut un emploi maintenant. Sinon l'immigration risque de se transformer en cauchemar. Alors il me faut du courage et foncer. Dans les différentes offres d'emploi, il est souvent mentionné « seuls les candidats retenus seront contactés. » Malgré mes centaines d'applications, je n'ai jamais été contacté pour une quelconque entrevue à quelques exceptions près. Ce fait était d'une profonde tristesse pour moi. Je me dis ce n'est pas possible, avec toutes les compétences que j'ai, je n'arrive même pas à passer une première étape de sélection ! Non ce n'est pas possible et je ne pouvais y croire.

Dans les services d'immigration, nous sommes bombardés par des publicités du genre ; le Canada a

un fort besoin de main-d'œuvre. Voilà, le mot est bien lâché. C'est vraiment de la publicité, c'est-à-dire quelque chose qui ne veut rien dire ou pour être plus précis c'est du pur mensonge comme l'affirmait à juste titre un immigrant diplômé universitaire qui erre dans les rues de Montréal. Comment dans un pays qui a tant besoin de main-d'œuvre, l'on puisse retrouver tant de diplômés qui ne sont pas actifs ou qui se contentent de boulot largement en dessous de leurs compétences. À moins qu'on ne précise un peu plus le concept de main-d'œuvre. Main-d'œuvre est un concept fourre-tout qui prend en compte tous les secteurs d'activité économique. On peut donc considérer des gens qui font du bénévolat, des ouvriers, des manœuvres, des éboueurs, des balayeurs de rue, les baby-sitters, les femmes de ménage, les surveillants de magasin, des livreurs de journaux, des commis à l'étalage, etc., comme de la main-d'œuvre. Dans la pratique voici le genre de main-d'œuvre dont le Canada a tant besoin. Des petits boulots de merde qui ne demandent à vrai dire aucune qualification. Mais ce genre de boulot n'est pas fait pour un Canadien. Je veux dire un vrai Canadien de souche. C'est plus acceptable et plus commode de réserver ces boulots aux braves et très éduqués immigrants venus d'ailleurs, qui de toute façon n'ont pas droit à autre chose. À l'évidence, il n'y a même pas assez de travail pour les Canadiens. Les immigrants ne seront donc qu'à leur juste place ici au Canada. C'est des déracinés. Ils n'ont pas droit à autre chose. Le Canada leur accorde déjà le privilège de vivre dans un pays de rêve et de liberté qu'ils ne méritent pas. Voilà ce que

penseraient certains Canadiens qui se font peu de souci des drames que traversent les immigrants.

Un jour, j'ai croisé un chercheur d'emploi comme moi. On cause quelques minutes et je lui apprends que j'ai envoyé plus de mille curriculum vitae. Il s'écrit, « mais qu'est-ce que tu cherches comme emploi pour ne rien trouver après un nombre astronomique de curriculum vitae ! » Je me rappelle qu'un voisin de quartier m'a appris qu'il avait envoyé environ mille quatre cent curriculum vitae avant de se trouver un boulot temporaire dans son domaine de formation en génie civil pour aller pelleter du béton. Je suis certainement loin du compte dans ce cas. Pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, j'ai une fois postulé à un emploi de recrutement au niveau du Gouvernement du Québec. Il s'agit de recruter des étudiants d'université pour leur donner une formation professionnelle dans un domaine spécifique. Les conditions exigées paraissaient donc minimales. J'ai bien lu l'offre d'emploi. Pour une fois, j'étais content de postuler. Et pour cause, j'ai exactement un diplôme d'ingénieur dans la discipline pour laquelle l'annonce est faite. J'ai même cinq ans d'expérience professionnelle dans la discipline. En appliquant, j'acceptais seulement de refaire la formation. J'étais donc sûr pour une fois, d'être sur le bon morceau. J'ai minutieusement rempli les formulaires de demande, fourni toutes les pièces requises. Ma demande a été expédiée et j'attendais avec confiance de passer la première sélection. Juste la première sélection ! Car après il y aura d'autres phases

éliminatoires dans le processus. Quelques semaines plus tard, je reçois ma réponse dans une lettre pour le moins officielle du Gouvernement : Je ne réponds pas aux critères de qualifications de base pour suivre la formation. Épatant ! Ce fut un grand choc et une surprise pour moi. Je me suis dit que cela mérite une explication. J'ai appelé le service qui gère les dossiers de candidature. Puis on m'a répété que si je ne suis pas sélectionné cela veut dire que je ne réponds pas aux critères. Et le débat est clos. À partir de ce moment, j'ai commencé à me dire que trouver un travail au Québec ne sera pas une sinécure.

Je viens ainsi de passer plus d'un an au Canada et je suis toujours sans emploi. J'ai appelé ma conseillère en emploi pour lui demander conseil. En fait un ami m'avait informé que je pouvais suivre une formation de courte durée du genre AEC ou DEP financée par emploi Québec. J'en ai fait la proposition à ma conseillère. Elle répliqua qu'emploi Québec ne peut pas payer une formation pour moi, car je suis suffisamment qualifié pour travailler. Mais puisque je ne trouve pas de travail, que voulez-vous que je fasse ? « Continue de chercher », me répond-elle. Bon Dieu, pourquoi est-il si compliqué de se trouver un travail. J'ai appliqué à des centaines et centaines d'emplois. À la fin, je cherchais juste un emploi au salaire modique de l'ordre de douze dollars l'heure sans tenir compte de mes références universitaires sans pour autant en trouver. Grand Dieu, que c'est dure de trouver du travail à faire au Québec pour nourrir sa famille ! Je crois que je deviens fou. Le Canada me rend fou.

Cette fois je suis vraiment décidé à faire quelque chose. Pas question de m'asseoir une minute de plus sans être en activité. Allez, faisons n'importe quoi. Au diable, n'importe quoi ! Même s'il faut aller ramasser des escargots en Gaspésie. J'ai appelé le centre où j'ai eu ma deuxième formation pour la recherche d'emploi pour leur expliquer mon désarroi et ma souffrance. Les intervenantes m'ont mis en contact avec une entreprise où je devais travailler comme ouvrier. Peu importe, j'avais besoin de faire quelque chose. J'ai ainsi obtenu une entrevue avec un curriculum vitae où j'ai mis des informations qui ne s'appliquaient même pas à moi. Car l'employeur ne devrait en aucun cas s'apercevoir que j'ai mis mon pied dans une université. Alors que la jurisprudence démontre que le demandeur d'emploi doit mentir pour gonfler et bonifier son curriculum vitae, au Québec, le demandeur d'emploi doit faire contre son gré mauvaise fortune et avoir l'ingéniosité de mentir pour dénigrer son propre curriculum vitae. Je me suis présenté à l'entrevue. L'employeur a vérifié que j'étais physiquement bien portant. Puis il me demanda si j'ai terminé mon secondaire 5, après avoir consulté mon curriculum vitae. Le secondaire 5 c'est l'équivalent de onze années de scolarité dans le système scolaire Québécois. La question m'a tellement choqué que mon cerveau s'est mis à fonctionner anormalement, comme pour me ramener au niveau secondaire 5. J'ai été surpris de ma propre réaction. Je ne pouvais plus parler correctement le français pour répondre aux questions de l'employeur ou du moins je répondais comme quelqu'un du niveau secondaire 5.

L'entrevue a été positive et j'étais programmé pour venir travailler comme ouvrier à neuf dollars l'heure les jours suivants. Une fois à la maison, l'idée d'être rabaissé au niveau secondaire 5, était comme une humiliation pour moi. J'aurai préféré ne pas le savoir. J'ai appelé l'employeur pour m'excuser et je ne suis pas allé faire ce job d'ouvrier.

Un jour, j'ai croisé mon ami Tanjo. Après avoir fourni autant d'efforts comme moi, il a arrêté sa recherche d'emploi, car il a compris selon lui qu'il perd son temps. Il dit qu'il n'y a pas d'issue sans suivre une formation au Québec. Il s'est inscrit à un cours de maîtrise pour une période de deux ans, espérant que cela lui ouvrirait des portes sommes toutes hypothétiques. En attendant, il suit sans aucune motivation sa formation, mais c'est une chance à prendre si cela peut lui ouvrir les portes du marché de l'emploi. Il m'a sagement conseillé de faire de même. Mais avec ma femme, mes enfants et mon âge avancé de quarante-trois ans, allez m'inscrire à un cours de maîtrise que je risque de finir après l'âge de quarante-cinq ans, est-ce la bonne solution. Je n'étais vraiment pas enthousiasmé. Mais il me dit, que peux-tu faire ? Tu refais une formation ici au Canada ou tu es condamné à la manufacture et tu auras passé toute ta vie à aller à l'école pour rien. Ce sentiment d'être aller à l'école pour rien m'a plusieurs fois traversé le corps et l'esprit depuis que je suis au Canada. Quant à Mamadou, sa situation est aussi désespérée que la mienne. Il est arrivé au Canada avec sa femme et ses cinq enfants. Ses diplômes n'ont même

pas été reconnus. S'il veut espérer travailler dans son domaine il doit refaire sa formation pour obtenir un diplôme d'AEC. À quarante-cinq ans il a eu le courage de s'inscrire pour un diplôme d'AEC après vingt ans d'expérience professionnelle dans sa spécialité. Il a même relaté le cas de plusieurs immigrants avec des diplômes d'ingénieurs qui ont suivi cette formation. Il obtient son diplôme après neuf mois de formation pour se rendre compte que le diplôme ne lui a ouvert aucune porte. Il a été doublement vexé. Il s'est ainsi rendu compte que mutatis mutandis, son niveau en anglais le mettait carrément hors circuit du marché de l'emploi dans son domaine qui est l'aéronautique. Il est bien fâché contre l'immigration. C'est justement parce qu'il n'est pas bilingue qu'il a choisi de s'établir au Québec. Alors il ne comprend pas pourquoi à cause de l'anglais il risque de ne jamais trouver du travail au Québec. En pratique, il peut bien faire son travail avec le peu d'anglais qu'il maîtrise, mais qu'on lui exige d'être bilingue, il trouve cela déraisonnable. La dernière fois que nous nous sommes croisés. Il s'est inscrit à des cours d'anglais. Cela lui prendrait au minimum six mois. Le pire est qu'il fait les cours d'anglais en étant convaincu que cela ne changera rien à sa situation. En attendant il vit misérablement avec sa famille et il regrette amèrement d'être venu au Canada. Quand il pense, que les agents d'immigration lui avaient promis qu'il trouverait du travail juste à sa descente d'avion à l'aéroport même ! Il se lamente à en mourir en secouant vigoureusement la tête.

En juillet 2009 j'ai écouté une émission reportage (sur Radio Canada) à propos des Africains bûcherons quelque part dans les zones forestières du Canada, qui se plaignent des conditions de travail très difficiles, des accidents de travaux fréquents et des moustiques. Le drame, c'est que ces Africains bûcherons qui partagent leur vie avec les moustiques et les serpents venimeux sont en grande majorité détenteurs de diplômes universitaires. Ces Africains bûcherons diplômés universitaires sont venus au Canada parce qu'ils avaient été informés du besoin en main-d'œuvre du Canada. Ils ne pensaient donc pas venir au Canada pour être coupeurs de bois. L'un d'entre eux se plaignait que même dans son Afrique natale, il ne serait pas en train de défricher la forêt pour gagner son pain quotidien. Leur seule consolation est qu'ils font ce travail (qui semble être bien payé selon eux) juste le temps de collecter l'argent nécessaire pour assurer leur frais de transport et quitter le Canada qu'ils considèrent comme un pays maudit qui a détruit en partie leurs vies et carrières avec son programme d'immigration suicidaire.

Je pourrai citer une longue liste d'exemples incroyables de ce genre. Mais je préfère revenir sur mon histoire qui constitue désormais le tournant le plus déterminant de toute ma vie au point de réécrire la genèse de mon existence.

7

M'étant décidé de tout mettre en œuvre pour me trouver un emploi et sur les conseils de mon ange gardien Kalambo, j'ai jugé nécessaire d'aller sonder le marché de l'emploi dans les provinces anglophones. Je prends attache avec une tierce personne, ami de Kalambo, qui accepte de m'héberger à Toronto pour une période d'une semaine. Une semaine à Toronto pour me chercher un emploi, c'est court, mais je me décide à partir. Avant le départ, j'ai juste eu le temps de m'inscrire pour participer à deux salons de l'emploi. Je prends mes CV rédigés en anglais et les adapte au modèle de Toronto. J'ai aussi fait une liste d'entreprises qui pourraient présenter un intérêt pour moi. Je fais le voyage Montréal-Toronto par autocar pendant une durée de six heures de route. C'est la première fois que j'arrive à Toronto. À mon arrivée, l'ami de Kalambo qui m'hébergerait, du nom de Doza, m'attendait au terminus de l'autocar. Nous sommes ainsi allés chez lui dans sa voiture. Cela fait quelques années qu'il est au Canada. Il est aussi titulaire d'un diplôme de doctorat. Il a trimé pendant deux ans au Québec sans jamais y trouver d'emploi avant de partir pour Toronto où il s'est pris un emploi sous-payé en deçà de ses compétences. Il souhaite que Toronto me porte plus de chance que Montréal. Le lendemain de mon arrivée, j'ai participé à une foire de l'emploi comme je le faisais à Montréal. J'ai discuté avec des employeurs et laissé mes curriculum vitae. J'ai promis de les

rappeler pour faire le suivi des curriculum vitae. C'est un procédé appris dans les clubs de formation à la recherche d'emploi.

Je passe la soirée avec Doza chez lui. Il me parla de la vie à Toronto. Il avoua que la réalité est loin de ce que s'imaginaient la plupart des immigrants avant de venir au Canada. Il dit que le taux de chômage est élevé dans la population immigrante comparativement au reste de la population. Il me cite les exemples de vie de quelques immigrants aussi sombres les uns que les autres. Par exemple ces ingénieurs et informaticiens indiens qui sont chauffeurs de taxi. Des immigrants africains hautement qualifiés qui sont dans le domaine très dangereux de la sécurité, car à Toronto l'insécurité gagne du terrain. Ces pauvres travailleurs dans la sécurité exposent en permanence leur vie pour des miettes. Comme par enchantement, des bruits assourdissants retentissent dans la nuit. Il était environ vingt et une heures. J'ai demandé à Doza si c'était des pétards. Pas du tout, répondit-il. Et d'ajouter « ce sont les jeunes bandits qui s'entretuent ». La scène du crime doit être quelque part aux environs du lieu où nous habitons. De toute mon existence, je n'ai jamais entendu tirer un coup de feu. Il a fallu que je sois à ma première nuit à Toronto pour vivre cela. Des coups de feu !!! J'ai commencé à trembler dans la maison. Doza, lui, y semble habitué et se met à se moquer de moi. « Tu n'as pas à avoir peur ; ta vie n'est pas autant en danger que cela. » Entre-temps Doza a sélectionné une chaîne du genre City news. On regarde à l'écran

et l'information passe en direct à la télévision : bilan de la fusillade deux morts et un blessé grave. Le lieu de la scène est effectivement à quatre rues de notre adresse. Doza me dit que les agressions et les meurtres sont quotidiens dans son quartier. Il m'a même fait savoir qu'il y a tout juste deux jours, une femme qui attendait au feu rouge a été tuée par balles à un carrefour que j'ai moi-même traversé le matin avec lui. À la question de savoir, pourquoi il habite un quartier aussi dangereux ; il me répond avec assurance, « c'est la norme à Toronto et les quartiers dangereux c'est encore une autre histoire. » Il explique cette criminalité inflationniste par la proximité de Toronto avec les États-Unis et de la culture "Far West" des Anglo avec leur amour morbide des armes à feu. Le jour suivant j'ai la trouille et je n'avais pas envie de sortir de l'appartement. J'ai reçu les encouragements de Doza qui a accepté de rester en ville avec moi pendant deux heures avant d'aller en retard à son travail. Je lui ai laissé avec précision mon itinéraire de la journée et l'heure à laquelle je suis supposé revenir à la maison. Nous sommes convenus que je l'appellerai au moins une fois pour donner signe de vie. C'est avec la peur au ventre que j'ai passé ma deuxième journée à Toronto. J'ai fait mes courses (ma recherche d'emploi) et je suis rentré précipitamment à la maison avant que le soleil ne se couche à l'horizon. Mon ami Doza est venu me trouver vers dix-huit heures. Il a avoué être inquiet à mon sujet car manifestement, je ne suis pas habitué à la ville et du fait du traumatisme de la veille à cause des coups de feu. Pour me faire

prendre le pouls de la ville, nous avons décidé de faire une visite nocturne vers des endroits plus sécuritaires bien sûr. À dix-neuf heures nous sommes sortis de la chambre pour emprunter l'escalier de l'immeuble vers l'extérieur, quand soudain il me lance :

- Ils sont encore en train de fumer !
- Fumer quoi ?
- De la drogue !
- De la drogue ?
- Mais oui, tu ne sens pas ?

Je renifle mon nez autour de moi et je comprends bien qu'il y a une odeur dans l'air. Ça, c'est de la drogue me dit-il. L'air inquisiteur, je le regarde. Il a avoué n'avoir jamais fumé mais que par la force des choses, il a une certaine connaissance de l'odeur et que fumer de la drogue fait partie du quotidien des gens à Toronto. Mais alors que fait la police ? demandai-je. « La police n'y peut rien. Suppose que c'est légal et laisse faire. » Cette affaire de drogue ne fait qu'amplifier mon angoisse. J'ai envie de quitter au plus vite cette ville à l'insécurité alarmante. Mais je suis revenu à la raison. Ne suis-je pas ici pour me chercher un emploi et venir y vivre avec ma famille ! Je pensais alors à mes enfants en train de marcher dans cette ville de Toronto. J'en mourrai de chagrin.

Mon séjour à Toronto continue. Il y avait une violence quotidienne comme l'avait expliqué Doza. J'ai trouvé du courage pour poursuivre ma recherche d'emploi. Un organisme m'a proposé de suivre un

cours de formation de recherche d'emploi en quatre semaines, à l'image de Montréal. Ce n'était pas possible de le faire maintenant car mon séjour tire à sa fin et puis je devrais renégocier avec Doza pour bénéficier d'une plus longue hospitalité. Au total j'ai donné quelques dizaines de curriculum vitae à des employeurs. Mon séjour a pris fin et je suis retourné dans le calme de ma famille à Montréal.

Mon épouse et moi comprenions que désormais c'est une course contre la montre. D'un commun accord, elle a décidé de se trouver un travail, car nous devrions penser sauvegarder si possible nos économies. Elle s'est donc trouvé un emploi dans une pâtisserie. Les heures de travail n'étaient pas compatibles avec une vie de famille. Nous devrions faire des accommodements et nous y adapter. Le matin je reste avec les enfants jusqu'à ce qu'ils partent à l'école. Et le soir elle arrive trente minutes après les enfants ; c'est-à-dire aux environs de seize heures trente minutes. Pendant les journées pédagogiques (journées sans classe) je suis censé rester à la maison pour la garde des enfants. Je dois combiner ce programme avec ma recherche d'emploi. Avec mon doctorat, je suis devenu un homme au foyer. Il en aurait environ 10% au sein des couples canadiens. De quoi faire délirer les Japonais.

Voilà ma femme qui doit travailler. Je devrais plutôt être content. Mais pas du tout. J'étais plutôt malheureux. Et pour cause. Sans être antiféministe, je sais bien que la société a évolué depuis Lucy et que les femmes ne sont pas des poules qui doivent trouver le bonheur en roucoulant au foyer un bébé

dans la main droite, un autre dans la main gauche et un troisième sur la poitrine à téter le sein. C'est la raison pour laquelle et les conditions dans lesquelles elle doit travailler qui me rendent perplexe. En fait ma femme est obligée de travailler ici au Québec, si nous voulons survivre dans ce pays et nous n'avons pas d'autres alternatives. Elle doit travailler à huit dollars l'heure pour nous permettre de survivre. Drôle de vie ! En commutant par bus, cela lui prend environ deux heures pour arriver sur son lieu de travail. Elle se réveille à quatre heures du matin, prépare le déjeuner des enfants. Elle quitte la maison à cinq heures du matin. Depuis l'intérieur de la maison, je la suis des yeux à travers les vitres de la porte. À cinq heures, je la regarde marcher dans l'air froid de la pénombre de la nuit pour aller travailler à huit dollars pour la survie de notre famille, et je réalise que nous sommes devant les portes du gouffre ici au Canada. Quand je pense à notre vie au Japon, quand je pense à son niveau de vie au Japon. C'est une régression spectaculaire. Au Japon, elle n'avait nullement besoin de travailler, car j'avais un revenu largement suffisant pour couvrir tous les besoins de la famille. Elle pouvait s'offrir le luxe de faire le tour des restaurants pour se régaler, faire du shopping pour se détendre, participer à des *nomikai* (une trinquette), des *matsuri* (une fête), visiter des places, etc. Voici la vie de luxe qu'elle s'offrait au Japon. Bien sûr, elle travaillait si elle le voulait pour son développement et équilibre personnel et non pas à cause d'une quelconque obligation financière. Se retrouver obligée de travailler n'est que de l'esclavage. Voilà la nouvelle

vie que lui offre le Canada. J'ai de la pitié pour elle, pour les enfants et pour moi. Moi qui voulais la rendre heureuse au Canada.

À vrai dire, ma recherche d'emploi s'éternise et je fais feu de tout bois. J'essaie de contacter tous les organismes qui peuvent me venir en aide. La plupart me conseillent de prendre un emploi alimentaire et l'aide tant attendue ne venait pas. Moi qui pensais que ces organismes me soutiendraient d'une manière ou d'une autre. Tout au plus qu'ils me donnaient des listes d'entreprises à contacter, pour une demande d'emploi ou une entrevue d'information. Des noms d'entreprises que j'ai moi-même dans mes notes et même déjà contactées à force de tripatouiller partout. J'étais inscrit à des clubs de réseautage. Tous les mois je participais au moins à une activité de ce genre. Ces activités réunissent pendant environ deux heures des employeurs et des chercheurs d'emploi. J'avais mis de l'espoir sur ces clubs de réseautage. Mais les dieux n'étaient pas de mon côté. J'ai remis mon curriculum vitae à des employeurs qui l'ont trouvé intéressant. Malgré mes insistances aucun n'a voulu m'employer. Certains me trouvaient surqualifié, alors que moi je voulais simplement travailler. Simplement travailler pour nourrir ma famille. Certains employeurs nous recommandent de laisser notre curriculum vitae sur leur site web. Ils pourraient nous contacter en cas de besoin. Mais tout cela sans résultat concret. Je pense avoir participé à une vingtaine d'activités de réseautage. Finalement j'ai arrêté du fait du manque de résultat.

Aussi j'ai remarqué que c'est presque toujours les mêmes employeurs qui se présentent. De plus, ces soirées étaient payantes et coutaient environ trente dollars, et il faut souvent voyager pendant deux heures en bus ou en métro pour se rendre au lieu de rencontre.

Je regarde autour de moi et je comprends que rien ne viendra m'aider. Je fais mes dernières tentatives. On me demande de suivre encore un club de recherche d'emploi. Je serai ainsi à mon troisième club de recherche d'emploi. L'ironie dans cette histoire, est que ces clubs sont subventionnés par « Emploi Québec. » En clair, le Gouvernement gaspille l'argent du contribuable pour me faire perdre mon temps. Je veux seulement travailler. Je ne veux rien de plus. Pourquoi perdre mon temps avec ses formations de recherche d'emploi. Je suis maintenant à un an et trois mois de galère au Québec. J'ai envie de crier sur tous les toits que je veux travailler. Je suis à bout de souffle et je commence à perdre un peu la raison. Au niveau familial certaines difficultés commencent à bourgeonner pour laisser germer des tensions conjugales. Personnellement je commence à me sentir triste et malheureux. J'ai des réactions physiologiques atypiques. Je me nourri mal et voilà plusieurs semaines que j'ai des brûlures d'estomac et des palpitations. Désormais toutes mes nuits sont presque blanches. Je n'arrive plus à fermer l'œil la nuit. Je reste dans mon lit à me soucier et à penser. À penser à mon avenir que je suis en train de gâcher ici au Québec. Moi qui ai fait de brillantes études et

qui était promis à une carrière lumineuse au Japon, me voici perdu à jamais au Québec. Rien absolument rien dans ma vie et dans mon organisation ne me laissait présager un tel cauchemar. Je me pose la question de savoir ce qui s'est réellement passé. Moi, ne pas pouvoir trouver un travail au Canada. N'est-ce pas ce pays qui aurait tant besoin de main-d'œuvre !!! À moins que l'immigration ne soit un leurre, un piège, un gros canular dans lequel je suis embourbé jusqu'au cou. Le Canada ne serait donc pas une nation d'épicuriens distingués où le bonheur coule dans votre sang *ex nihilo* ! Je n'aimerai pas tirer de conclusion hâtive et j'oserais pouvoir y croire encore. Je me décide donc à aller suivre ce troisième cours de formation à la recherche d'emploi. Mais ici, je le fais parce que j'aurai de quoi occuper ma journée et cela pourrait me détendre ou me remonter un peu le moral qui est vraiment à zéro. J'ai dû faire un deal avant de m'inscrire. Pas question de passer deux autres mois de formation tout de même. J'ai expliqué aux formatrices, avoir déjà suivi deux formations similaires. Il a été alors convenu que je fasse une formation accélérée en quatre semaines. Quatre semaines, c'était plus raisonnable pour moi. J'ai donc suivi sans grande motivation cette énième formation de recherche d'emploi qui du reste est similaire aux précédentes. Là-bas on m'avait fait savoir que ce centre était adapté pour les chercheurs d'emploi au niveau cadre ou avec des diplômes universitaires de niveau maîtrise. À la fin j'ai reçu un nouveau modèle de curriculum vitae et un certificat de formation.

Pendant la formation j'ai raconté mes péripéties et déboires aux intervenantes (elles étaient toutes des femmes). Elles avaient de la peine pour moi. Elles étaient étonnées qu'avec toutes mes compétences et mes qualifications je n'ai pas pu me trouver un emploi pendant tout ce temps. Elles m'ont demandé d'être courageux et de persister. Elles m'ont signifié que les immigrants hautement qualifiés traversent des situations analogues à la mienne. À ma grande surprise, une d'elles m'a suggéré « pourquoi tu ne quittes pas le Canada pour retourner au Japon ! » Je n'y avais pas profondément pensé. Je préfère consacrer mes énergies à la recherche d'un emploi au Canada. Au cours de cette formation, j'ai ainsi rencontré une participante, qui était aussi là pour suivre le cours. Elle s'appelle Gebes. Pour elle la vie au Canada, est une descente aux enfers. La pauvre, c'est en pleurant qu'elle raconte sa vie au Canada. Édifiant. Elle est dans la quarantaine. Elle est ingénieure en géologie dans son pays avec dix-sept ans d'expériences professionnelles à l'internationale. Elle est originaire d'Amérique latine et a travaillé aux quatre coins du monde dans son domaine d'expertise. Pour des raisons d'ordre politique et quelques démêlées avec la mafia locale, elle décide d'immigrer au Canada avec ses deux enfants et son mari. Le pays des droits de l'homme où elle comptait refaire paisiblement sa vie et garantir un avenir meilleur à ses enfants. Elle est ici dans cette formation de recherche d'emploi, après un long séjour de cinq ans au Canada. Elle a déjà habité les provinces de l'Ontario, de la Colombie-Britannique

et de l'Alberta. Elle perd pratiquement le souffle pour continuer de raconter son histoire. On mesure alors la souffrance morale et la détresse qu'elle traverse. Elle continue. Ces diplômes et ces qualifications n'ont jamais été reconnus. Après deux ans de recherche d'emploi, elle n'en a jamais trouvé. Son malheur, elle ne maîtrise pas bien la langue de Molière. Elle est hispanophone et maîtrise bien l'anglais. On lui suggère de faire alors une Attestation d'Étude Collégiale (AEC) dans une discipline proche de son domaine d'expertise. N'ayant pas le choix, elle concède à suivre la formation. Son niveau en français lui fait perdre plus de temps que prévu pour compléter sa formation. Elle termine tant bien que mal sa formation et obtient son diplôme d'AEC. Elle pensait détenir enfin la clef de sa réussite avec ce petit diplôme canadien en main. Elle rêvait tout juste d'obtenir une petite opportunité d'emploi qui lui ouvrirait les portes du marché de l'emploi avec un premier job. Puis par la suite, exploser en affichant ses talents et compétences. Elle fonce à nouveau pour la recherche d'un emploi. Stupeur. Le diplôme d'AEC n'a pratiquement rien changé à la donne. Alors elle ne comprend plus. Ou du moins elle comprend trop tard. Sa vie est complètement fichue. En cinq ans elle a déménagé cinq fois. Elle a même développé le réflexe d'avoir ses effets toujours prêt en tout temps, bien emballé pour le déménagement suivant. Quant à ses deux enfants, ils sont désorientés. Évidemment, leurs conditions de vie ici au Canada sont pires que chez eux en Amérique latine. À l'écouter, à la fin de son histoire,

je pleure avec elle. Pauvre Gebes. S'en sortira-t-elle dans cet abîme de perplexité et de désespoir ? Quant à son mari, pris de remords, il est depuis retourné chez lui, l'abandonnant seule avec ses pauvres enfants qui risquent de constituer les futurs délinquants de la pègre montréalaise et canadienne par manque d'éducation ; comme si, ils y étaient prédestinés.

Bientôt j'aurai bouclé un an et six mois de vie au Canada. Une vie de chien. Je regarde le calendrier, c'est juste une affaire de quelques semaines. Je comprends que tout est fichu à l'image de Gebes et de ces milliers d'immigrants. Je viens de détruire ma vie et celle de mes enfants et de mon épouse au Canada. Après dix-huit mois de recherche active et intense, si je n'ai pas trouvé d'emploi, je n'en trouverai certainement jamais. Et je crois même que c'est un fait de jurisprudence chez les immigrants. C'est la fin de ma vie. L'immigration au Canada c'est l'apothéose de ma vie. La suite des événements renforcera cela d'une certaine manière accablante.

Je me rappelle avoir signé un document dans le processus d'immigration me précisant que je n'avais pas la garantie de travailler dans mon domaine de formation. Je l'ai lu et relu. Après mûres réflexions, j'ai signé le document sans grande inquiétude. Au fait, j'ai un large spectre de compétences qui me permettrait d'occuper virtuellement n'importe quel domaine d'emploi. De plus, dans ce genre de situation on pense plutôt à la rémunération. Je ne viens pas au Canada pour travailler forcément dans mon domaine de formation. On s'entend. Ma priorité

dans l'immédiat, c'est de faire un travail que j'aimerais et qui me permettrait de subvenir aux besoins de ma famille. Nous faire signer un document pareil, c'est faire une fuite en avant, car le Gouvernement canadien prétend se mettre en garde contre toute forme de poursuite de la part de ces nombreux immigrants désabusés par l'aventure de l'immigration au Canada. D'ailleurs un tel document ne tiendrait pas la face devant une cours de justice. Qu'on dise à un docteur en bioénergie qu'il ne trouvera pas du travail dans son domaine de formation ou de compétence et qu'il se retrouve déneigeur devant un magasin de grande surface, n'est-ce pas du mensonge de la part du Gouvernement du Canada. Le Gouvernement devrait plutôt écrire dans le document : « Monsieur le très cher diplômé immigrant, en venant au Canada vous n'aurez pas la chance de travailler dans votre domaine. Vous aurez beaucoup plus de chance de trouver un travail d'éboueur, de nettoyeur de rue, de chauffeur de taxi, d'ouvrier, de coupeur de bois, etc., pour assurer votre survie sur les terres inhospitalières et glaciales du Canada. » Voilà la vraie réalité quotidienne à laquelle sont confrontés des milliers de pauvres immigrants. Réalité complètement à l'opposé de leurs aspirations en venant au Canada qu'ils imaginaient être la terre promise.

Les difficultés quotidiennes de la vie créent un état de stress persistant chez mon épouse. Elle se plain de douleur au dos et à la main. Elle fait souvent des migraines et devient irascible. Les

douleurs sont telles qu'elle doit arrêter de travailler. Pour éviter que nous restions tous les deux à la maison à ne rien faire, je cours dans le premier centre d'appel à la clientèle dans une compagnie de téléphonie et je décide de travailler pour neuf dollars l'heure. Je n'avais pas besoin de réfléchir ; il faut que je travaille, que je m'occupe à faire quelque chose. Et ce d'autant que nos économies s'amaigrissent. La vie devient de plus en plus dure pour nous au Canada. Je n'ai jamais autant souffert dans ma vie, au point d'avoir même perdu l'intérêt de la vie. Moi l'Africain qui aimait passionnément la vie !

Dans le centre d'appel. J'ai choisi des horaires du soir et de nuit, de sorte à pouvoir continuer ma recherche d'emploi dans la journée. Car il est primordial que je continue cette recherche d'emploi.

À la maison, la grande harmonie qui régnait dans le foyer prend du plomb dans les ailes. Je trouve mon épouse subitement révoltée et insouciante. Me balançant de temps à autre « tu ne travailles pas. » Je lui explique que ce n'est pas de ma propre volonté si nous sommes dans cette situation. Nous faisons face à des difficultés et c'est ensemble que nous devrions les affronter si nous voulons en venir à bout. Cela passe par une solidarité et une complicité sans faille au sein de la famille. Dans son entourage, elle s'est faite de nouvelles amies qui ont pour la plupart la commune particularité d'être des femmes divorcées. Parmi elles, j'ai été intrigué par le nombre de familles d'immigrants arrivées au Canada et qui pour une

raison ou une autre, se sont retrouvées éclatées par des divorces. J'ai fortement déconseillé mon épouse d'avoir de telles fréquentations. Mais elle n'en a cure. Désormais elle n'en fait qu'à sa tête. Je me suis efforcé de faire en sorte que la situation ne dégénère pas. Je suis déjà assez troublé par ma recherche infructueuse d'emploi qui après dix-huit mois n'a abouti à aucun résultat concret.

C'est donc contre mon gré que je pars travailler la nuit dans un centre d'appel pour être payer à neuf dollars l'heure ; des miettes en comparaison à mon salaire au Japon. Avec un doctorat en poche, le Québec ne m'offre rien de mieux qu'un emploi de service à la clientèle dans un centre d'appel. Je trouve cela très injuste. Je ne comprends pas pourquoi je dois faire un travail que je ne mérite pas, un travail qui est infiniment en dessous de mes compétences. Si j'avais pensé à cela, je n'aurais jamais mis un pied au Canada. Mais maintenant que j'y suis il est trop tard : *alea jacta est* ! et je dois penser à ma survie. Ma survie passe par ce travail bidon du centre d'appel. Curieusement, le jour de l'entrevue d'embauche à ce poste, j'ai soumis mon curriculum vitae académique avec les références de mes études supérieures. Je ne sais pour quelle raison, mais le recruteur à la vue de mon curriculum vitae me pose quelques questions supplémentaires pour juger de ma motivation (qu'il trouve d'ailleurs douteuse), mais décide de m'embaucher en me faisant savoir qu'il sait que je viens ici pour faire du "travail alimentaire." C'est-à-dire qu'il sait pertinemment que je quitterai ce

travail dès que je trouverai mieux ailleurs. À l'écouter, j'étais confus, mais heureux d'avoir ce travail. Au moins, j'aurai de quoi occuper mes lancinantes journées.

Le jour où j'ai mis mon pied dans le centre d'appel, ce que j'ai vu, vu de mes propres yeux, m'a laissé pantois.

Nous devrions travailler dans une grande salle, vaste comme un gymnase. La salle pouvait contenir trois cent cinquante personnes. Les conditions de travail en elles mêmes sont acceptables du point de vue infrastructure. Ce qui a frappé mon attention, c'est la particularité que représente cet agrégat d'employés aussi divers et incompatibles les uns que les autres. Nous étions déversés dans la salle comme un troupeau de brebis égarées. Des jeunes, des vieux, des universitaires, des gens sans grande qualification. Des gens biens et respectables, des gens inconscients, insouciantes et rêveurs, des femmes et des hommes. Nous étions tous des agents sur le plancher comme on nous appelle. La salle était toujours pleine, malgré les trois tranches horaires de service au niveau du programme de travail. Aucun agent n'avait une place définie. Le premier venu, le premier à s'asseoir. Imaginer donc l'imbroglio que cela crée. Résultat, les agents n'ont pas toujours la chance d'avoir une place assise. Il faut pactiser dur avec son marabout pour avoir la chance de trouver une place vacante pour travailler. Il faut souvent attendre une heure ou deux heures avant de prendre la place de quelqu'un qui vient de finir son quart de travail. Le travail étant fait par

tranche horaire de huit heures, tout ce brouhaha fait estimer le nombre total d'employés à plus de six cents personnes. Parmi ces six cents personnes, toutes proportions gardées, il n'y avait presque pas de Canadien. Ou pour ainsi dire, une vieille dame frêle qui se disait Québécoise. Pour avoir un langage franc et direct, il n'y a pas de Canadien pour travailler à neuf dollars l'heure. Cela est impensable dans les faits. Un tel salaire c'est juste bon pour des malheureux immigrants qui de toute façon feront ce travail pour survivre. Nous étions tous des immigrants. Beaucoup avait une formation universitaire complète ou en formation. Nous étions obligés de faire ce travail. Tous fustigeaient le Canada et son système d'immigration. Certains sont juste là pour essayer de récolter quelques dollars et acheter un billet d'avion pour s'en aller sous d'autres cieux ou retourner chez eux au pays.

J'ai fait la connaissance d'un immigrant qui était un cadre dans une grande banque dans son pays en Afrique. Il y avait aussi un autre qui était enseignant dans son pays d'origine Haïti, avec dix-sept ans d'expérience professionnelle et qui vit au Canada depuis huit ans. Il dit que travailler dans un centre d'appel à neuf dollars l'heure est le meilleur boulot qu'il ait trouvé depuis qu'il vit au Canada. J'avais de la peine à le croire. Mais ce qu'il relate est vrai. Et que dire de cet autre. Il est parfaitement trilingue : anglais, français, italien. Ce n'est pas tout. Il est titulaire d'une maîtrise en économie et d'une licence en théologie. Il a raconté qu'avant de venir travailler dans ce centre d'appel,

il travaillait quelque part dans le nord du Québec dans un dangereux champ de mine. Il me montre sa main et ses doigts déformés par des blessures et des cicatrices. Puis il me confie « mon ami, j'ai souffert là-bas. » Au fil du temps, je me fais une idée de certains d'entre eux : Il y avait, des enseignants, des ingénieurs, des économistes, des juges, des avocats, des médecins, des docteurs, des diplomates, des architectes, des infirmières, etc., etc. Comment avec de telles qualifications ils ne peuvent pas trouver un meilleur emploi au Canada ? Franchement je ne comprends pas. À moins que l'immigration ne soit finalement qu'une nouvelle forme d'esclavage. Quand on y regarde de près, il y a de quoi s'en convaincre. Plus de 90% des emplois qu'occupent les immigrants leurs sont purement et simplement réservés et ce indépendamment de leurs compétences. Les Canadiens, eux, ne sont pas dans ces boulots ingrats qui ne payent pas bien ou qui sont dangereux. Je voudrais juste prendre un exemple parmi tant d'autres. Dans la ville de Montréal, il y environ cinq mille chauffeurs de taxi. Et l'on peut compter sur ses doigts le nombre de chauffeurs de taxi Canadien. Ainsi va la vie. *Asta la vista. Shigataganai* (pour manifester un sentiment de désespoir en japonais). À contrario, au Japon, la presque totalité des chauffeurs de taxi sont des japonais, un métier qu'ils exercent avec dignité et honneur.

Il y a des petites histoires qui vont bon train. Montréal à un fort taux de diplômés universitaires en comparaison à d'autres grandes métropoles dans

le monde. Cela ne veut pas dire que les Montréalais et les Montréalaises sont plus intelligents. Cette inflation du taux de diplômés universitaires est le résultat de l'apport considérable du flux d'immigrants avec des diplômes universitaires. Les statistiques sont glorieusement et pompeusement exposées pour la bonne conscience du Gouvernement du Québec. Mais l'histoire ne nous dit pas si Montréal offre le plus fort taux d'emplois pour les diplômés universitaires. La réalité nous la connaissons. Ces pauvres qui d'une part font la fierté de Montréal se contentent d'emploi largement en dessous de leurs compétences, s'ils ne sont pas simplement au chômage, prestataires de l'aide sociale, manœuvres, ouvriers, gardiens de sécurité, surveillants de supermarché ou vigiles de toutes sortes, balayeurs de rue ou chauffeurs de taxi, etc.

Les immigrants font du travail pour le moins iconoclaste. En plus d'être du travail parfois dangereux en terme physique ou mal payé, c'est du travail au mépris du cycle circadien. C'est des travaux qui se font généralement de quinze heures à sept heures du matin. Certains sont obligés d'avoir recours à ces horaires pour arrondir les fins de mois et survivre en faisant deux boulots. D'autres parce qu'ils doivent jongler entre des cours (s'ils veulent reprendre ou courir après des certificats) et le travail. De telles attitudes mettent à mal notre santé. Moi par exemple, pendant plus de sept mois, je mangeais à une heure du matin : c'est l'heure à laquelle j'arrive à la maison après le travail. Juste après avoir mangé, je suis dans mon lit. Cet état

aggravait mes brûlures d'estomac et me causait des troubles gastriques.

Embourbé dans ma recherche d'emploi, un ami me demanda un jour : « tu n'as pas encore trouvé d'emploi » ? Non, répondis-je. Il me suggéra tout excité : « mais va suivre la formation des préposés aux bénéficiaires, ça paye bien » ! Voilà les réflexes de survie à l'instinct grégaire que les immigrants ont développés au Canada. Sans même me demander mon profil et mes compétences, cet ami me fait une proposition d'emploi pour aller être préposé aux bénéficiaires, dont la fonction principale est de nettoyer les hôpitaux et de torcher les malades. Pour mon ami, c'est d'abord le dollar qui l'intéresse. Lorsqu'il dit ça paye bien, c'est juste pour se contenter de treize dollars l'heure. Avec un tel salaire il pense pouvoir vivre heureux au Canada. Comparaison n'est pas raison. Cet ami vient d'Haïti. Certainement qu'en Haïti, treize dollars l'heure c'est l'équivalent du salaire d'un ministre. Alors lui au Canada avoir un tel salaire est une aubaine inespérée. Le jackpot de sa vie.

Pour ce qui est de mon profil, je ne peux pas comprendre qu'avec une formation universitaire de troisième cycle en science, je puisse être un préposé aux bénéficiaires tout simplement parce que j'aurais besoin d'argent. De plus me retrouver à faire un tel emploi serait de la prostitution intellectuelle. C'est ce que beaucoup d'immigrants surqualifiés sont obligés de subir sur les terres du Canada. Prostitution intellectuelle qui leur fait perdre honneur et dignité pour mener une vie d'indigent.

Comme le conseillait Kalambo, l'idée est de faire n'importe quoi pour survivre. Dans cet élan, j'ai même reçu la proposition d'un poste de chauffeur de Camion. C'est-à-dire je dois être camionneur pour convoier de la marchandise à travers le Canada et les Etats-Unis. Même dans mes rêves les plus fantaisistes, je ne me voyais pas être assis dans un gros camion quelque part sur une route solitaire coupée de toute vie, loin de ma femme et de mes enfants. Est-ce le travail que je dois faire en Amérique du Nord pour nourrir ma famille ? Avec un doctorat en science et après avoir quitté un emploi de rêve au Japon, je ne pourrai jamais comprendre une telle pénitence. Je demanderai au bon Dieu « mais Dieu tout puissant, que t'ai-je fait pour mériter une telle disgrâce ? » Plutôt que de faire un tel travail, je préférerai m'inscrire à l'aide sociale et pourquoi ne pas retourner en Afrique pour être chauffeur de camion sur le trajet Niamey-Dakar ou Lagos-Abidjan.

Tout ce tapage que fait le Canada autour de sa politique d'immigration n'est que du leurre. Quelque chose de pas du tout catholique. C'est simplement une nouvelle forme d'esclavage moderne, que je qualifie de crime. Pendant que certains intellectuels africains s'éternisent à vilipender la traite négrière, voilà que sous nos yeux, pour ne pas dire derrière notre dos, le Canada par un subterfuge très habile perpétue l'esclavage. Bien sûr, ici il n'y a point de chaîne en fer pour nous attacher sur des bateaux négriers. Cela serait très provocateur dans ce siècle de la conscience universelle et positive avec ces

outils de communication et d'information du genre Youtube, Twitter, Facebook, Wikileaks et autres. Ici, les chaînes de la douleur, de la souffrance et de l'oppression sont habilement invisibles. Au nom d'une politique d'immigration qui nous promet monts et merveilles, nous venons nous aliéner dans un pays qui n'a en réalité aucune considération pour nous, sinon que pour notre force animale et nous faire travailler à la sueur de notre front pour de maigre salaire et ainsi assurer son développement économique. Le crime est double et presque parfait. Nous sommes ici, de notre propre volonté, après avoir gravi les étapes très studieuses d'un processus d'immigration interminable. Quelle piètre récompense. Nous sommes les nouveaux élus du code de l'immigration, du nouveau Code Noir. Le crime est double parce que des cerveaux sont arrachés à leur pays d'origine, bernés sous la promesse d'une vie meilleure, mais insidieusement réduit en esclave sur les terres froides du Canada. Voici des pays qui ont à cœur le développement de l'Afrique, qui crient le jour leurs bonnes intentions de nous aider la main droite sur le cœur, en nous proposant toutes sortes d'aides et de subventions. En réalité ils sont plus soucieux de leurs intérêts nationaux et cardinaux. C'est aux noms de ces intérêts que des intellectuels et cerveaux africains sont réduits en épaves humaines, en prostitués intellectuels dans les rues de Montréal, de Toronto, de Vancouver et j'en passe. Dans un monde juste, l'immigration telle que pratiquée par le Canada n'aurait pas sa place. Le système est tout au plus adapté pour des réfugiés, des gens dont la vie est

physiquement en danger et autres damnés de la terre dont le fait de poser les pieds au Canada les rendrait automatiquement heureux pour se croire au paradis. Dans le meilleur des cas, l'immigration pourrait être adaptée à des hommes d'affaires qui voudraient tenter leur chance au Canada comme le font si bien les Chinois. Si vous n'êtes pas dans cette catégorie d'individus, alors en immigrant au Canada vous ouvrez vous-mêmes les portes de Pandore et juste un petit glissement puis vous prenez le raccourci pour le royaume de Lucifer. Basta. Car une fois là-bas, tout est mis en place pour que vous alliez droit au fond de l'abîme, pour vous aliéner et les chances de vous en sortir sont pratiquement inexistantes. Même Dieu tout puissant ne pourra pas vous aider. Jugez en vous-mêmes ! À tout immigrant assez courageux qui veut courir sa chance de réussir, on lui demande de recommencer sa vie à zéro. C'est une condition *sine qua non* pour vivre au Canada en tant qu'immigrant et pourtant cette instruction n'est pas inscrite parmi les nombreuses informations sur le processus d'immigration. Mais comment peut-on exiger à quelqu'un de plus de quarante ans avec plusieurs années d'expériences, de systématiquement recommencer sa vie à zéro ! Quand l'âge de la retraite se situe autour de soixante ans ! Qui peut avoir le courage et le bon sens, sans une raison profonde et justifiée de vouloir recommencer sa vie à zéro à un âge aussi avancé de quarante, voir quarante-cinq et même cinquante ans ! Que dire si vous avez une famille avec des enfants ! Pour sûr l'entreprise est déjà vouée à l'échec.

Dans mes nombreuses tentatives de recherche d'emploi, j'ai participé à une conférence à Montréal. Lors de cette conférence, un conseiller en emploi essayait de nous convaincre d'être patients dans notre recherche d'emploi et d'attendre notre tour. L'audience, (essentiellement des immigrants en recherche d'emploi), un peu embêtée, réagit par des petits bruits clinquants. Alors, le conférencier nous explique le fond de sa pensée. Il nous informe qu'il y a un départ massif à la retraite des baby-boomers dans deux à quatre ans. À partir de ce moment, les postes et les emplois nous (les immigrants) seront obligatoirement, sinon automatiquement attribués. Simple question de logique ; au quel cas il n'y aura personne pour faire le travail et assurer le développement du Canada dans le concert des nations. Chaque participant dans l'audience se mit à faire des calculs arithmétiques très complexes pour déterminer le nombre total d'années à attendre au Québec avant de prétendre à un emploi hypothétique après le départ des baby-boomers. En tout cas, moi je souhaite longue vie aux baby-boomers. Imaginer que le Canada décide de prolonger l'âge de départ à la retraite (comme cela s'expérimente actuellement en Europe). Je préfère donc ne pas tenir compte du blablabla du conseiller, qui du reste n'est pas très rationnel et faisant fi des vicissitudes quotidiennes des immigrants.

Dans ce cas il faut personnellement se démerder pour trouver toute solution idoine et toute alternative à la problématique de l'emploi au Canada. Avoir un poste de petit fonctionnaire tel est

le rêve sublime et ultime auquel aspirent des milliers d'immigrants surtout africains. Ayant compris qu'ils n'auront jamais la chance d'être embauchés par un autre employeur alors qu'ils ont toutes les compétences nécessaires, ils se rabattent ainsi sur la fonction publique dans les différentes provinces du Canada. Au moins, il y a des concours d'entrée à la fonction publique auxquelles ils peuvent librement participer. Un petit poste de fonctionnaire, voilà qui est bien taillé pour un Africain désespéré. L'emploi est garanti à vie. Tu as ton petit salaire et tu vis peinard, comme m'expliquait un ami. Voici ce à quoi on peut être réduit au Canada. La vie est sans motivation, sans passion et sans rêve. Tu vis inlassablement, péniblement comme un caméléon au gré de tes intérêts grégaires et primaires. Si Einstein et Newton y avaient vécu, ils n'auraient pas pu comprendre pourquoi les gouttes d'eau tombent des nuages vers le sol. Je connais quelques rares africains qui sont à la fonction publique pour avoir réussi un petit concours de niveau collégial alors qu'ils sont bourrés de diplômes universitaires. Le processus leur a pris en moyenne entre quatre et huit ans. Ils mènent maintenant leur petite vie de fonctionnaire. Ils ne m'ont pas dit s'ils sont heureux.

J'ai été surpris de constater que la quasi-totalité des Africains au Canada ne peuvent prétendre à aucun niveau de bonheur. Chacun se débat tant bien que mal pour survivre. Ironie de la vie, ceux qui ont des diplômes universitaires ont même des standards de vie au Canada moins élevés que leurs camarades

qui sont restés au pays. Au Canada, ils se contentent tout au plus d'une vie de mélancolie, de souci et de désespoir car ils se retrouvent engouffrés dans un tunnel sans fin.

Je n'ai jamais prétendu en tant que nouvel arrivant, avoir, un poste d'enseignant dans une université parce ce que je suis détenteur d'un PhD. Puisque de toute évidence, il y a des milliers de Canadiens, avec des diplômes canadiens de troisième cycle qui ne sont pas dans le milieu académique par manque de poste. Mais aucun de ces canadiens n'est chauffeur de taxi ou ouvrier dans une usine. Alors qu'on ne me demande pas d'être chauffeur de taxi ou manœuvre ou ouvrier et quoi encore. Il n'y a rien, absolument rien au monde pour faire de moi un chauffeur de taxi après plus de vingt-cinq années d'études et une brillante carrière professionnelle. Je me pose bien la question : qu'est-ce qui est enseigné dans les écoles canadiennes, qu'est-ce que le Canada a de si particulier pour que des diplômés universitaires hors Canada de niveau doctorat ne méritent rien de mieux qu'un travail de chauffeur de taxi ! (avec toute la considération que j'ai pour ce métier). Un grand défenseur des politiques d'immigration du Canada, répondait à une question à ce sujet sur Radio Canada, en démontrant tout simplement qu'il n'y a pas de sous-métier. Mais enfin, il y a manifestement quelqu'un qui se fait gruger dans ce marché de dupe. Et c'est l'immigrant. Il faut mettre les pieds au Canada pour prendre conscience de la réalité. Et c'est l'amertume, des regrets. Regrets d'avoir fait tous ses efforts

pour rien. Regrets d'avoir fourni tant d'efforts pour immigrer pour rien. Regrets de voir sa vie précieusement bâtie sur de longues années de souffrance partir en fumée sur la promesse d'une meilleure vie au Canada. En quoi le standard des études et des professions au Canada est si différents du reste du monde pour que l'immigrant soit obligé de refaire intégralement toutes ses études, de repasser des tests de certification qui n'en finissent point et patati et patata ; comme si les étudiants canadiens sont classés meilleurs lors des tests d'évaluations de l'OCDE.

J'ai reçu la proposition de faire un DESS ou de refaire mes études de troisième cycle. Simple à dire qu'à faire, car il faut répondre à certaines préoccupations. Quelle est la nécessité de refaire mes études ? À la fin est-ce que j'aurai la garantie de l'emploi ? À cette dernière question, les exemples sont malheureusement légion. Il y a des milliers d'immigrants qui ont eu le courage de refaire leur formation, sans que cela ne leur ouvre les portes de l'emploi. Aussi il y a même des questions de principe. Si je peux refaire un doctorat dans une université canadienne, la logique voudrait que j'aie au moins le niveau maîtrise. Mais alors avec un niveau maîtrise, pourquoi ne suis-je pas capable d'avoir accès à un emploi sur le marché du travail. On ne fait pas des études parce qu'on veut être assis sur un banc d'école ou parce qu'on s'amuse bien dans la cours de récréation ! Ce n'est pas un jeu de poker. Sinon pourquoi tous les Canadiens ne passent pas leur vie entière dans une salle de classe ! N'est-ce pas au

Canada qu'on observe les taux de décrochage les plus élevés parmi les nations industrialisées. Alors pourquoi demanderait-on aux immigrants de faire et de refaire leurs études. Qu'on soit logique : pourquoi refaire un doctorat à quarante-cinq ans voir cinquante ans quand on a déjà un doctorat dans sa poche ! On peu le faire pour un passe temps, mais non pas pour entrer sur le marché de l'emploi. Voyons donc ce serait insensé.

Je n'étais même pas prêt à le faire. À quarante ans il y a d'autres priorités dans la vie. J'ai l'avenir de mes enfants à préparer. Je dois être un père adorable et exemplaire. Il n'est donc pas dans mon intérêt de me stresser avec trois voir cinq nouvelles années d'étude de troisième cycle pour rien, sous prétexte d'avoir une formation et des diplômes canadiens qui m'ouvriraient les portes hermétiques du marché de l'emploi.

Une question simple et ironique. Est-ce que tous les Canadiens qui voyagent en avion exigent que le pilote, le copilote, l'ingénieur de bord et autres personnels navigants soit formés dans une école canadienne avec des diplômes canadiens. La réponse est non. N'est-il pas plus dangereux d'être à bord d'un avion à dix mille mètres d'altitude avec un pilote et personnels navigants non diplômés canadiens que de se faire consulter par un médecin immigrant pour une grippe bénigne, fût-elle AH1N1.

Et que dire des ordres professionnels ? Je voudrais faire une réflexion à propos de ces ordres professionnels. Vous savez qu'au Canada la plupart des professions et métiers sont régis par des ordres.

Le système est sans commune mesure. L'explication : le Canada voudrait protéger ses trente millions de consommateurs comme la prunelle de ses yeux. Quelle initiative louable. Là où le système est sujet à interrogation, c'est son ésotérisme même. Vous entrerez sur un tatami et en quelques tours d'échauffement ou de pratiques, vous envisagerez devenir ceinture noire première dan dans l'avenir. Mais avec les ordres professionnels du Canada, si vous êtes munis de diplômes étrangers, le système relève d'une science occulte : complètement inaccessible au commun des mortels. Vous devez être fait homme-dieu comme Cesar pour vous aventurer sur la première marche pour aller frapper aux portes d'un ordre professionnel. Vu l'importance du programme d'immigration du Canada, quelle est l'essence, l'utilité, la nécessité ou la justification rationnelle du maintien *rebus sic stantibus* de l'existence des ordres professionnels ?

Je préfère laisser la question ouverte pour que chacun apporte une réflexion constructive.

8

Au Québec il y a des programmes de lutte contre la pauvreté au sein de la population. Je pense que c'est une insulte à l'intelligence des immigrants. Comment peut-on avoir un programme de lutte contre la pauvreté quand des centaines de milliers de braves immigrants surqualifiés se contentent de petits boulots de merde ! Qu'elle est l'essence et la finalité d'un tel programme si ce n'est à des fins de publicité et de propagande politique à laquelle se prête si bien la classe politique québécoise ! Au Québec environ 30% des bénéficiaires de l'aide sociale sont des immigrants. Ils sont des milliers, condamnés à avoir recours à l'aide sociale. Je me rappelle qu'à un moment, des amis m'auraient fortement recommandé de m'inscrire à l'aide sociale pour éviter de finir mes fonds à moi. Vivre une vie misérable en bénéficiant de l'aide sociale et se retrouver en marge de la société. C'est tout le standard de vie qui nous était promis au Canada.

J'ai encore mes dix doigts. Je déborde d'énergie. J'ai les diplômes et les compétences. Être étalé dans un lit à la maison et m'inscrire à l'aide sociale pour nourrir ma femme et mes enfants ! Non, ça ne peut pas être vrai, non ça ne peut pas être vrai. Je comprends même que c'est un piège. Après, ils sortiront des statistiques pour dire que se sont les Africains qui constituent la large proportion des bénéficiaires de l'aide sociale. C'est toujours les Africains, les éternels boucs émissaires. Mais nous, nous sommes nés et nous vivons pour changer cette

vielle et fausse conception des choses. Désormais nous n'accepterons plus de tels préjugés et nous nous affirmerons positivement. L'aide sociale te confine au bas de la société. Si tu te contentes d'être assis comme un paresseux et de vivre tranquillement de l'aide sociale, tu viens d'exclure tes enfants du droit de vivre comme des enfants normaux, c'est-à-dire, d'être heureux dans l'innocence. Cette vie qui doit leur paraître simple, claire, limpide et sans souci du lendemain. Ils vivront ainsi sans ce sourire divin qui fait briller d'éclat le visage symptomatique d'un enfant qui doit traduire le bonheur naturel dans son essence. Leur vie ou leur destin vient ainsi d'être scellé. Un destin sans issue et sans option qui te fait mourir avant même de mourir. Aucun enfant au monde ne devrait être sur cette voie. Le Canada qui prétend être un pays de rêve ne doit pas se donner le luxe d'attirer des immigrants sur son sol pour condamner leurs enfants dans le précipice de la pauvreté. Si mon père apprend en Afrique que son cher fils est bénéficiaire de l'aide sociale au Canada, il dira « non, il y a une erreur sur le nom, ce n'est pas mon fils. » Je serai alors comme ces religieux qui, au jour du jugement dernier, crient « Seigneur c'est moi » et le Seigneur répond « non je ne te connais pas. » Ils sont nombreux ces enfants d'immigrés sans repère au Canada et qui débouchent sur le chemin de la violence, de la drogue, de la prostitution et autres vices propres aux sociétés occidentales qui se disent nations développées. Ces enfants d'immigrés en sont là, non pas parce qu'ils ne sont pas intelligents ou parce qu'ils ne seraient pas des Canadiens, mais

tout simplement parce que le Canada n'a pas permis aux parents immigrants d'accomplir le moindre de leurs rêves. Bien au contraire, les parents ont été dépouillés, spoliés et vécus une vie de misérable sur le sol canadien. Le malheur ayant force de caractère génétique, les enfants ne pouvaient pas y échapper. Et ils continuent la vie de misère de leurs parents. Ils seront condamnés à errer à travers leur âme et leur conscience. Leur vie en sera marquée, tout comme des marqueurs biologiques qui te définissent intrinsèquement dans un univers organique.

Il y a aussi le programme de régionalisation qui consiste à motiver des nouveaux arrivants pour s'installer en dehors des grandes métropoles déjà saturées telles que Montréal, Toronto ou Vancouver. C'est une initiative louable, mais dans les faits cela peu paraître incongru. Localisez-vous dans un rayon de cent kilomètres au-delà d'une grande métropole (quelque part dans une campagne) et vous prendriez conscience de la réalité troublante. Bien que la demande en ce qui concerne les emplois, soit faible, il apparaît que les opportunités d'emploi pour un immigrant bourré de diplômés universitaires sont quasiment inexistantes. Pourquoi Céline Dion ne fait pas de concert dans les campements disséminés par-ci, par-là à travers le Canada. Quels sont les opportunités d'emploi pour tous ces professionnels très spécialisés aux confins des limites de Montréal métropolitain.

Je donne mon cas spécifique. Je préfère vivre dans une ville de moins de dix mille habitants à l'échelle du Canada. Autant dire que je ne suis pas

en amour avec les grandes villes. Dans mes documents d'immigration, j'ai bien indiqué que je veux vivre en région, loin de Montréal. Dès mon arrivée au Canada, mon cœur battait pour les régions. J'ai alors foncé pour me trouver un emploi en région. Malgré toute ma volonté et ma détermination, les structures et les employeurs que j'ai croisés m'ont avoué qu'il n'y aucune opportunité pour quelqu'un de mon profil. J'ai dit que je ne fais pas chandelle de mon profil, mais que je voulais seulement travailler, de plus j'ai un large champ de compétences. Après ils m'ont avoué que j'étais trop qualifié. Ils m'ont ainsi conseillé de me rabattre sur Montréal ou d'autres grandes villes. À ma grande surprise, même les agents chargés de promouvoir la régionalisation m'ont révélé qu'il me sera difficile de trouver un emploi en région après avoir pris connaissance de mon curriculum vitae.

Je dois maintenant résoudre la quadrature du cercle. Comment pouvoir travailler en région avec toutes mes qualifications s'il n'y a pas de poste associé à mon profil en région ! Malgré mes deux ans d'efforts je n'y ai pas réussi. Voilà encore une autre absurdité de la politique d'immigration, laquelle manifestement n'a aucun rapport avec la réalité.

Je n'ai jamais voulu me laisser abattre. J'entretenais ainsi un grand espoir. L'espoir que demain ne sera pas comme aujourd'hui ou hier. Qu'enfin j'aurai la bonne nouvelle. La bonne nouvelle de décrocher un emploi. J'en étais sûr que je l'aurai cet emploi, car il faut que je travaille, le

contraire ne pouvant être vrai, un non-événement dans l'univers Omega (en pensant à mes cours de probabilité). Je comptais sur mon potentiel d'optimisme et je multipliais mes efforts. D'optimisme en optimisme, de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, plus de deux ans se sont écoulés. La bonne nouvelle, tant attendue n'est jamais arrivée. Le rêve ne s'est pas accompli. Je suis en marge du marché de l'emploi. Je suis sans emploi au Canada. Le verdict est lourd, trop lourd même et sans appel. Il ne me reste plus qu'à boire la lie. J'essaie de comprendre ce qui s'est passé. Ce qui n'a pas marché. Plus de deux ans à me chercher un emploi sans en trouver au Canada ! J'ai utilisé les méthodes et techniques qu'on m'a enseignées dans les centres de formation à la recherche d'emploi. J'ai envoyé plus de deux mille curriculum vitae à des employeurs. Un record Guinness. Sans que cela débouche sur une embauche. Je suis abasourdi. Je ne pouvais pas imaginer pire dans mon existence. La terre et le ciel viennent de se refermer sur mon corps et sur mon âme.

Lorsque je me suis rendu compte que je ne trouverai pas d'emploi, j'ai décidé de mettre sur pied une entreprise. J'ai écrit le projet et je devais chercher du financement. Parmi la multitude d'organismes (souvent étatiques) que j'ai contactés pour une aide ou subvention, je n'étais même pas qualifié pour bénéficier d'une quelconque subvention. Pour la raison que, j'ai dépassé l'âge limite de trente-cinq ans pour une telle subvention. Voici les

organismes assez intelligents pour ne pas financer un projet d'entreprise d'un promoteur qui a plus de trente-cinq ans. Mais c'est dans ce même Canada qu'on demande à des immigrants de plus de quarante ans de recommencer leur vie. C'est absurde. C'est cette absurdité qui a conduit à la destruction de ma vie, sur le plan professionnel, familial, sentimental, intellectuel, social et j'en passe...

En immigrant au Canada, je n'attendais pas qu'un miracle se produise dans ma vie. J'avais les pieds sur terre et la tête sur mes épaules. Je savais plutôt que par la nature des faits, il n'est pas facile de s'adapter à un nouvel environnement qui plus est d'ordre social et géographique et que par conséquent il faut me battre pour trouver mes marques et repères. Mais en aucun moment, je n'ai pensé que l'immigration au Canada se transformerait pour moi en chantier battu, voire sans issue, au point d'avoir intégralement anéanti toute ma vie aussi bien intellectuelle, familiale, sentimentale, sociale et économique. C'est comme si j'étais aspiré par un quasar pour disparaître dans le firmament cosmique et interstellaire.

Ma vie au Canada n'aura été qu'une mauvaise comédie. Je reviens sur quelques détails. À la maison la cacophonie s'installe à l'instar des couples au Canada, où chacun devient le maître à la maison. Je n'ai rien d'un macho mais quand dans un couple toute décision aussi simple qu'imaginable doit faire l'objet de tracasseries interminables, je ne sais pas si c'est cela l'égalité entre les sexes dont le Canada

est si fière. À ma grande surprise, désormais entre moi et mon épouse nous devrions décider qui doit signer tel ou tel document. Même les documents d'école des enfants. Elle se plaint de ne pas voir son nom sur certaines factures. Les enfants reçoivent des ordres contradictoires de nous, surtout que du fait de mon éducation scientifique, j'étais un peu trop cartésien au goût de mon épouse. Et que dire de l'histoire du répondeur téléphonique. Elle s'est rendu compte que chez ses camarades de femmes divorcées, c'est leur voix qui est enregistrée sur le répondeur. Elle voudrait naturellement en faire de même chez nous à la maison. Sur ce point, je me suis montré intransigeant et elle a menacé d'avoir une ligne personnelle à elle dans la maison, sans mettre en exécution cette folie. D'autres surprises sont dans l'air. J'ai toujours fait volontiers le ménage à la maison quand j'ai le temps. Il faut dire que je passe beaucoup de temps dans mes livres et autres occupations académiques et intellectuelles très importantes car emploi ou pas, je me défini comme un intellectuel très engagé de la conscience universelle et positive. Je suis même dans l'absolu de l'optimisme et je mets toutes mes énergies pour l'affirmation de la conscience universelle. Désormais mon épouse exige que je fasse plus le ménage sous prétexte que mes livres ne rapportent rien à la maison. Sur ce, je lui ai simplement rappelé que c'est moi le demandeur principal dans le processus d'immigration et que c'est grâce à mes qualifications intellectuelles et donc à mes livres qu'elle se trouve au Canada pour prétendre à une prétendue égalité entre les sexes dont elle ne comprend d'ailleurs rien

au nom d'un féminisme entropique. Elle ricane souvent au téléphone avec ses amies pour dire qu'au Canada c'est les femmes qui commandent et les hommes qui subissent. C'est ce qui est à l'origine des chicanes aux seins des rares couples au Canada. Je n'ai jamais voulu en faire une femme soumise, mais créer les conditions d'harmonie dans un couple est plus raisonnable que d'être fixé sur le concept sulfureux et illogique d'égalité entre les sexes. Encore faudrait-il savoir ! Parle t'on d'égalité devant la loi ou d'égalité biologique pour ne pas dire physiologique. Une femme doit savoir rester une femme. Elle n'en sera que plus belle et plus heureuse. Je connais des Canadiens, qui pour rien au monde, n'accepterait d'épouser des femmes canadiennes, qui de toutes façons, viendraient leur en faire voir de toutes les couleurs. Ne dit-on pas, *ubis concordia, ibi victoria*. Au Canada, le pouvoir qu'on donne aux femmes est excessif. C'est un féminisme insolite et qui est même contre-productif pour la construction d'une famille harmonieuse et positive. Je dois ainsi trouver les moyens et la patience nécessaires pour faire revenir la paix, l'amour et le respect à la maison. Ma mère me disait souvent, pour que deux personnes s'entendent et vivent en paix, il faut que l'un accepte de jouer à l'imbécile, en d'autres termes il n'y a pas deux capitaines dans un bateau. J'ai donc laissé mon épouse afficher son autorité retrouvée au Canada car je voulais me concentrer à autre chose pendant un certain temps. J'aurai toujours l'autorité de la remettre à sa place le moment venu sans animosité mais avec beaucoup d'amour et un peu de sagesse.

Ailleurs, la question ne se serait même pas posée. Autres lieux, autres mœurs. Au Canada se sont les femmes qui commandent, dicit mon épouse.

Un jour j'ai capté une conversation entre deux femmes africaines au sujet de leur vie conjugale. L'une d'elle racontait qu'elle a appelé le 911 parce qu'elle avait des problèmes avec son mari. Sa camarade la regarde d'un air ahuri et lui demande « quand tu étais en Afrique, lorsque tu avais des problèmes avec ton mari, est-ce que tu appelais le 911 ? » Elle répond, non. Sa camarade continue : « il faut faire attention. Tu es une africaine. Tu sais comment il faut gérer un foyer pour garder l'harmonie et surtout ton mari qui t'a fait venir ici au Canada. Laisse les blancs avec leur connerie de 911. Si tu continues ainsi, tu divorceras d'avec ton mari. Rappelle-toi c'est lui qui t'a fait venir au Canada et non le 911. Je ne veux plus te voir venir me raconter que tu as appelé le 911 si tu as des problèmes avec ton mari. Par ailleurs, je peux t'aider à résoudre tes contentieux conjugaux en discutant avec ton mari. Cette façon est plus sage pour maintenir l'harmonie dans ton foyer. » Elle a attentivement écouté les conseils de sa camarade, lui donna raison pour la sagesse de son commentaire puis s'est mise à pleurer.

Le 911 est un numéro d'urgence. Pour un oui ou un non, une femme décroche le combiné, compose le 911 puis des policiers aux muscles érotiques débarquent automatiquement à la maison foutre le chambardement dans le ménage. En tout cas c'est l'impression que des immigrants surtout africains

ont du 911. Généralement en Afrique que la police intervienne dans un foyer pour une simple histoire de mésentente conjugale qui de toute façon, disparaîtra comme par enchantement à la tombée de la nuit est impensable. J'en connais des couples d'immigrants qui en ont payé les frais par des divorces et séparations farfelus.

Au milieu de nos malheurs, un ami africain complètement traumatisé par la vie au Canada me racontait son calvaire. Il mène une vie de clochard et de déséquilibré à Montréal. Cela fait plus d'une décennie qu'il est au Québec. Après s'être ruiné pour faire venir sa femme et ses enfants au Canada, il a été abandonné par sa femme qui a trouvé d'autres sources d'inspiration dans sa vie à elle. Il dit que sa femme a complètement changé sur tous les plans au point qu'il lui était impossible de reconnaître une seule caractéristique de sa femme d'antan. Il dut même appeler ses propres parents en Afrique pour se convaincre que c'est bien sa chère épouse à lui qui a embarqué à bord de l'avion, car il n'était pas en Afrique à l'aéroport le jour du départ de sa femme pour le Canada. À cause de sa femme, il a perdu ses cinq enfants qui ont été récupérés par la police judiciaire puis placés dans des familles d'accueil. Lors du processus juridique de séparation, il s'est entendu dire qu'au Canada on ne dit pas « ma femme » pour désigner son épouse mais plutôt « la femme. » Car au Canada, les femmes sont indépendantes et donc ta femme est indépendante, c'est-à-dire qu'elle ne t'appartient pas, car elle n'est pas un objet. Elle a donc la liberté absolue de gérer

sa vie comme bon lui semble. Ce principe de liberté lui confère même le droit légitime d'avoir un amant sous ton nez pour ne pas dire sous ton toit. Je comprends pourquoi il est devenu fou cet ami et je n'aimerais pas être à sa place. Il y a même eu des cas de mésententes conjugales dans des familles d'immigrées et qui se sont soldés par des drames passionnels fratricides dignes d'un scénario hollywoodien.

Dans mon cas, les enfants, eux me font de la peine. Moi qui voulais leur donner une bonne éducation et une vie heureuse au Canada. Cela fera bientôt trois ans que nous partageons ensemble cette vie de galère. J'ai le sentiment intérieur d'être un père indigne car je ne suis pas en mesure d'apporter le bonheur à ma famille. Il y a des jours, je regarde notre album photo de famille du Japon. Sur les photos, les enfants sont splendides, joyeux et pleins de vie avec le fameux signe du V tant populaire dans la culture japonaise. Du jour au lendemain, leur vie a changé, leur vie a basculé. Je n'aurai jamais imaginé qu'un jour mes enfants seraient malheureux. Eux qui ont si bien commencé leur vie, on les croirait sortis de la cuisse de Jupiter. Les voir ici au Québec chiffonnés, froissés, malheureux, galeux me déchire les veines et le cœur. Ils sont ici, là, devant moi au Canada tout malheureux. Il y a des jours, j'évite de les regarder dans les yeux. Ils ont fini par comprendre que je ne travaille pas et que nous n'avions plus d'argent. Je ne leur ai jamais dit la vérité quand je partais dans le centre d'appel. Quelquefois ils demandent ce que je fais lorsque je

suis dehors. Je réponds inlassablement « je fais des courses. » Mon épouse et moi, nous sommes convenus de tout mettre en œuvre pour leur éviter trop de souffrances qu'ils ne méritent pas. Je me culpabilisais d'avoir emmené les enfants au Canada. Chaque fois que je peux, je m'amusais avec eux. Nos endroits favoris étaient les aires de jeux, les parcs gratuits et les bibliothèques. Je voulais leur transmettre mon amour pour les livres et de bonne valeur morale des cultures japonaise et africaine. Je les encourageais à prendre leurs études au sérieux. C'est un maillon important de leur avenir. Malgré leur retard en français, ils étaient parmi les meilleurs élèves de leur classe et nous étions fiers d'eux.

J'ai appris de leur établissement que mes enfants sont classés parmi les élèves issus de milieux défavorisé, car leurs parents sont sans moyens. C'est la première fois que j'entends quelque chose de ce genre. Au Japon nous faisions partie de la classe moyenne supérieure et au bout de trois ans au Canada nous sommes classés parmi la classe défavorisée... C'est une pénitence de savoir une chose pareille. Quelle conjoncture ! Défavorisés, nous l'étions vraiment devenus, car nous avons épuisé toutes nos économies. Mes enfants se sont retrouvés privés de beaucoup de choses qu'ils prenaient pour acquis au Japon. Désormais, fini les jeux électroniques, les mangas, les *kitty-chan*, la couleur rose. Fini les tours et détours dans les restaurants, les belles surprises, les belles balades en auto sur les routes et paysages idylliques du

Japon. Fini les balades de rêves et de repos au bord des fleuves au son cosmique. Fini les *onsens*. Fini les fêtes d'anniversaires. Fini les cadeaux de Noël. Fini la belle vie. Fini la vie sans souci. Fini la vie d'enfant. Ils n'avaient plus droit à leur argent de poche, ce fameux *kozukai* comme ils disent. Mon portefeuille est maintenant toujours vide avec quelques sales pièces de un cent. Un jour, un de mes enfants voulait acheter une friandise qui coûtait deux dollars. L'enfant avait un dollar dans sa main. Il se tourne vers moi le regard innocent, me suppliant de lui donner un dollar. Je prends mon portefeuille et essaye désespérément de trouver un dollar en fouillant dans les coins et recoins. L'enfant s'impatiente et demande, « papa tu n'as pas un dollar ? » Je le regarde dans ses yeux étincelants et insouciant, puis je comprends qu'aucun père au monde ne peut dire à son enfant qu'il n'a pas un dollar. Non, je ne peux pas dire cela à mon enfant. Je me contente de subterfuge du genre l'argent est à la banque. Mais manifestement, l'enfant a compris que c'est faux. Et il me dit « ce n'est pas grave. Je n'achète plus le bonbon puisque nous n'avons pas l'argent. Si tu veux, je peux te prêter mon un dollar. Comme ça tu auras l'argent dans ton portefeuille. » Je l'ai remercié de sa gentillesse et j'avais les yeux larmoyant et l'esprit confus. Je fixai l'horizon à la recherche d'un coupable ou pour me déculpabiliser. Quand je pense que le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale vilipendent les pays du Sud, en définissant un seuil de pauvreté pandémique de la population lorsqu'elle vit sous le seuil de deux dollars par jour !

Une autre fois, j'ai vécu une histoire similaire avec un autre des enfants. Il a fait une sortie de groupe avec sa classe. À son retour, il me raconte ces activités. Il me parle alors d'une tombola. Il explique avec enthousiasme, passion et conviction que le jeu consiste à prendre un ticket le remplir avec son nom et son adresse, puis le déposer pour un tirage. Le tirage se fera dans les jours suivants et si tu as la chance tu peux gagner un Ipod. À l'entendre me décrire cela, je pense qu'il a participé à la tombola et demande s'il a bien écrit notre adresse. Il m'explique qu'il n'a pas participé au jeu, car le ticket coûtait un dollar. Par conséquent il craignait de se faire chicaner puisqu'il n'a pas eu ni mon autorisation ni celle de sa mère pour dépenser un dollar. J'avais un sentiment de désespoir à voir mes enfants se traumatiser pour la modique somme d'un dollar au Québec. Voici à quel point mes enfants sont conscients de notre situation financière précaire. Nous sommes condamnés à vivre une vie de misérable.

Mon épouse qui s'était inscrite à notre arrivée dans une banque alimentaire, pour une période de six mois, a soit renouvelé son abonnement, soit changé plusieurs fois de banque alimentaire. Elle en devient une abonnée permanente sinon à vie. Après trois ans au Québec, nous nous approvisionnons toujours dans les banques alimentaires pour consommer de la nourriture que je considère avariée et qui pourrait mettre notre santé à mal dans l'avenir. Nous ne choisissons plus notre nourriture. Ma famille et moi, nous nous contentions de manger

ce qu'on nous offrait dans les banques alimentaires comme de pauvres mendiants. Quand je pense aux délices de la fine cuisine japonaise... dont on se régalaient chaque jour.

L'une des raisons premières pour notre immigration au Québec était la francisation des enfants. Mais lorsque j'ai vu le français épouvantable du Québec qui ne peut pratiquement pas être utilisé en dehors des limites territoriales du Québec, j'ai compris qu'il faut sans perdre de temps inscrire mes enfants à des cours d'anglais. Ils sont nombreux ces immigrants au Québec qui sont prêts à décrocher la lune pour que leurs progénitures maîtrisent parfaitement la langue de Shakespeare en lieu et place du français. De toute façon, en plus du mauvais français, être unilingue francophone au Québec vous condamne à plus d'un titre. Avez-vous vu un Premier ministre canadien qui ne maîtrise pas bien l'anglais ! Mais le contraire semble vrai.

À propos du français ; que le français soit enrichi par de nouveaux mots, rend la langue vivante et cela est bien. Mais au Québec c'est une autre problématique à laquelle fait face la langue française. Le français y est parlé sans grande considération pour les déterminants *le* et *la* et les accords en genres. Qu'on dise « *le vidéo* » ou « *la job* » cela est encore discutable à cause de l'anglicisme de ces mots. Mais que quelqu'un me dise « un heure » au lieu de « une heure », me fait vriller le tympan. Ce genre d'exemples, il y en a plusieurs. Là-bas on dit « *un person* », « *une fauteuil* », « *un voiture* », « *mon sœur* », etc. Les chères expressions de

politesse qui font le charme de la langue française n'existe plus. Des « *tu* » qui se placent à n'importe quel endroit dans une phrase. Quant à l'orthographe, ils ont tout modifié et ils parlent de simplification. Certainement pour palier aux carences des élèves. « Dans certains programmes universitaires, à peine 20 % des étudiants obtiennent la note de passage au Test de certification en français écrit pour l'enseignement (TECFEE). » Pourtant ils considèrent leur standard d'éducation supérieur à tous les autres dans le monde en créant des ordres professionnels injustifiés pour ne pas reconnaître les diplômes étrangers.

J'ai entendu des reproches de la part de Canadiens à l'esprit borné du genre, « mais si vous êtes bien chez vous, pourquoi êtes-vous venus au Canada ? » Poser une telle question, c'est faire preuve de mépris, d'ignorance et d'arrogance à l'égard des immigrants. La grande majorité des immigrants ne sont pas des réfugiés. Nous ne quittons pas nos pays de résidence sous prétexte d'une quelconque menace. Nous venons au Canada parce qu'on nous vante que le Canada est un pays de rêve qui nous ouvre ses portes. Un pays où nous aurons une meilleure vie ; *le nec plus ultra*. On nous explique avec force que, dès que nous aurons mis les pieds au Canada le miracle tant attendu dans notre vie s'accomplira : Le Canada c'est le paradis sur terre. Venez, venez. Le Canada c'est le meilleur endroit pour vivre sur la planète bleue. On fait un tour de magie, puis on met de l'avant les statistiques macro-économiques sur le Canada :

pays de paix, de prospérité, d'égalité, sans oublier le paysage. Face à une telle publicité aussi alléchante, les immigrants potentiels commettent l'erreur fatale et enfantine de prendre cela pour argent comptant. Et puisqu'il est de la nature de l'homme d'espérer une vie meilleure par rapport à sa situation actuelle, qui ne succomberait pas à une telle tentation ! Qui ? Eve ! j'en douterais. Pensez-vous que si on avait dit autre chose à propos du Canada, l'immigrant potentiel se serait entêté à venir au Canada ! Autre chose ! Je veux simplement nommer la vérité, la réalité sur le terrain, telle que déjà vécue par les immigrés. Il y a des choix qui ne sont pas compliqués à faire. Dites à un docteur en mathématiques qui a une brillante carrière dans son pays de résidence, qu'il sera commis chez Labloff à neuf dollars l'heure pour survivre et nourrir sa famille, et on verra bien s'il prendra le moindre risque de venir au Canada ! Ou encore expliquer avec précision les conditions météorologiques et climatiques austères à un résident d'un pays tropical. Et on verra bien s'il sera toujours brulant de chaleur de venir sous ce ciel glacial du Canada ! Qui prendrait le risque de mettre fin à une brillante carrière, de rassembler toutes ses économies, de vendre tous ses biens, de quitter ses parents et amis, de prendre ses enfants et son conjoint et mettre pied au Canada pour venir se mettre au ban de la société, vivre dans la misère ou au mieux être prestataire de l'aide sociale ; s'il le sait à l'avance ! Surtout que la réalité nous confond que le Canada est l'un des endroits où il fait mal vivre. Ce pays n'est simplement pas fameux. En

voici un exemple exclusif. Il y a beaucoup de Canadiens qui pendant le rude hiver se déplacent vers le Sud ou ailleurs : ils quittent le Canada pour ne pas subir la rigueur du climat. J'ai appris cela lorsque je travaillais dans le centre d'appel. Même les Canadiens savent qu'il ne fait pas bon vivre dans leur pays. D'ailleurs, pour beaucoup d'immigrants, passé la période d'euphorie ou encore après des années de galère, décident de quitter le Canada. Il n'y a rien au Canada qui ferait de vous un être immaculé heureux dans la virginité. Le Canada n'est pas le paradis sur terre. Le monde entier devrait le savoir. Les immigrants potentiels aussi. Le Canada est une terre pour les perdants. En d'autres termes pour ceux qui n'ont rien à perdre.

Un pays de magouilles et de corruption. Chacun se bat comme il peut pour survivre. Chacun trouve des stratagèmes et alibis à ces problèmes. Nombreux sont les immigrants qui malgré leur bonne volonté sont dans des intrigues à la lumière de leurs imaginations. N'est-ce pas que la fin justifie les moyens. Certains immigrants pour arrondir leur fin de mois ont compris avec justesse, qu'il faut s'inscrire pour être prestataire de l'aide sociale, puis simplement de travailler sous le plancher ou de faire un travail autonome non déclaré. Voilà qui constitue un petit bonus qui peut te permettre d'équilibrer ton budget. On m'a gentiment conseillé de me donner à une telle pratique puisque c'est un peu la norme. Je me suis laissé aller à mes réflexions. N'est-ce pas ce genre de magouille et de combine que nous déplorant tant dans nos pays

d'origine (en Afrique) ! Alors ce serait inadmissible que je vienne au Canada (pays que je considère développé) pour me retrouver dans la fraude, la magouille et le mensonge comme en Afrique. De plus, pour avoir vécu au Japon, j'ai appris à être un homme d'honneur et de parole par dessus tout comme ces légendaires samourais : *haïta tsuba wo nomenai* (on ne revient jamais sur sa parole donnée). Alors même si une combine est dans mon intérêt, je refuse de telles pratiques. Il est raconté qu'une immigrante eu l'idée lumineuse d'inventer une histoire biscornue d'abandon de foyer par son mari. De cette façon la femme eut droit à l'aide sociale et le mari faisait un travail non déclaré en se cachant pour revenir nuitamment à la maison accomplir son devoir familial. Il y a d'autres histoires rocambolesques que je ne raconterai pas car ne pouvant prouver leur véracité. Tiens par exemple, cet immigrant qui aurait déclaré tous ces petits neveux et nièces comme ses enfants légitimes pour bénéficier d'une somme faramineuse sur les allocations familiales. De quoi vous faire sourire.

Au Canada, les problèmes de société sont accentués et vous donneront le vertige. Beaucoup de Canadiens sont dépendants d'une manière ou d'une autre de divers stimulants et drogues. Que ce soit la drogue, l'alcool et j'en passe. Vous avez nécessairement besoin de quelque chose de ce genre pour échapper au stress et aux vicissitudes de la vie.

Au Canada j'ai vu un nombre impressionnant de jeunes garçons (peut-être des enfants d'immigrants) de moins de douze ans fumer la cigarette dans les

rues. J'en étais troublé. Mon enfant me demanda, « pourquoi ces enfants fument ? » J'ai répondu que la cigarette c'est très mauvais pour la santé. Il ne faut jamais fumer. Ces enfants qui fument m'ont laissé perplexe et je n'arrivais pas à comprendre par quel processus ils en sont là. Même dans mon pays natal en Afrique, les enfants de douze ans ne fument pas aussi librement la cigarette dans la rue. N'importe quel passant aura le droit et le devoir de les réprimander et les ramener à l'ordre. On me parlera encore de liberté. Décidément je déteste cette liberté qui abêtit et animalise les humains et souille les âmes. Aujourd'hui le Canada est sur la voie de légaliser les drogues dures. C'est vous dire à quel point leur usage est répandu dans la population. Il y a belle lurette que des formes de drogues légères et douces sont déjà légalisées. Les enfants et les adolescents les utilisent comme des bonbons. Drôle de société civilisée. Au Japon, il n'y a pour ainsi dire presque pas de drogue. Par exemple, voir une campagne de protestation pour légaliser la drogue comme cela se passe au Canada est simplement impensable ou serait un tremblement de terre. Un parent est quasi assuré de ne pas être confronté à une quelconque consommation de drogue par ses enfants dans leur vie au Japon. La consommation de drogues est naturellement prohibée dans la culture japonaise. Ajouter à cela, toute la panoplie de lois et régulations policières qui l'interdisent à jamais. Point final. Voilà qui rend la société plus saine et sûre. En ce qui concerne des questions de violence ou de drogue, un parent n'aura jamais le sommeil troublé au sujet de ces enfants.

En général, la culture au Japon est zen et vous met dans un environnement excessivement inoffensif. Vous n'avez pas à regarder derrière vous toutes les cinq secondes pour voir s'il n'y a pas un agresseur dans votre dos. Les rues sont sûres. Mes enfants s'offraient le bonheur de jouer partout dans toute la ville, sans jamais faire face à aucun danger potentiel (comme durant mon enfance en Afrique).

Il faut vivre les expériences pour pouvoir les apprendre à leur juste valeur. Moi qui me croyais stressé au Japon à cause de la culture qui place le travail avant tout ! De fait, en dehors du travail rien d'autre ne vous stresse vraiment. La vie est presque enfantine et candide. Alors, je me rends compte que je n'ai jamais été aussi stressé de toute mon existence que lorsque je vivais au Canada. Tout vous stresse. Le travail, la vie familiale avec ses éternels convulsions, la police avec ses contraventions au bout des doigts, les factures intempestives, les cartes de crédit, les campagnes publicitaires non sollicitées à votre téléphone pour faire de vous un consommateur frénétique, les voisins avec leur ego qui ne pensent qu'à eux seuls, les taxes, les impôts, les bruits assourdissants, l'insécurité dans les rues, les chauffards et autres kamikazes de la rue un peu trop nombreux, l'insécurité de l'emploi, les chiens de compagnie et autres bulldogs à l'air patibulaire, l'hiver avec ces tempêtes de neige à vous geler et vous enterrer vivant, le verglas sur la chaussée à vous déboiter la hanche, tous vos créditeurs qui vous courent après, les intérêts sur les factures ajournées ou échelonnées, etc., etc. Rassurez-vous, au Canada,

pour le stress, vous serez servis sur un plateau d'argent et vous n'aurez ni la paix ni la tranquillité dans votre esprit et dans votre sommeil.

Le Canada est un pays qui connaît des problèmes démographiques se traduisant par une faible natalité et une population vieillissante. Pour preuve les écoles primaires ferment par manque d'élèves. Par contre, les universités offrent un visage vigoureux. Bizarre équation. Il faut se lever de bonne heure pour avoir la chance d'être inscrit sur une liste d'attente pour une inscription à l'université. Cette vigueur relative n'est que le résultat des tentatives désespérées de ces nombreux immigrants qui essayent encore de refaire leurs études, d'ajouter encore un ou deux crédits à leur curriculum dans l'espoir de décrocher un emploi hypothétique. D'autres le font dans l'optique de mettre leurs connaissances à jour à force d'inactivités au Canada. En fait ce sont des étudiants superflus, qui n'ont rien à faire dans ces institutions universitaires. Mais ils le font à leurs détriments, et c'est le Canada qui en profite ; en affichant la vigueur de ces universités. Quelle hypocrisie. *Tabarnacles*.

Je crois que ceux qui définissent la politique d'immigration ne comprennent pas les motivations profondes qui poussent les candidats sur la voie incertaine de l'immigration.

- On n'immigre pas parce que le Canada veut forcément accueillir deux cent cinquante mille immigrants par an sur son sol.

- On n'immigre pas parce qu'il faut nécessairement aller vivre au Canada.
- On n'immigre pas pour aller recommencer sa vie à zéro.
- On n'immigre pas pour se contenter de boulot de merde
- On n'immigre pas pour être prestataire de l'aide sociale.
- On n'immigre pas pour être mendiant dans vos rues ; et que sais-je encore !

La plupart des immigrants y compris moi-même, font le voyage parce qu'ils pensent trouver un meilleur cadre de vie pour leurs projets et leur épanouissement personnel ou familial. C'est le rêve que nous caressons lorsque nous prenons la décision d'immigrer au Canada. La réalisation d'un tel rêve passe par l'obtention d'un travail décent au Canada, et non pas un petit boulot de survie pour payer simplement nos factures et nos cartes de crédit ou servir de paramètre pour des statistiques économiques et politiques.

Jugez en vous-mêmes ! Qu'est-ce qui dans ce monde pousserait un homme ou une femme à quitter un emploi stable, à vendre sa maison et ses biens, à quitter ses amis pour se lancer sur la route de l'immigration ! Il lui faut bien une motivation rationnelle dont les prémices sont l'obtention d'un emploi qui lui permettrait de continuer sa vie, et non des boulots dédaignés par les Canadiens ou encore moins, de vouloir bêtement recommencer sa vie à l'image d'un adolescent qui fait une fugue sans savoir où il va.

Les grands bureaucrates de l'immigration font leur travail, leur administration, leur publicité. C'est des politiciens et comme cela se doit ils sont en déphasage avec la réalité. Peu importe. Ils ont des quotas à respecter. Le nombre d'immigrants devant entrer sur le sol canadien est fixé. Il faut deux cent cinquante mille immigrants par an pour maintenir l'économie du Canada. Ils ont juste un petit effort à fournir pour rassembler le bétail. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Tous ces rêveurs prêts, qui n'attendent qu'à immigrer au Canada sont à leur portée. Un peu de publicité sur la promesse d'une vie meilleure au Canada et le tour est joué. C'est donc sans scrupule que les agences d'immigration du Canada arrachent des centaines de milliers de jeunes diplômés des pays du Sud pour les inciter à s'établir au Canada avec la promesse d'une meilleure vie garantie. Une meilleure vie passe nécessairement par l'acquisition d'un travail bien rémunéré à la hauteur de leurs qualifications et compétences. Ces administrateurs de l'immigration jouent leur petit jeu, car ils savent en leur âme et conscience que le Canada n'a pas et n'aura jamais la capacité d'absorber tant de diplômés immigrants sur son marché du travail. C'est absolument irréaliste. Je me demande bien ce qui motive le Canada à promouvoir sa politique d'immigration. Certainement que l'intérêt et le bénéfice est trop grand dans le seul intérêt du Canada au point que, y mettre fin ou apporter des modifications lui serait fatal à certains égards. Dans certains pays du Sud par exemple, le tourisme représente une part importante du produit intérieur brut. Je me demande si un tel raisonnement n'est pas applicable

au Canada au regard de sa politique d'immigration. Quand on sait l'argent que chaque immigrant potentiel injecte dans l'économie du Canada et aussi de considérer tous ces Canadiens qui gagnent pompeusement leur vie sur la base d'une activité liée à l'immigration. De là à conclure que l'immigration est une clef de voute de l'économie canadienne, il n'y a qu'un pas. La question mérite d'être approfondie.

Pour la quasi-totalité des immigrants, leur immigration au Canada a le goût d'une symphonie inachevée. Pendant deux ans j'en ai croisé sur mon chemin. Que de la misère et des regrets chez eux. Tous fustigent la politique d'immigration du Canada promettant une vie de rêve et qui se révèle être un simple canular. C'est à voir à quel degré ils sont malheureux ces immigrants. Aujourd'hui, ils sont nombreux à vouloir quitter le Canada s'ils en avaient une quelconque possibilité. Il faut dire qu'ils sont pour la plupart bloqués au Canada. Les raisons de ce blocage sont diverses :

- (1) Retourner dans son pays d'origine après avoir tout perdu au Canada vous vouerait à l'opprobre.
- (2) Nombreux préfèrent se sacrifier en espérant un avenir meilleur pour leurs enfants au Canada.
- (3) On reste malgré toutes les péripéties, en comptant sur la providence. On espère qu'un jour, dans cinq ans, dans huit ou dix ans voir le bout du tunnel et se faire une place au soleil pour ne pas dire sur la glace.

- (4) D'autres font le choix de rester pour profiter d'une liberté individuelle relative comparativement à leur pays d'origine ; surtout les dictatures ou les pays déchirés par des guerres et autres calamités.
- (5) Ou tout simplement, le retour est impossible pour mille et une raisons.

Que de vies gâchées !

9

J'ai continué de travailler dans le centre d'appel. C'est la première fois de ma vie que je travaille sans motivation. Ce travail je le faisais avec professionnalisme et automatisme. C'était un passe-temps. Le fait de me sentir occupé réduisait mon état de stress. Chaque jour que j'y allais, j'espérais obtenir une suite favorable à mes nombreuses demandes d'emploi et donc ne pas revenir à mon poste le jour suivant. Malheureusement, une pareille chance ne se présenta pas. J'ai ainsi travaillé dans ce centre d'appel pendant sept mois. Au bout de sept mois, je ne pouvais plus continuer. Car en continuant c'est définitivement accepter ma condition et travailler pour être pauvre. De fait, mon revenu mensuel couvrait à peine 30% de nos dépenses. Le reste de l'argent pour notre ménage provenait de nos économies qui est presque à zéro et de l'allocation familiale des enfants. En arrêtant ce travail, nous nous enfoncerons d'avantage dans les problèmes financiers. Mais je suis psychologiquement à bout. Dans l'intérêt de mon intégrité il faut arrêter. Financièrement, ce ne sera pas une grosse perte compte tenu du maigre revenu que me procurait ce travail. En arrêtant j'ai voulu tout abandonner pour de bon et quitter le Canada. J'en suis arrivé à cette conclusion péremptoire. Il faut quitter ce pays qui ne m'apporte rien et dans lequel je suis réduit à l'état de clochard. J'ai beaucoup analysé ma situation. Je ne vois pas un élément rationnel me permettant d'augurer un

avenir meilleur à moyen ou à long terme. En deux ans de vie au Canada, mon corps était même biologiquement en détresse. Je me suis rendu compte que j'ai vieilli : tous mes cheveux sont devenus blancs de façon très accélérée comme dans la célèbre fable japonais *Urachimataro*.

J'étais débordé par les problèmes financiers. Je suis rentré au Canada avec une somme importante d'argent ; aujourd'hui, je traîne des casseroles de factures impayées. Il paraît qu'en Amérique c'est la coutume de vivre à crédit donc au dessus de ces moyens. J'ai compris qu'il ne faut jamais me mettre dans des circuits de prêt ou de crédit Nous avons tout de même une longue liste de factures impayées qui ne cessent de croître au fil des mois. Pour la garderie d'un des enfants, nous étions à deux mille dollars d'impayés. Nous avons même été contraints de retirer notre enfant de la garderie et le laisser à la maison pour freiner l'augmentation de cette facture. Pour les factures de courant et d'eau, nous étions à des impayés de mille huit cent dollars. Nous avons régulièrement reçu la menace de la compagnie fournisseuse d'eau et d'électricité de couper notre alimentation. Nous savions que pendant le rude hiver, il y a un moratoire qui ne permet pas à la compagnie de nous priver de source d'énergie. Cela serait équivalent à un assassinat. Nous nous démerdons autant que possible pour faire baisser les impayés pendant l'été. Puis quand vient l'hiver les factures ajournées repartent à la hausse et s'accumulent sur notre crédit. Car de toute façon nous devrions faire face à d'autres dépenses propres

à la saison d'hiver dans notre ménage. Pour le téléphone, nous étions sous menace constante de notre fournisseur. Nous ne pouvions accumuler plus de trois mois d'impayés. Nous roulons à tout temps avec des impayés de quatre cent dollars. Par moments je décide de suspendre l'abonnement de l'internet pendant quelques mois pour nous permettre d'économiser quelques sous. Au niveau de l'école des enfants, sans compter toutes les privations dont ils font l'objet (non participation à des sorties payantes organisées par l'école), nous avions des factures impayées de l'ordre de six cent dollars.

Au niveau de notre compte bancaire, nous avons été très surpris du principe de fonctionnement des chèques. Harcelés de toutes parts, nous devions souvent payer en donnant des chèques postdatés à nos crédateurs. Quelle ne fut notre surprise de nous rendre compte, que lorsqu'un cheque ne passait pas pour insuffisance de liquidité, la banque nous chargeait des frais de quarante dollars de pénalité. Cela nous est arrivé une dizaine de fois. C'était surtout des chèques qu'on donnait pour régler des frais provenant de l'école des enfants. À la fin, j'ai décidé de tout payer en espèce, quitte à accuser des retards de paiement. Au moins j'éviterai ces frais supplémentaires de quarante dollars que me charge injustement la banque pour manque de liquidité sur mon compte. Un certain moment nous n'étions plus en mesure de payer le loyer. Nous avons fait une demande pour les logements sociaux à la municipalité. Malgré la taille de ma famille et de ma

situation fragile, nous avons reçu un courrier officiel de la municipalité, nous informant que compte tenu de la longue liste d'attente pour les demandes de logements sociaux, notre demande a été ajoutée à une liste d'attente. Nous devons donc attendre plus de deux ans pour le traitement de notre dossier. J'ai compris que nous ne sommes pas sortis de l'auberge. Je préfère ne pas vous donner la liste totale de mes crédits. Mais j'ai compris que je suis au bout du rouleau au Canada et j'ai besoin d'une solution radicale pour mettre fin à mon traumatisme canadien.

J'avais toujours mon statut de résident du Japon. Je me demandais si c'était la bonne décision à prendre de faire un retour en arrière au Japon. J'en ai discuté avec mon épouse qui entre-temps est redevenue plus sage et plus raisonnable face aux périls de la vie au Canada. Nous avons fait le tour de la question pour nous rendre compte à quel point notre vie a régressé de façon significative au Québec. Mon épouse a même compris que nous étions plus heureux au Japon. Elle a même développé une nostalgie malade de sa vie au pays du soleil levant. Elle me dit souvent « au Japon nous allions au restaurant chaque semaine, je mangeais les bonnes choses que je voulais. Après trois ans au Québec, je n'ai jamais mis mon pied dans un restaurant. Quelle poisse, ce pays. » Ici au Québec nous ne sommes que de pauvres immigrants malheureux. Les statistiques nous le prouvent puisque nous constituons désormais la tranche défavorisée de la population. Notre vie paisible du Japon est devenue

une vie de chicane pour ne pas dire de chien et de tracasseries quotidiennes. À cette allure notre mariage même est dans la balance. Un mariage fait d'amour, de fidélité et de respect, bâti sur des principes moraux tangibles. Au Canada notre mariage bat de l'aile et est à la dérive (à cause principalement des difficultés financières) ; dans un pays où le divorce est le standard de vie et où une union harmonieuse entre un homme et une femme paraît excentrique.

Nous nous sommes rendu compte qu'à bien des égards, le Japon offre un standard de vie plus compatible avec nos aspirations d'une manière générale. Mon propos n'est pas de faire une étude comparative du Japon et du Canada. En tout cas le Canada s'est montré en deçà de nos espérances, vu du Japon. Maintenant que nous avons tout perdu au Canada, il faut prendre la décision courageuse de repartir au Japon. Nous n'avions plus aucune économie pour assurer notre transport. C'était une menace réelle qui nous condamnait à rester au Québec. Mais cette fois, les Dieux et les Anges sont de notre côté et il y eu un miracle. Nous avons appelé notre famille hôte du Japon. Nous leur avons expliqué toute la misère que nous avons traversée pendant ces trois ans de vie pour ma femme et les enfants, et de deux ans pour moi au Québec. Elle en était choquée et nous a même proposé de revenir au Japon. Nous avons expliqué que nous n'avions plus un penny. Le Canada a engouffré toutes nos économies. Cette famille généreuse du Japon a pris la responsabilité de financer l'intégralité de nos

frais de transport jusqu'au Japon. L'argent, une somme importante, a été viré sur notre compte bancaire du Canada. Je craignais que l'agence des impôts ne prélève des taxes. Je me suis empressé de le retirer du compte bancaire. Pour mieux planifier notre retour, j'ai suggéré à mon épouse l'importance que je parte le premier, préparer le terrain. Elle et les enfants suivront après. Elle aussi avait hâte de sortir du Canada au plus vite.

Une fois de plus nous devrions nous séparer pour une période indéterminée. Je lui ai promis qu'elle serait la plus courte possible. Je ne la laisserai pas passer une nuit supplémentaire au Canada sans justification. En allant au Japon, je serai encore à des milliers de kilomètres d'elle. Décidément l'immigration au Canada aura porté des knockouts à notre mariage harmonieux. Le jour du départ était très discret. Nous étions tous à l'aéroport. Les enfants me posaient plein de questions. Ils voulaient surtout savoir quand je reviendrai les chercher – si je les laisserai longtemps – pourquoi je pars – ils voulaient aussi monter dans l'avion avec moi et partir. Mon épouse, elle, est restée pensive et silencieuse. Je pouvais lire la douleur et l'angoisse signe indicatif de son amertume sur son visage et dans son âme. J'avais de la peine à laisser ma famille au Canada mais nous devons traverser cette nouvelle épreuve. J'ai pris l'avion de Montréal à Toronto. Je ne me suis senti décontracté que lorsque l'avion a décollé de Toronto pour se retrouver au-dessus des nuages. Plus je ressentais l'apesanteur par rapport au

Canada, plus j'avais une sensation de joie. Une fois au-dessus des nuages à perte de vue du Canada, j'ai regardé l'heure. Je sais que dans douze ou treize heures, je serai à Narita, au Japon. Je me serai ainsi libéré de l'enfer du Canada et je recommencerai à reconstruire ma belle vie que j'ai détruite en immigrant au Canada pour avoir tout bonnement cru aux chimères et autres rêves que nous vantait le ministère de l'immigration du Canada à travers ses nombreuses agences disséminées aux quatre coins du monde.

Je peux m'estimer heureux car j'ai pu briser ce lien aliénant et esclavagiste qui me tenait au Canada. Mais j'ai de la tristesse pour mes amis Kalambo, Mamadou, Tanjo et tous ces malheureux immigrants qui sont condamnés dans l'enfer du Canada. L'on réalise que l'enfer c'est vraiment éternel. Que Dieu tout puissant ait pitié pour leurs âmes.

Beaucoup d'immigrants malheureux font le sacrifice de rester au Canada à cause de l'avenir de leurs enfants qui à posteriori semble meilleur que dans leur ancien pays de résidence. Mais dans notre cas, nous les parents avons fait une chute dans la vie sur l'échelle sociale et nous avons par attraction induite, entraîné nos enfants. Ils sont définitivement très malheureux au Canada, privés de tout et vivent dans la misère. Au Japon ils étaient des enfants plein de joies et heureux de vivre. Cette culture zen du Japon qui vous révèle la profondeur de votre âme et qui vous met en

harmonie avec les ondes cosmiques me sied bien. Autrement, j'ai constaté que dans certains domaines, les faits et les pratiques montrent une similitude sinon une synergie entre la culture japonaise et la culture africaine. Malgré certains éléments très discutables de la culture japonaise, une fois qu'on s'y habitue, on voit le monde selon un prisme différent. C'est une fois hors du Japon que j'en ai pris conscience. C'est ce que nous avons constaté une fois au Québec.

Que dire des déchets et détritrus qui jonchent les rues. C'est avec étonnement que je vois les piétons et même les chauffeurs tout jeter dans la rue avec une aisance complaisante et plastique. Que dire des crottes de chiens et autres excréments qui jonchent les rues. Pour ainsi dire, les rues offrent un visage lugubre et sale, rien à avoir avec ces rues propres et presque antiseptiques du Japon auxquelles nous étions habituées. Ce sont les enfants qui étaient très dérangés avec les rues sales et toutes ses choses iconoclastes qu'ils voyaient autour d'eux. Moi j'en avais un peu l'habitude pour avoir vécu en Afrique. Mais les enfants eux ne comprenaient pas pourquoi les rues étaient aussi malpropres au Québec. Ils voulaient que je leur donne une explication. Je réponds que c'est parce que les gens jettent les déchets dans les rues. Ce qui suscite une autre question : « Mais pourquoi les gens jettent les déchets dans la rue » ? Cette fois je n'ai pas une réponse rationnelle. Et les enfants de conclurent « les gens, ils ne sont pas intelligents au Québec. »

En arrivant au Canada, je savais que c'était un vaste pays avec seulement trente millions d'habitants. Ce qui vous fait croire que le Japon est densément peuplé du moins en théorie, avec ses cent trente millions d'habitants. Une fois au Canada, j'ai eu une impression contraire. Tellement la cacophonie dans les rues est assourdissante et aléatoire. Au Japon il y a un calme plat dans les rues.

Le Japon dont la culture est un mélange de confucianisme et d'occidentalisme est manifestement une culture où l'accent porte sur des valeurs d'harmonie, d'équilibre, d'honneur, de dignité, d'intégrité et d'ascétisme où l'homme est appelé à mettre son intelligence au service des autres.

10

Ils sont nombreux ces Africains qui ont une image paradisiaque de l'Occident. Moi-même lorsque j'étais petit, je pensais que Paris se trouvait au ciel au-delà des nuages en voyant les avions survolés au-dessus de ma tête. L'Occident se présente à nous comme l'Eldorado. Nous nageons dans la publicité qui nous vante les vertus de la vie en Occident. Le matraquage publicitaire est systématique. On y perdrait la vue et le verbe. Regardez par exemple une chaîne de télévision occidentale : le luxe est étalé en abondance. Ce n'est pourtant qu'une simple mise en scène. Mais les spectateurs surtout africains prennent cette vision pour de la réalité. En corolaire, ce désir ardent de la part des Africains de quitter l'Afrique. Si seulement tout était mauvais en Afrique. Si seulement tout était bon en Occident ! Nous ne sommes pas dans l'absolu ici, mais tout est une question de relativité. L'Occident a ses propres maux, ses propres troubles et ses propres misères. Même si cette triste réalité n'est pas exposée à la télévision et dans les films qu'on nous fait gober. La vie n'y est pas nécessairement meilleure. Loin s'en faut. L'Occident n'est pas un modèle en soi. L'idéal transcende la civilisation occidentale et la conscience humaine est comme activée par une sorte de *vis a tergo* qui illumine l'homme vers ce idéal. Il suffirait aux Africaines et aux Africains de fournir un petit effort pour que nos conditions de vie s'améliorent de façon substantielle. Cet effort peut être individuel ou

collectif. L'État ou les politiques auront un rôle déterminant à jouer dans le processus. Même si le rôle de l'État peut paraître difficile du fait de la *realpolitik* qui maintient l'Afrique dans une ère de colonisation ou néo-colonisation ou de globalisation. Mais il faut savoir faire la part des choses. À la base nous devrions identifier les plaies de l'Afrique et autres problèmes ou difficultés. Il faut se départir de tout préjugé et inventorier minutieusement et systématiquement toutes les tares de l'Afrique, puis y apporter les réponses et solutions objectives appropriées dans le contexte d'un monde globalisé. Je crois que nous disposons de toutes les ressources nécessaires pour accomplir cette tâche. En ce sens, nous les Africains, devrions faire preuve de pragmatisme et d'intégrité et mettre l'intérêt de l'Afrique en avant dans un monde plus que jamais incertain face aux convulsions impérialistes et néocolonialistes, notamment de l'Occident au nom de ses intérêts supérieurs. L'on peut avoir recours à des exemples de nations qui sont passées par des processus similaires. L'histoire de l'humanité en regorge à profusion. Nous pouvons aussi trouver des voies intrinsèques à l'Afrique en tenant compte de nos spécificités culturelles. Sur ce point précis les pays asiatiques pourraient nous servir de référence. Comme anecdote, le visiteur qui débarque au Japon est agréablement surpris de voir un Japon à la fois hypermoderne qui cohabite en parfaite symbiose avec un Japon à l'aspect traditionnel.

Beaucoup de choses ont été dites et écrites sur l'Afrique. Le tableau est généralement plutôt sombre. Cela doit changer. L'Afrique ne saurait être

condamnée *ad vitam aeternam*. Il est inconcevable qu'un demi siècle après les indépendances, l'Afrique nous offre un visage insoutenable de souffrances humaines et des calamités de toutes sortes. Nous devons admettre notre part de responsabilité et nous mobiliser tous comme un seul homme, afin de renverser cette tendance apocalyptique des séries noires. L'Afrique c'est le berceau de l'humanité. Je garde espoir et optimisme que l'Afrique saura retrouver sa place dans le concert des nations et devenir le continent phare de l'avenir de l'humanité. Une utopie dirait-on ! Tout dépend de la volonté des hommes et des femmes et des enfants d'Afrique. Faisons preuve d'inventivité, d'ingéniosité, de modernité et bâtissons notre Mère Afrique. Aujourd'hui nous disposons des ressources humaines et matérielles pour accomplir ce beau rêve. Nous Africains, avons juste besoin de nous mettre en action. *In Africa we trust*.

Nous ne devrions pas chercher à aller en Occident contre vents et marées au risque de nos vies, en embarquant même sur des boat people ou en nous fourrant dans les trains d'atterrissage des avions pour faire le voyage. Nous ne devrions pas *rêver* l'Occident. Il nous appartient de créer de meilleures conditions de vie en terre d'Afrique. Il y a des situations qui peuvent s'améliorer du jour au lendemain, si nous Africains, nous prenons notre destin en main... en commençant par exemple par un arrêt brutal de la saignée des cerveaux vers l'Occident et en créant des incitations durables et viables pour le retour de la diaspora. Pas de

rhétorique vide de sens, mais du concret. Il y a de grands enjeux qui se dessinent dans ce nouveau monde où chaque nation cherche à se tailler la part du lion. Nous Africains devrions comprendre ces faits *hic et nunc* dans notre propre intérêt.

Un médecin en Afrique qui est au chômage et qui est sûr de ne jamais être employé par la fonction publique (puisque c'est le principal employeur) peut alors dans son état d'amertume décider d'immigrer au Canada pour être chauffeur de taxi ou ouvrier dans une usine pour gagner un salaire d'environ neuf dollars l'heure. Dans les faits, il n'aura pas perdu grande chose. Mais qu'on vende les vertus de l'immigration à un médecin Africain en fonction dans son pays et qui mène une vie bien stable, puis du jour au lendemain sacrifie tout, immigre au Canada et se rend compte que le meilleur emploi qu'il peut exercer est chauffeur de taxi...

Quand des milliers d'Africains meurent par manque de médecins pour les soigner et que le Canada vienne raser les médecins africains pour les réduire en chauffeur de taxi, quand des enseignants, des ingénieurs, des techniciens, des informaticiens quittent les pays du Sud, pour venir occuper des sous-emplois au Canada, voici une attitude qu'on qualifierait de crime contre l'humanité. De telles pratiques ne sauraient être tolérées impunément, mais être combattue avec force et vigueur. Il faut révéler le vrai visage de la politique d'immigration du Canada à la face du monde entier. Pour ainsi dire, l'aventure de l'immigration au Canada n'en vaut pas la peine.

Nous fournissons beaucoup d'efforts à travers les différentes étapes du processus d'immigration. Nous perdons nos économies. Nous sacrifions nos vies sentimentales et les familles se retrouvent disloquées. Tel époux qui reste loin de son conjoint pendant des mois sinon des années. Tel enfant qui est privé du bonheur de vivre avec son père ou sa mère bien que ceux-ci ne soient pas divorcés. Phénomène qui peut leur laisser des séquelles et traumatismes à vie pour avoir eu une enfance gâchée et banalisée. Pire, ce genre de séparation forcée a conduit à d'innombrables divorces chez les immigrants. Je connais des immigrants qui une fois arrivés au Canada sont restés séparés de leurs conjoints pour des périodes allant de deux ans à cinq ans à cause des dossiers de parrainage du mari ou de la femme (qui est encore hors du Canada) qui traînent dans les administrations des bureaux d'immigration. Et bien sûr le divorce est inévitable. La distance ne tue-elle pas l'amour ! Dans ce contexte j'ai partagé la détresse d'un immigrant (résident permanent) qui a tous ces papiers en règle et qui voulait naturellement faire venir sa femme et ses enfants au Canada par le biais du programme de parrainage. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le processus lui aurait pris plus de trois ans sans succès. Au moment où je quittais le Canada, ce malheureux immigrant faisait face à un dilemme : soit faire une demande de divorce ou tout abandonner et quitter le Canada pour repartir chez lui retrouver sa femme et ses enfants. À cause de l'immigration au Canada, tous nos projets de vie s'arrêtent et se perdent brutalement comme si un

docteur nous annonçait un cancer en phase terminale. Nous perdons les honneurs et la dignité qui nous étaient voués. En immigrant au Canada, tu prends conscience que ta vie vient de s'arrêter ou de prendre un virage à sens inverse. On nous demande de mourir et de renaitre en zombie.

Pour ma part, je pense que le Canada doit mettre fin à sa politique d'immigration. C'est des pratiques qui doivent cesser. Cette prétendue besoin de main-d'œuvre n'est qu'une farce. À vrai dire, c'est une méthode politico-scientifique pour réduire la masse active et très éduquée des populations du Sud en esclavage et pérenniser ainsi le sous-développement de ces pays. Dans l'absolu, la politique d'immigration ne résout aucun problème, sinon depuis fort longtemps, le Canada serait dans une bien meilleure posture. Ce n'est pas en réduisant des gens en esclavage et dans la misère que le Canada résoudrait un quelconque problème démographique. D'ailleurs les principales villes du Canada sont densément peuplées et s'écroulent sous le poids des maux de nos sociétés modernes, sans parler du besoin de main-d'œuvre qualifiée qui est archifaux.

Je pose la question au Gouvernement canadien, je pose la question au Ministère de l'immigration du Canada, comment peuvent-ils croire et admettre que le seul emploi pour lequel j'étais qualifié au Canada était d'être un ouvrier ou un petit agent au service à la clientèle dans un centre d'appel téléphonique au salaire minimum de neuf dollars l'heure !!!

Franchement le Canada doit arrêter ici et maintenant sa politique d'immigration. C'est de la pure hypocrisie. Car en réalité, telle que conçue et administrée, cette immigration qui du reste est très sélective, détruit complètement la vie de 99% des immigrants qui viennent s'établir au Canada. Je mets le Gouvernement du Canada au défi de prouver le contraire avec des statistiques tangibles et irréfutables. Je propose même un petit jeu au Gouvernement canadien : Initiez un programme de retour et de dédommagement des immigrants déçus de l'aventure canadienne. Et on commentera les résultats.

Aux gouvernements africains, je recommande que tout soit mis en œuvre pour décourager les candidats à l'immigration. Ce n'est même pas compliqué. Comme le dit le proverbe africain "regarde dans la cours de ton voisin et tu auras une petite idée de lui." Alors il suffit d'expliquer aux Africains les conditions de vie épouvantables et injustes qui sont réservés aux immigrants. Ou bien même d'exposer la misère quotidienne des résidents dans les nations industrialisées. Faites des reportages, montrez des commentaires et des témoignages sur ces réalités. Que les Africains touchent du doigt, voient de leurs propres yeux la misère qui existe en Occident, dans ces nations qu'on dénomme pompeusement développées, et ils comprendront qu'ils ne sont pas nécessairement les plus malheureux sur terre. J'invite particulièrement les journalistes africains à se montrer actifs en se penchant sur la vie des immigrants africains au Canada. Vous avez une grande responsabilité à

jouer pour éclairer les consciences nationales. L'Occident n'est pas le paradis et a ses propres maux et misères. Au-delà du superflu technologique, la vie y est d'ailleurs épouvantable, déprimante et animalisante. Vous pouvez vous en convaincre en consultant des statistiques sur la consommation de drogues, les viols, les meurtres, les accidents, les suicides, les maladies psychiques, les divorces, les gays, les lesbiennes, les familles monoparentales, l'immoralité, le stress, etc., etc. Avec l'Occident, nous sommes confrontés à une civilisation qui a atteint son apogée et qui est maintenant dans sa phase de décadence dans un cancer euphorique de débauche, d'immoralité, de souillure et de fétichisme hallucinant.

Je propose que les gouvernements africains ferment les agences d'immigration canadiennes sur leurs sols pour éviter que des Africains et surtout les cerveaux, poussés par l'envie aillent détruire leur vie chèrement construite en immigrant au Canada. Il est de votre devoir et de votre intérêt de créer des conditions de vie meilleure pour que le citoyen africain ne soit pas contraint de tenter l'aventure périlleuse de l'immigration canadienne ou même ailleurs en Occident. Aventure qui n'est rien d'autre qu'une nouvelle forme d'esclavage moderne.

En fait le programme d'immigration canadien n'est qu'un miroir aux alouettes qui ne dit pas son nom.

Table des matières

1	7
2	13
3	30
4	44
5	75
6	88
7	105
8	134
9	160
10	169

Imprimé par SIA
18, rue Armand Carrel
75019 Paris, France
N° imp. S 250111

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011